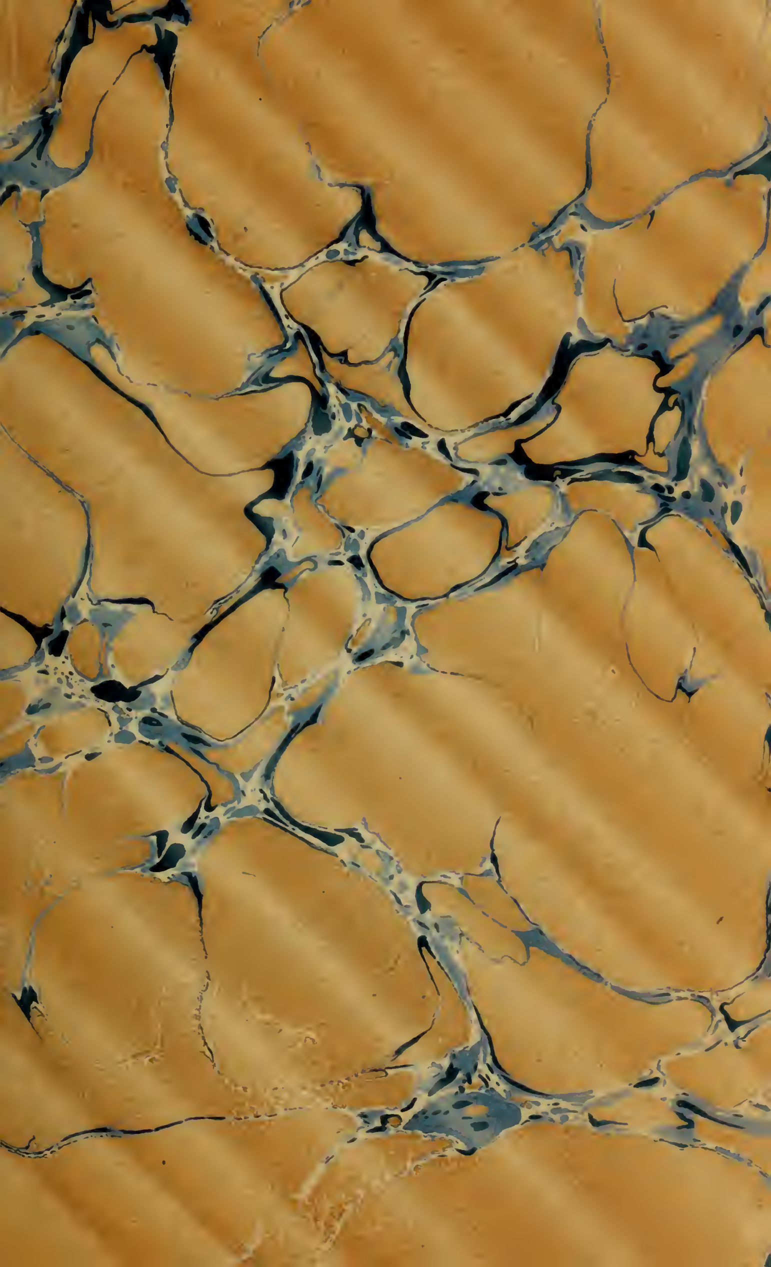




KERMESSES

PAR

GEORGES EEKHOUD



KERMESSES

DU MÊME AUTEUR

Kees Doorik, 1 volume.

Georges EEKHOUD

Kermesses

ILLUSTRÉ DE

DIX COMPOSITIONS DE FRANS VAN KUYCK



A BRUXELLES

chez Henry KISTEMAECKERS, *éditeur*

65, rue des Palais, 65

A mon ami Albert Giraud



La querelle des Bœufs et des Taureaux

I

Les dimanches, après la messe, les porte-blouse de Molvliet-en-Polder disaient : « Allons chez les enfants Domus. »

Ils désignaient le frère et les trois sœurs Domus, orphelins et célibataires, tenant le cabaret à l'enseigne du *Bœuf bigarré*, sur le

Bist ou place principale du bourg. Klaes, le garçon, était aussi maître-tailleur et les filles Zanne, Katto et Lusse brodaient et épinglaient ces monumentales coiffes de dentelles dont les paysannes de la région d'Anvers encadrent leurs faces potelées.

Les Domus avaient de la terre au soleil et pignon sur rue. Le *Bœuf bigarré* appartenait depuis cinquante ans à leur famille. Comme ils ne dépensaient pas leurs revenus, le patrimoine s'arrondissait toujours. Chacune des filles aurait parfaitement pu se pourvoir et faire décente figure dans le village sans nuire à l'établissement de leur frère; mais on les savait d'une avarice sordide et les paysans se racontaient que, pour ne point diviser leur héritage, les quatre grigous ne se marieraient jamais. Le frère, l'aîné, avait cinquante ans sonnés; Lusse, la cadette, dépassait la trentaine. Les prétendants rebutés plaisantaient les vieilles filles et les héritières se gaussaient de Klaes-le-Puceau. Cependant, on s'habituait à voir, chaque année, les trois sœurs, vêtues de bleu, porter la statue de la Vierge, en leur qualité de doyennes de la congrégation de Molvliet.

A dire vrai, Zanne et Katto ne firent jamais tourner la tête aux épouseurs. Grandes, hommasses, anguleuses et chafouines, celles-là pouvaient rester en friche sans qu'un franc laboureur y trouvât à redire. Leurs écus n'avaient tenté que des fermiers aussi mûrs et aussi cupides que les gens du *Bœuf bigarré*. Mais les gars délurés réservaient leur compassion pour Lusse, fort avenante encore avec son visage ovale et régulier de madone, son teint rose et satiné, son torse gaillard et sa

charnure plantureuse. La bonne mine et les appas tenaces de leur sœur causaient même de terribles angoisses aux trois autres Domus. Dans chaque consommateur franchissant le seuil de l'*herberge*, ils flairaient un poursuivant. Le plus souvent, lorsque un client les surprenait au travail, Zanne ou Katto enjoignaient à Lusse de se rasseoir et couraient elles-mêmes servir la pratique. Ils ne prenaient aucune distraction au dehors, ne sortaient que pour les offices, et depuis longtemps ils avaient oublié le chemin des kermesses les plus renommées de la contrée.

Après de longues hésitations, le tailleur rhumatisant et accablé de besogne prit une résolution grave : il fit appel aux services d'un apprenti. Justement, une dame Flips, veuve d'un brigadier de douane, venant de la frontière hollandaise et établie depuis peu à Molvliet dans une masure étroite et proprette aux confins de la paroisse, lui recommandait son fils unique Rombaut ou Baut, un brunet de dix-huit ans, svelte, un peu pâlot, timide et l'air fille. Il fut engagé, grâce à ses allures réservées, quoique Zanne et Katto, défiantes à l'excès, trouvassent les prunelles du petit trop noires, les lèvres trop marquées, les cheveux trop « crollés », le nez trop droit et trop pointu, toutes exagérations capables de détourner des pensées chrétiennes leur éventée de sœur.

Dès le premier jour, Baut se conduisit à la satisfaction de ses patrons. Il parla peu, rougit souvent, releva rarement les yeux, s'initia avec une concentration édifiante à l'assemblage et à la couture des pièces, promit de ménager l'étoffe et le fil au mieux des intérêts de son

baes. Il entrait dans les conditions de l'arrangement que Baut dînerait chez les Domus. A midi, dans la cuisine, assis entre Klaes et Zanne, servi par Lusse et Katto, l'aspirant tailleur ne considéra que son écuellée de garbure et sa platée de pommes de terre au lard étuvées, et se désintéressa complètement du caquetage des trois sœurs. Lorsque les aînées, à la fin de cette journée d'épreuve, eurent fait le compte des paroles prononcées par l'apprenti et constaté que Lusse ne lui en avait pas arraché une de plus qu'elles-mêmes, elles s'endormirent complètement rassurées.

Un jour Domus découvrit que ce morveux taciturne avait appris la musique et tirait de son cornet-à-piston des sons à réveiller les ancêtres. Or, la fanfare « *Onder Ons* » ou *Entre-Nous*, tenant chaque jeudi soir ses répétitions au *Bœuf bigarré*, Klaes Domus, toujours pratique, introduisit son apprenti dans cette musicale phalange. Le *baes* d'estaminet convertissait de cette façon en client régulier l'apprenti que le maître-tailleur nourrissait.

Le talent du blanc-bec émerveilla toute l'assemblée. Ce gringalet disposait de tuyaux aussi puissants que l'orgue et donnait plus d'accent au solo de sa trompette que le grand Warrè, le fils du cabaret *Au Sabot*, premier chanteur de la chapelle *Cæcilia*, en trouvait au jubé pour un *Gloria in excelsis* ou un *Credo*. Depuis cette soirée, Warrè prit en grippe Rombaut Flips.

Mais personne n'admira le soliste nouveau comme Lusse Domus; seulement elle n'en fit rien voir. Dès l'entrée du gamin, elle avait été remuée. Des ardeurs de jeunesse mal réprimées se révoltèrent. Honteuse, elle

dissimula; elle connaissait les siens et savait que la moindre imprudence la séparerait de l'apprenti. Elle joua l'indifférence, renchérit même sur la froideur et le dédain de ses sœurs. Elle l'aimait follement d'un amour jaloux et cuisant, avec l'espoir vague, lointain, de la possession. Au début, elle essaya de se tromper sur la nature de son sentiment, elle ne voulut s'avouer, l'inconsciente, qu'une sorte de tendresse maternelle. Mais l'intensité de cette sympathie rendait toute méprise impossible. Cependant, elle rusa si bien que Baut lui-même ne put se douter de cette passion.

Elle prit plaisir à le contempler à la dérobée, à épier ses mouvements lorsqu'il travaillait, à se répéter la caresse chaude et le timbre cuivré de ses rares paroles. Elle en devint puérile comme une toute petite fille, au point d'approcher avidement de ses lèvres, lorsqu'elle se savait seule, les hardes et les guenilles sur lesquelles le bienvoulu avait peiné.

Les soirs de répétition de l'*Entre-Nous*, l'affluence des consommateurs réclamait le concours de toute la maisonnée. Tandis que Klaes, l'impotent, faisait gémir les pompes à bière, les trois sœurs allaient et venaient, portant sur des plateaux d'étain les verres de « brune » et de « blonde ». Lusse se multipliait, passait légère et preste entre les tablées, derrière les rangs des musiciens. Mais son accortise manifeste pour tous ces lurons ne visait que le plus silencieux de la bande, le petit Baut, occupant en sa qualité de soliste un des coins du carré formé par les pupitres autour du billard. Il était presque acculé au comptoir et si la mâtine

évoluait avec tant de complaisance, c'était pour passer aussi fréquemment que possible derrière lui, de manière à le frôler. Pourtant sa diplomatie ne l'abandonnait pas et lorsque le cornet-à-piston demandait à boire, elle se privait du bonheur de le servir et s'arrangeait pour transmettre la commande à ces déplaisantes Zanne et Katto.




Frans Van Kuyck



II

Quelques semaines après l'entrée de Baut Flips chez les Domus et dans la fanfare, la Société célébra son *teerdag* et la fête eut lieu, comme chaque année, au *Bœuf bigarré*. Le *teerdag* représente dans nos campagnes flamandes un jour de ripaille et de libres déduits. L'étymologie du nom l'indique : *teeren* signifiant consommer et *dag* voulant dire jour. Chaque société, ghilde ou confrérie fixe le sien. A cette occasion, les membres de ces associations bâfrent et pintent sans bourse délier. La caisse commune supporte la dépense. Les femmes sont exceptionnellement admises à ces agapes. Il ne faut pas demander si les commères profitent de la permission. Généralement recluses les soirs d'hiver au coin de l'âtre, tandis que leurs hommes

lampent et pipent au cabaret en manipulant des cartes graisseuses, elles prennent leur revanche à l'occasion du *teerdag*. La licence de leurs propos l'emporte sur le cynisme des falots les mieux embouchés. Après le festin où elles se guédent jusqu'à éclater, lorsqu'on a déplacé les tables et que le bal s'engage pour durer jusqu'au point du jour, elles entraînent les maroufles dans le tourbillon et les forcent de gambiller et de saboter contre leur gré. Les plus aguerris s'avouent vaincus qu'elles se dégingandent et se déhanchent encore, qu'elles se cramponnent et se frottent férocement aux mâles recrus et passifs. C'est seulement en raison de ce sabbat que, détentrices de la pécune, les ménagères consentent à payer au bedeau de la société la cotisation annuelle au nom de leurs hommes.

Cette année, le *teerdag* fut particulièrement animé. Baut n'ayant ni fiancée, ni sœur à chaperonner, s'était fait accompagner de sa mère, une sexagénaire futée et dessalée. Lorsque le bal s'ouvrit, elle conseilla à son fils d'engager les trois sœurs en commençant par la plus âgée. Les deux premières acceptèrent flattées, au fond, de cette attention, mais gloussantes, elles se déclarèrent éreintées après le premier tour de valse et s'effondrèrent parmi les vieilles buveuses de café. Alors Baut invita la blonde Lusse. Ce fut un moment cruel et suave pour la pauvrette. Elle refoula sous son masque impassible, avec un sourire prude et béat, les élancements de sa chair et l'ébullition de son sang. Elle minauda comme les deux autres. Mais à peine partis au rhythme furieux d'un quatuor de fanfares, l'apprenti fut frappé

du changement qui s'opérait dans cette personne apathique et distante.

Ce visage, d'ordinaire maussade, s'illuminait d'une rajeunissante expression de bonheur. Elle faisait sentir en y répondant combien la pression des bras du danseur lui était agréable ; ses genoux touchaient fréquemment ceux du jeune homme, sa poitrine ferme et arrondie haletait contre la blouse bleue, ses yeux fiers se baignaient de moiteurs langoureuses dans lesquelles le regard de l'adolescent, irrésistiblement conjuré, se noyait longuement, et il s'échappait par ses pores, par sa bouche, dans la course giratoire de la valse, ce bouquet capiteux de la femme en folie qu'un mâle pubère ne respire jamais impunément.

Quelques secondes suffirent pour transfigurer la vieille fille et déniaiser le gars ignorant. Ils avaient tous deux dans la gorge des mots tendres qui ne sortaient pas. Des palpitations d'un mutuel désir les secouaient des cheveux aux talons. Le gars se serait oublié ; elle fut héroïque. Après la première moitié de la danse, elle s'arrêta. « En voilà assez », dit-elle. Et, comme il allait protester, elle ajouta : « Du moins pour le moment ». Et son rire de béguine effarouchée, le même que celui de Zanne et de Katto, dissonna à l'oreille du candide Baut. Comme ses sœurs, Lusse remercia d'un air pincé le danseur qui comprenait et regagna la banquette d'où la file jacassante et hoquetante des matrones et des laides observait les couples amoureusement accolés.

La poussière du parquet soulevée par la cohue et que corrigeaient à peine des aspersions réitérées, aussi

l'opaque fumée des pipes aveuglaient les chouettes. Zanne et Katto ne surprirent rien d'anormal dans les allures de leur cadette et du tailleur novice.

Rombaut s'en fut reconduire sa vieille mère que tout ce brouhaha étourdissait, mais reparut aussitôt après au *Bœuf bigarré*. Pour détourner jusqu'au moindre soupçon, il n'engagea plus une seule fois ses *baezines* et fit sauter avec la même complaisance toutes les pataudes de la chambrée, les doyennes ridées et tapées et les dirnes sapides.

La salle se vida. Les quadrilles devenaient fantastiques. Des gagne-denier, la haute casquette renversée, la visière de travers, gigottaient entre eux, s'aggripaient et se séparaient avec des contorsions lubriques, jouant de la prunelle et de la langue, claquant des doigts, arrondissant les bras. D'autres s'avachissaient, le nez dans leur petit verre, devant le comptoir.

Enfin, il ne resta plus que Baut engagé dans un colloque édifiant avec cette pimbèche de Zanne, sirotant un élixir édulcoré et poisseux. Cette gendarme trouvait assez naturel que le gamin s'attardât ; il faisait presque partie de la maison, le Crollé.

Le jour approchant, Klaes, ayant compté l'argent, sonna la retraite.

— Allez vous coucher, vous autres ! proposa Lusse. Moi, je recurerai et rangerai l'estaminet ; ce sera autant de gagné...

Au moment où Baut sortait, elle l'accompagna pour fermer les volets et, au dehors, elle murmura ce seul mot : « Revenez ! »

Klaes et les deux sœurs gagnèrent leurs soupentes, situées sur le derrière de la maison, au-dessus de la cuisine. Elle leur souhaita la bonne nuit. Poussifs et ahanant, ils grimpèrent l'échelette, tandis que deux seaux à la main elle s'enfonçait dans les ténèbres de la cour pour aller puiser de l'eau au fossé du bornage. Ils entendirent le clapotement de ses sabots et le remue-ménage des brosses. En la voyant si vaillante, Klaes, avant de laisser retomber la trappe, lui envoya un dernier « Heu, heu ! » approbateur.

Elle avait remonté ses jupons en les tirant par-dessus les cordons de son tablier. Ses mollets accusaient leur rondeur nerveuse et charnue depuis la cheville dans des bas de laine gris. Dépouillée de sa robe et de son bonnet d'apparat, en casaquin et en serre-tête de coton blanc, des tresses rebelles serpentant sur ses épaules, sa personne prenait un aspect plus dégagé et plus affriolant.

Elle travaillait, les manches retroussées. Elle arrosa d'abord à grande eau le plancher, aussi malpropre qu'une litière, où la bière, les flegmes, la bouse, des culots, des morceaux de pipe, des restes de mangeaille formaient un margouillis gélatineux.

L'eau froide rougissait ses bras rudes. Marchant à reculons, elle traînait sur le plancher la loque grise et ruisselante, rendant trouble et bourbeux le contenu des seaux. La croupe en l'air, elle rinçait et tordait avec rage, lorsqu'elle sursauta tride comme une cavale, humant l'approche de l'étalon. On grattait à la porte. Elle ouvrit avec des précautions de voleuse. Sans préam-

bule, le petit lui jeta les bras autour du cou. Ses yeux bruns flambaient comme ceux d'un coq de bataille; il avait la gorge sèche et les lèvres humides. Il l'embrassa goulûment sur la bouche, en la serrant très fort.

— Pas ici! parvenait-elle à articuler.

Sans se dégager de cette étreinte ineffable dans laquelle elle se sentait fondre, elle l'entraîna vers l'atelier, dont ils poussèrent la porte. Ils titubaient comme des ivrognes en train de se colleter dans la pièce aussi noire qu'une église en novembre. Il y régnait cette forte odeur de paysan, composée de sueur, de ferments laiteux, de surètes senteurs végétales, s'échappant des hardes boucanées et embousées, entassées dans les coins de la place, attendant le raccommodage. En tâtonnant, le couple pâmé heurta contre un de ces paquets où la chair épaisse et sensuelle des rustres avait laissé l'empreinte de ses formes et les amoureux s'abattirent, pantelants, pour ne se séparer que longtemps après.

Le matin, lorsque les trois autres se levèrent, le local avait repris sa physionomie honnête et reposée. On n'apercevait plus trace des débordements de la veille. A son tour, la diligente Lusse s'était coulée dans ses draps.

Le petit Baut se présenta à l'heure habituelle. Le gaillard avait les yeux un peu cernés et le teint moins rosé. Le tailleur plaisanta son apprenti et l'autre souriait, convenait de la fatigue descendue dans ses jambes à la suite de ses gambades d'épileptique.







III

Au mois de février, l'apprenti tailleur tirait un mauvais numéro à la conscription. Aux Domus aînés la malechance du jeune Flips ne parut qu'un simple tracas. « On remplace un apprenti », disait l'égoïste Klaes. « D'ailleurs, il devenait trop familier », opinaient les deux vieilles. Quant à Lusse, elle continuait de feindre l'apathie, mais Baut savait mieux jusqu'à quel degré elle supportait le contre-coup de sa mauvaise fortune.

Appelé un mois après devant le conseil de révision, il allégua vainement sa qualité de fils de veuve. Les magistrats et les officiers rebours lui objectèrent la pension servie à sa mère. Il avait la taille, une irréprochable structure et, dirigé sur Bruxelles, au printemps il était incorporé au régiment de carabiniers.

Il venait de quitter Molvliet, lorsque Lusse, dont la santé périclitait depuis le départ du conscrit, pressée de questions sur les causes de ce malaise qui l'aigrissait et l'énervait, avoua à ses inquisiteurs qu'elle était enceinte d'un petit Baut.

A cette épouvantable révélation, Klaes jura, expectorant sa bile, et les deux sœurs trépignèrent avec force signes de croix. Il faillit l'étrangler, les autres manquèrent la déchirer de leurs ongles. Voilà qui ferait un joli tapage! Et la congrégation! La robe bleue de Lusse ne sortirait plus de l'armoire... Elle, presque une vieille femme, s'oublier avec ce gamin imberbe!

— Procurez un remplaçant à Baut et je l'épouserai! proposa la pécheresse, impatientée par l'exagération des reproches. Mais ce dénouement rationnel et moral ne faisait pas le compte des trois avares. Quoi, ce pendard entrerait dans la communauté, vivrait à leurs crochets, gaspillerait ce qu'ils amassaient à force de privations! Au fond, Klaes redoutait qu'une fois marié et en possession d'une dot honnête, l'envie prît à Rombaut de s'établir et de faire la concurrence aux Domus. Tout leur semblait préférable à cette extrémité, même l'aveu public de la honte de leur sœur.

Alors la trembleuse se révolta. Repoussant le marché honteux qu'ils lui mettaient à la main, après un chamaillis infernal elle rassembla quelques hardes et, bravant l'esclandre, s'enfuit chez la veuve Flips.

Au premier mot qu'elle entendit de ces complications, la vieille femme dissimula sa joie. Elle se doutait de quelque chose depuis cette nuit du *teerdag* où son

cachotier de gamin l'avait reconduite pour ressortir aussitôt après et ne rentrer qu'au premier chant du coq. La bonne dame voyait déjà son fils solidement établi et elle, la mère, bénéficiant largement de l'aubaine. « Le capon! » se disait-elle intérieurement, toute fière de son héritier, « ne m'avait jamais touché un mot de ses frasques! » Et, tout haut, devant Lusse, elle se renfrognait. geignait, prodiguait des consolations d'un ton pincé et reprochait à la pauvre dirne d'avoir débauché son petit, « un amour d'enfant, innocent comme un agneau, un saint Jean qui ne reconnaissait les femmes qu'à leur jupon et à leur cornette ».

— Et mon Rombaut, le pauvre fou, sait-il ce malheur?

Lusse répondit que non.

— Eh bien, fit la mère, il faut vous rendre à Bruxelles! Le mal est fait, il s'agit de le réparer... Je ne m'oppose pas à votre mariage avec mon imprudent garçon, quoique, en toute sincérité, j'eusse préféré pour bru une personne moins mûre que vous.

Lusse passa la nuit chez la veuve, dans la chambre et sur la couchette de l'absent, ce qui l'agita et l'empêcha de dormir; en revanche, elle réfléchit beaucoup. Aux premières pâleurs de l'aube, elle se rendit à pied vers la gare, située à une lieue de Molvliet et prit son coupon pour Bruxelles, la garnison de son amant.





IV

Descendue du train, elle demanda le chemin de la caserne. Elle longea le boulevard d'Anvers, traversa le pont-tournant jeté sur le bassin de batelage à hauteur de l'Allée-Verte, et cotoya la grille d'enceinte de l'Entrepôt. A sa droite, sur la berge du canal de Charleroi, courait un railway, des wagons de marchandises stationnaient sur la voie; des chalands lèges émergeaient de l'eau immobiles, brunâtres, la peinture déteinte sous la ligne de flottaison.

Des bateliers, les mains en poche, circulaient sur le pont, des roquets s'affrontaient d'un bateau à l'autre. Sur la rive de Molenbeek, le quai était bordé de hangars et de magasins sans étage, de fabriques dont les hautes cheminées envoyaient vers le ciel des bouffées de fumée

noire. La mélancolie maussade des banlieues industrielles suintait par les murs sales de ces bâtiments.

Lusse épelait, sans les comprendre, des enseignes en français qui s'étalaient en grandes lettres sur le plâtrage : « Charbon de Mariemont. — Bois du Nord. » Mais des fanfares militaires alternèrent avec les sifflets des locomotives et le fracas des manœuvres. A un dernier tournant, elle atteignit une construction en briques rouges, à prétentions féodales. C'était la caserne du Petit-Château. A la poterne, s'ouvrant dans la haute muraille, flanquée de deux petits donjons crénelés, une sentinelle se promenait l'arme sur l'épaule. Lusse accosta le factionnaire et s'informa de Rombaut Flips, milicien de la dernière levée, au régiment de carabiniers, 3e bataillon, 1re compagnie

Elle jouait de bonheur. Le factionnaire, un joufflu, coiffé du chapeau ciré à plumes de coq, était du pays d'Anvers, un campagnard de Ranst. Le costume campinois et le parler de l'étrangère lui plaisaient. Certes, il connaissait le petit Baut, son voisin de chambrée. Elle verrait bientôt le bon ami, car à l'occasion d'une inspection passée la veille à la satisfaction des chefs, l'heure de sortie était avancée. Elle, ravie, babillait avec volubilité. Sa nouvelle connaissance dut couper court à cette conversation, car des officiers allaient et venaient, et gare la consigne. La bonne pièce s'éloigna de la guérite en remerciant encore l'obligeant soldat, et arpenta le pavé d'en face. Une sonnerie éclata et le soldat fit signe que le moment du campos approchait.

Quelques minutes après, des tapées de carabiniers se

précipitaient hilares et turbulents dans la rue. Baut surgit un des premiers de la poterne. Il avait plus conquérante mine que jamais, le déluré mâtin. Le bonnet vert en cône tronqué, à ganse et à liseret jaune, renversé sur l'oreille un tantinet, le coiffait crânement; sa veste courte lui donnait de la poitrine et de l'encolure et sa croupe et ses mollets saillaient dans son pantalon gris de fer. Elle en restait ébahie, remuée jusqu'au sang et fut même un temps sans oser l'appeler. Justement il conversait et gesticulait dans un groupe de camarades; le temps d'allumer leur brûle-gueule et ils l'entraîneraient avec eux vers les quartiers où le soldat s'amuse.

— Baut! Baut! cria-t-elle, presque alarmée.

Il avisa la braillarde, rougit et sa physionomie régulière de gamin exprima plus de surprise que de plaisir. Les inquiétudes, les douleurs corporelles et morales avaient passablement cousu le visage rebondi et sanguin de sa première amoureuse. Au cri d'appel poussé par Lusse, l'attention des autres troupiers s'était dirigée sur la particulière. Et Baut Flips constatait qu'en ce moment elle n'était pas de ces payses qui font honneur à leur galant. Il lisait cette conclusion sur les frimousses goguenardes de ses compagnons. Ils attendaient mieux sans doute de ce fringant Baut, un « fricoteur ». Des rires mal étouffés partaient même d'un groupe voisin où des Wallons se gaussaient du grand bonnet et des jupes bouffantes de la Flamande. Il l'aborda bougon; après un rogue bonjour il lui posa un brusque « Que signifie? » Cet accueil la crispa, mais depuis des semaines sa sensibilité s'émoussait; elle se contint.

— Il y a, fit-elle, avec une résolution farouche, que je vais être mère et que je veux pour mari le père de mon enfant!...

— En voilà une bénédiction! s'exclama-t-il.

Et comme elle allait éclater en sanglots à ce mot glacial.

— Pas de scène ici. Ne voyez-vous pas que nous donnons la comédie à ces narquois... Venez; on s'arrangera, que diable!

Et, lâche, il l'entraîna rapidement à gauche par la rue Locquenghien. Ils entrèrent dans un estaminet peu fréquenté. Là, devant un verre de faro, elle se débonda. Elle lui raconta les conditions infâmes que lui proposaient les siens. Certes, elle chérissait malgré tout son Rombaut; mais elle aimerait encore davantage leur enfant. Si l'inconstant la repoussait, elle se ferait un malheur. Pour sûr, elle ne retournerait plus à Molvliet. L'eau ne manquait pas à Bruxelles...

— C'est votre mère qui m'envoie, finit-elle par dire. Elle sait tout et consent à notre mariage.

L'ex-commensal du *Bœuf bigarré* ne paraissait pas fort enthousiaste. Il parlait raison, invoquait force obstacles, notamment la durée du service. Mais elle, tenace, trouvait réponse à chaque objection.

— J'ai de l'argent autant que les plus notables de chez nous! invoqua-t-elle. Nous compterons dans la paroisse, mon Baut... Tu verras comme je te rendrai heureux. Dis oui seulement; consens... Comment as-tu pu changer si vite, oublier tant de caresses et de satisfactions... Tu ne refuses plus, dis? Dès demain je verrai

le notaire. Je commencerai par bâtir une maison aussi grande et plus belle que le *Bœuf bigarré* et nous te chercherons un remplaçant... En attendant, j'habiterai chez ta mère... Une digne femme, ta mère... Plus tard elle restera avec nous... Tu ne sais pas, elle m'a versé du café aussitôt et m'a fait coucher dans ton lit... oui, dans ton propre lit...

Elle s'efforçait de le dérider et souriait entre ses larmes.

— Rentré au village, tu reprendras ton ancien métier ; je m'appliquerai de mon coté, et tu sais bien que ma pareille n'existe pas. Zanne et Katto en convenaient elles-mêmes... Elles enrageront avec Klaes ; tant mieux. Les sans-cœur ! Ce qu'ils osaient m'offrir ! Vrai, si je ne m'étais enfuie, peut-être m'eussent-ils fait avorter, les salauds !... Accepte, mon Baut ; songe, c'est vingt mille francs, même davantage, que ta femme t'apportera...

A l'accent passionné de Lusse, aux souvenirs et aux images du pays rustique qu'elle évoquait, le fat s'attendrissait. Le respect humain, la peur du ridicule et de la blague l'abandonnaient. Le consentement donné par sa mère à ce mariage ébranlait ses répugnances, et les perspectives de fortune que faisaient miroiter son aimante maîtresse achevèrent de le réconcilier avec elle. Dans un serment emphatique il lui promit de l'épouser et l'autorisa à se présenter comme sa fiancée devant la veuve Flips.

Exultante, Lusse entendit célébrer leurs accordailles. Elle avait eu soin, avant de déserter le *Bœuf bigarré*, d'empocher quelque cent francs en à-compte sur son

héritage. Un dîner complet, composé de choses aux noms bizarres, qu'ils se firent servir dans une taverne anglaise des environs du Passage, scella leur tendresse nouvelle. Elle se fendit d'une bouteille de vin au dessert. Les fumées du piot, surtout la joie d'avoir reconquis son Baut, rendaient leurs appetissantes couleurs aux joues et leur flamme aux yeux de la pauvre fille. Le petit carabinier se réjouissait de cette métamorphose, et plus hardi, de son côté, dans la rue il offrait le bras à la paysanne presque répudiée le matin.

Elle acheta des cigares qu'il fuma prodigalement; elle renouvela la provision. Aujourd'hui ils ne compteraient pas.

Elle était résolue, pour ne pas provoquer trop ouvertement les médisances des gens de Molvliet, de passer la nuit à Anvers et de prendre au matin le premier train pour son village.

Les fiancés achevèrent leur soirée dans un musico des environs de la gare. Au fond de la salle oblongue, aux parois enfumées ornées de glaces, un « orchestrion » moulait des valses de Strauss et le quadrille d'*Orphée aux Enfers*, Lusse, étourdie par les lumières, les tables de marbre blanc, les onomatopées brèves des garçons glabres criant la commande, l'entassement des consommateurs, presque tous des voyageurs tuant, le verre en main, les dernières minutes de leur séjour à Bruxelles, — Lusse comprenait difficilement les explications, très embrouillées d'ailleurs, que ce malin Baut lui donnait sur la colossale « machine à musique », dont les déchaînements polyphoniques dominaient tous les autres bruits.

Les chanteuses de tyroliennes, des créatures fardées et plâtrées, vêtues d'étincelants costumes de carnaval, la stupéfièrent plus que les autres surprises de la journée. Très lancé, Baut faisait la belle jambe, commandait des liqueurs que Lusse payait avec reconnaissance, et interpellait en argot des Marolles, d'un ton canaille, en se cambrant, les blafardes cabotines qui, la sébile à la main, circulaient entre les attablées après chaque chansonnette. Lusse, ébaubie, donnait son obole aux cyniques quêteuses et Baut les châtouillait au passage : « Bonsoir, joli pioupiou... Laisse donc, mon chien, c'est en caoutchouc; demande plutôt à la grosse mère. Pas vrai, madame? » Elle riait de confiance, expansive, ne comprenant qu'une chose : son prochain mariage.

Au moment de monter en wagon, elle glissa encore une pièce de cinq francs dans la main du conscrit. En route, elle rumina les incidents des dernières heures. Elle était heureuse, mais à mesure qu'elle s'éloignait de Bruxelles, des rechampis de grisaille passaient sur le fond bleu et rose de sa rêverie. Au souvenir des chanteuses du musico à qui son bienvoulu s'adressait avec tant de familiarité, une pointe de jalousie aiguillonnait sa tendresse et, lancinante, traversait la béatitude infinie de cette journée.





V

Lorsqu'elle arriva le lendemain chez la veuve du douanier, celle-ci lui raconta que Klaes Domus était venu lui faire une scène et avait cherché la fugitive dans tous les coins de la maison, jurant de la ramener morte ou vive au bercail. Lusse haussa les épaules et relata de son côté l'emploi de son temps à Bruxelles. La mère Flips déconseilla à sa bru future de rappeler déjà Rombaut à Molvliet. Il s'agissait avant tout pour la rebelle d'arracher à ces fesse-mathieu de parents sa part du magot. Il serait temps de remplacer le jeune homme lorsque Lusse serait installée et prête à ce mariage. Molvliet gloserait trop sur les accordés s'ils couchaient sous le même toit avant la bénédiction nuptiale.

Les Domus revinrent à la charge, mais essayèrent inutilement de reconquérir la transfuge. Lusse refusa d'entendre leurs propositions, et poussa sa pointe : Jamais elle ne remettrait les talons au *Bœuf bigarré*. L'obstination de cette pécore alarmait le cupide trio. Ils n'avaient cru qu'à une fugue passagère de sa part et voilà que cette créature, pétrie à leur convenance depuis la mort des parents Domus, se regimbait carrément contre leur tutelle. Sommée une dernière fois de retourner au *Bœuf bigarré*, elle répondit en convoquant les sommateurs chez le notaire. Les rapaces faillirent en gagner une attaque. Il s'agissait bien d'une capitulation maintenant. La mâtine émancipée réclamait intégralement son bien et menaçait les détenteurs d'un procès.

Tous les événements contrariaient les spéculations des Domus : l'enfant du petit « piote », un garçon, était venu à terme, viable, constitué, au dire de l'accoucheuse, pour vivre jusqu'à cent ans. La maternité achevait de rendre cette poule mouillée de Lusse aussi intraitable qu'une lice.

A chaque séance chez le notaire, les parties menaçaient de s'empoigner. Cependant le tabellion fit comprendre finalement aux trois Domus que leur sœur était dans son droit et que seul un arrangement à l'amiable leur permettrait de conserver la maison paternelle. On désigna des experts pour estimer l'immeuble ; puis les hommes de loi inventorièrent le mobilier.

Les quatre murs du *Bœuf bigarré*, badigeonnés au lait de chaux, assistèrent à des scènes de désespoir

féroces. Les deux sœurs ne ménageaient pas les reproches à leur frère. Sans lui, jamais ce sournois à figure de saint ne serait entré dans leur ménage. Aussi longtemps qu'ils purent, ils résistèrent aux prétentions de la transfuge. Mais Lusse allait les attaquer. Alors il fut arrêté que, moyennant paiement d'un capital de dix mille florins, la maudite, soulevée contre son propre sang, laisserait en pleine propriété au trio adverse le *Bœuf bigarré*, le mobilier, les labours et les pâturages dans le Polder. Durant ces débats, l'ignorante Lusse avait trouvé dans la veuve Flips une conseillère madrée et entendue.

En possession de l'argent, elle acheta un important lopin sur la grand'route, et *baes* Bakvisch, le bourgmestre et maître-maçon, entreprit de lui construire une maison sans étage, au moins aussi longue de façade et aussi spacieuse.

Le différend qui s'était ému entre les enfants Domus divisa bientôt la bourgade en deux camps. L'accouchement scandaleux de Lusse avait aliéné à la vierge folle les sympathies des pucelles de la congrégation qui se massèrent étroitement autour de Katto et de Zanne. Outre ces bigotes vipérines, les Domus du *Bœuf bigarré* rallièrent le curé, les fabriciens, les filles à marier dépitées contre ce gentil Baut et les poursuivants éconduits par la cadette des Domus, le maçon Lammens, concurrent du bourgmestre Bakvisch et son adversaire politique, et enfin, les membres de la chapelle chorale *Cæcilia* dont le grand Warrè, du *Sabot*, rival de Baut en musique et en amour, était l'âme et le porte-drapeau.

Par contre, Lusse et les Flips enrôlèrent l'autorité civile, le bourgmestre, le secrétaire, le garde-champêtre, le magister, le receveur des contributions, le contrôleur des accises, le percepteur des postes, les fermiers indépendants de la cure, etc., etc.

Tous les dimanches, des batteries éclataient dans les cabarets. Les maçons de Bakvisch se colletaient chaque lundi avec ceux de Lammens.

La séquelle du *Bœuf bigarré* affectait de considérer le mariage de Lusse comme problématique. L'absence du fiancé justifiait leurs doutes injurieux. Le matin de la Mi-Carême, en tirant la porte de la rue, la veuve du douanier fut presque renversée par un effroyable mannequin de paille, vêtu de guenilles, qu'avaient aposté sur le seuil, pendant la nuit, les partisans des Domus. Cette effigie, œuvre du blond Warrè, devait représenter à la fille-mère le seul épouseur qui lui convînt.

Les féaux de Lusse et de Baut ripostèrent sur-le-champ en dépêchant chez les Domus de vilains bonshommes noirs, faits de pain bis, pour Zanne et Kattö, et une épouvantable sorcière de la même pâte pour ce penard de Klaes.





VI

Dans la fanfare *Entre-Nous*, les sympathies étaient partagées; les deux groupes comptaient des affiliés parmi les membres, ce qui empêchait la Société de se mêler collectivement au conflit. La majorité tenait pourtant pour Lusse et les Flips, et ils n'attendaient que l'occasion de donner à leur cornet-à-piston une éclatante preuve de solidarité. Dans ces conditions, le local du *Bœuf bigarré* leur devenait odieux; surtout que la maison de Lusse était presque achevée.

Pour l'enseigne, la vindicative propriétaire avait eu recours au talent de Pier Kasak. Ce panneau décoratif représentait assez distinctement un taureau nerveux, en train de lancer et de rattraper sur ses cornes un apôtre

qu'on voyait valser dans le vide. Le quidam ressemblait à Klaes Domus; du moins, on reconnaissait le tailleur à sa longue redingote de bedeau. De là le *Taureau jovial.*

Une maladresse commise par la *Cæcilia*, avança l'heure de l'entrée en bataille de l'*Entre-Nous*. La société chorale expulsa du jubé deux chanteurs, parents du bourgmestre Bakvisch et suspects comme tels de sympathie pour la *baezine* du cabaret nouveau.

En représailles, à la première répétition de la fanfare, il fut décidé, malgré l'opposition de Klaes Domus et de sa clique, d'inaugurer en corps, et le drapeau en tête, la future résidence du petit Baut, « leur excellent soliste ».

Au jour fixé, dans l'après-midi, les *Entre-Nous*, convoqués au *Bœuf bigarré,* se rendirent de là au *Taureau jovial*, jouant allègrement à pleins poumons des pas redoublés en honneur dans l'armée. Sur le seuil de l'estaminet, le petit carabinier en congé, sa mère, et Lusse radieuse, attendaient leurs amis. A peine entrés, le président Bakvisch demanda la parole et proposa, au nom de la commission, que la Société transférât son local du *Bœuf bigarré* au *Taureau jovial.* On adopta cette mesure avec frénésie. Une demi-douzaine de timorés, dépendants des Domus aînés ou membres de la *Cæcilia*, se consultèrent un instant dans un coin de la salle, puis, sans dire un mot, déposèrent leurs instruments et leurs calepins de musique sur la table du billard neuf, renfoncèrent leur casquette d'un air torve et gagnèrent la porte. Ceux-là donnaient leur démission. Klaes Domus, membre honoraire, envoya la sienne par écrit

et l'accompagna d'un état de frais à supporter par la Société.

On avait salué spontanément la retraite des gêneurs par ce cri : « Vivent les Taureaux ! Haro sur les Bœufs ! »

Le Taureau par excellence, c'était Baut Flips et le Bœuf, piteux animal bistourné, figurait Klaes. En veine de galanterie, les plus lyriques comparaient Lusse à la génisse fécondée par le taureau et l'opposaient à ses sœurs, deux vaches bréhaignes et coriaces. Lusse Domus mit le comble à l'exaltation des Taureaux en annonçant à l'assistance délirante que leur Baut était remplacé et que, dans trois mois, elle s'appellerait *baczine* Flips.

On entama un demi-tonneau de bière de Louvain pour étrenner le nouveau *baes*. Et le gentil Baut, dont l'uniforme attirait les regards attendris et protecteurs des francs gars, joua sur son cornet-à-pistons les martiales sonneries du régiment. Elles rappelaient à Lusse le paysage embrumé de Molenbeek, sa halte anxieuse devant le Petit-Château, et, rassurée aujourd'hui, des larmes de joie troublaient ses yeux.

La boisson et l'entrain aidant, ce concert improvisé se prolongea. On rit, on chanta, on se bouscula même un peu, mais sans pousser les choses au pire, histoire pour les bons drilles de se réconcilier, de se taper dans la main et de trinquer avec plus d'effusion et de tendresse encore. Les Domus et les scissionnaires, rassemblés au *Bœuf bigarré*, entendaient les éclats de rire moqueur et les lardons à leur adresse, et les hourrahs et les « bans » en l'honneur des fiancés.

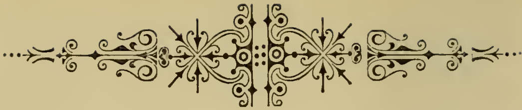
Le resplendissant drapeau de velours vert brodé d'or et de soie, couronné des médailles remportées aux concours et aux festivals, sur lequel on voyait un trophée d'instruments et deux mains entrelacées symbolisant la fraternité, ne fut pas reconduit ce soir-là au *Bœuf bigarré*, sa résidence depuis plus de quinze ans. L'impitoyable Lusse fit même réclamer le lendemain la caisse de bois noir dans laquelle, après l'avoir épousseté et détaché de la hampe, les mains virginales et froides de Zanne et de Katto l'enfermaient comme une relique.

Si l'ouverture du cabaret concurrent, de six pieds carrés plus vaste que le leur, si l'enseigne choisie pour ce local ennemi avaient irrité les vieux Domus, la défection manifeste des *Entre-Nous* leur portait un coup décisif. Par cette rupture, ils perdaient la plus vivante clientèle du village. Plus de répétitions prolongées, plus de *teerdagen!* Warrè, du *Sabot*, et ses Xavériens décidèrent de se réunir chaque semaine, après le salut, au local abandonné et d'y organiser un souper trimestriel. Mais Klaes se disait que ces chanteurs sobres ne compenseraient jamais la perte des lurons de la fanfare. Outre qu'ils n'étaient pas aussi nombreux, les membres de la chapelle chorale levaient plus lentement le coude, sortaient moins et ne donneraient jamais de ces bals à tout casser qui mettent le sang en ébullition et défoncent un tonneau par heure.

Les Bœufs se consolèrent en chantant une chanson longue comme une complainte, composée sur la *Béguine et le Piote*, par ce farceur de Warrè. Malgré la défense du garde champêtre et de l'instituteur, les *Bouvillons*

la chantaient au sortir de la classe, comme un Noël devant la porte du *Taureau jovial*. La grande Lusse leur faisait la chasse, mais ils revenaient à la charge impudents, taquins, comme un essaim de guêpes jusqu'à ce que l'uniforme vert du garde, la canne en main, eût été signalé par leurs vedettes.





VII

Un dimanche, au prône, les bans de Rombaut Flips et de Lucia Domus furent publiés et l'événement s'accomplit quinze jours après. Aucun incident ne troubla la cérémonie. Les Bœufs, évidemment atterrés par cette revanche de Lusse sur les prophéties de Warrè, du *Sabot*, restaient claquemurés dans leurs étables. Les moins découragés faisaient des libations de condoléance chez les Domus.

En sortant de l'église, les nouveaux époux, les parents du côté de la mariée, les invités à la noce, visitèrent processionnellement tous les cabarets de la bourgade à l'exception du *Bœuf bigarré*. Ils affectèrent de s'arrêter devant le seuil honni et les garçons d'honneur, deux polissons déjà allumés, poussèrent un formidable vivat

en l'honneur de Baut et de Lusse. *Baezine* Flips la jeune, en robe de soie noire et en bonnet à rubans roses, constellée de bijoux, ouvrait la marche au bras du petit Baut, habillé de drap noir, en veston, coiffé d'un chapeau de haute forme, comme un monsieur.

Lusse avait voulu que la célébration de son mariage laissât un éternel souvenir d'allégresse à ses partisans et causât un incurable dépit à ses détracteurs.

Après avoir promené leur triomphe jusque dans les cabarets les plus écartés du cœur de la paroisse, le cortége reprit le chemin de la maison maritale.

On était au commencement d'août et le soleil embrasait la plaine dorée de moissons. Le défilé serpentait par les sentes étroites et les drèves, entre des blés encore sur pied et venant à l'épaule des hommes, et des prés embaumés par l'herbe fanée, le long des fossés bordés d'aulnes gibbeux couronnés d'un avare feuillage d'où s'envolaient les lavandières.

Des mioches loqueteux, aussi bruns que le terreau tournaient autour de la caravane, la coupaient, s'embarrassaient dans les jambes des invités et mendiaient la *censs* ou le liard des kermesses. Baut leur lançait un sou à la gribouillette. De loin en loin, lorsqu'on côtoyait une ferme amie, des fusils et des boîtes éclataient. Les hommes culottés de noir, mais fidèles pour le reste à la blouse bleue luisante et à la casquette de soie soufflée, marchaient derrière les femmes que leurs robes de fête mannequinaient; les crinolines ballonnaient et les fichus bariolés et frangés, drapés en as de pique se constellaient de parures séculaires. Au-dessus des épis, les

ailes des bonnets palpitaient comme des papillons blancs. Les oriflammes éclatantes servant de brides claquaient avec un joyeux froufrou. Les coqs picorant sur les fumiers observaient, la crête dressée, de leur œil rond cette traînée tapageuse et jetaient un rauque cri d'alarme et les vaches éparses dans les pacages se rapprochaient des échaliers pour reconnaître leurs maîtres.

On rentra, les pieds poussés par les fringales du midi.

La table mise pour trente personnes se dressait en longueur dans la grande salle du *Taureau jovial*. Les femmes se débarrassèrent de leurs failles et de leurs ornements incommodes. On se casa, les notables à la tête de la table avec les époux, les autres au hasard. Après un vermicelle gras, lapé avec recueillement, parurent des quartiers de viande saignante, et des pyramides de pommes de terre, des côtelettes de porc et des choux verts, des saucisses cuites dans les choux rouges, et encore des poulets dorés à point, engraissés, farcis de veau haché et flanqués de saladiers où les laitues s'ensanglantaient de rondelles de betteraves, et enfin des platées de riz au lait et au safran, sans compter les fricadelles, les jambons, les bardes de lard, les compotes aux pruneaux et aux pommes, pris comme hors-d'œuvre ou comme assaisonnement. Jamais à Doersel, *teerdag* n'avait réuni pareille succession de mangeailles. Pour le boire, des cruches de bières, blanche de Louvain ou brune d'Anvers, continuellement renouvelées, circulaient de voisin à voisin. Les verres à vin firent leur apparition avec la volaille. On se récria. Les plus civilisés décoiffaient les bordelaises cachetées

de jaune, de rouge et de vert. Certains pitauds ne connaissant pas ce breuvage aigrelet, grimaçaient en le dégustant ou, interloqués, considéraient leur verre sans se décider à le porter aux lèvres; d'autres le humaient et le secouaient, faisant chatoyer les rubis que le coup de soleil y noyait. Des femmes en corrigeaient l'âcreté avec du sucre en poudre. Elles goûtèrent davantage le champagne, une diablesse de mousse rosâtre qui leur chatouillait les narines et qui, tapageuse, semblait lancer en signe de réjouissance sa casquette d'argent au plafond.

Le bourgmestre, le secrétaire, les Taureaux considérables, prenaient le haut de l'enfilade avec les Flips. Le vicaire même, en froid avec son curé, en acceptant l'invitation de ces frondeurs, avait voulu manifester en faveur du parti combattu par son chef.

Au commencement, on s'était tu pour ne pas perdre une bouchée. Mais à mesure que s'empiffraient les bedons et que les liquides ajoutaient leur fermentation à cette charge, les langues se déliaient. Bientôt tous dégoisèrent à la fois. Les hommes déboutonnés, en manches de chemise, lançaient des bordées de gravelures sous prétexte d'émoustiller les mariés, et les matrones, écarlates et oppressées, se renversaient en s'esclaffant. Les jeunes gars trépignaient. Il y avait des moments où toute la tablée oscillait dans les spasmes d'une même gaîté grasse; ou c'étaient des chuchotements et des cachoteries intriguant l'autre bout de la salle. Le prêtre même s'ébaudissait et choquait du verre avec ses voisines, Lusse et la mère Flips.

De temps en temps, des hommes sortaient et venaient se rasseoir avec des soupirs de bien-être ; des bâfreurs glorieux essayaient vainement de loger leurs doigts entre leur ventre et la ceinture de leurs culottes. Les femmes ne se risquaient au dehors que par escouades et leur éclipse, comme leur réapparition, provoquaient des ovations délirantes.

Le soir les surprit en train de lamper. La braise des cigares et des pipes marquait déjà dans les ténèbres, lorsqu'on alluma les quinquets. La conversation languissait et le travail de la digestion ankylosait les gestes.

Un déchaînement de fanfares vint faire heureusement diversion aux plaisanteries languissantes.

La Société *Entre-Nous* donnait sa sérénade au nouveau couple. Baut et Lusse coururent à la porte et les convives se débandèrent à leur suite. Rangés en croissant devant l'estaminet, le chef au centre, ils attaquèrent le patrial *Où peut-on être mieux*, puis un pot-pourri sur la *Fille Angot*, morceau favori du brave Baut.

Des gamins dépenaillés brandissaient les torches pour éclairer les musiciens et, lorsqu'elles se charbonnaient, ils les renversaient et la flamme s'avivant, la résine s'égouttait en langues de feu sur le sol.

Baut leur serra la main à tous et Lusse circulait avec un plateau chargé de verres de vin que les crânes sablaient en faisant claquer la langue. Ces soiffards vidèrent prestement les bouteilles réservées à leur intention. Ils terminèrent le concert par la sautillante *Brabançonne* et prirent congé des mariés en les congratulant dans

cet idiome énergique et imagé évoquant mieux que tout autre les satisfactions sensuelles.

Les convives s'écoulèrent à leur suite, ceux du même coin du village cheminant de compagnie; les plus émus remorqués par les gosiers pavés. Enfin, Lusse et son Baut se trouvèrent seul à seul, chez eux, définitivement vengés des Domus aînés.





VIII

Comme les gens de la noce et les membres de l'*Entre-Nous* atteignaient leurs portes et tournaillaient leur clef dans la serrure, un vacarme affreux, discordant comme les miaulements d'une bande de chats enragés, comme les vagissements d'une marmaille dyscole, accompagné de huées, de grognements, de sifflets, troubla la campagne rendue au repos.

— Ce sont les Bœufs !

On les avait oubliés. Chacun de ceux de la fanfare se fit cette réflexion et rebroussa chemin en courant. Des cris d'alerte et de ralliement se répercutèrent.

— Hé, les hommes, par ici ! A nous les Taureaux ! A nous les fermes et éveillés garçons ! Sus aux Bœufs !

Aussitôt une compagnie de dix hommes se reforma ;

puis ils furent vingt; en se rapprochant du logis Flips, leur nombre grossissait encore. Ils raccolaient les soûlards et, pour les dégriser, il suffisait de leur souffler à l'oreille ces mots magiques : « Les Bœufs attaquent le *Taureau jovial!* »

Lorsqu'ils débouchèrent devant la maison de leur ami, la mêlée s'était déjà engagée. Quatre des plus déterminés de la fanfare, proches voisins des nouveaux mariés, n'avaient pas attendu les renforts pour foncer au milieu du charivari.

Pour approcher du *Taureau jovial* sans se trahir, l'ennemi avait usé de tactique. Ils étaient partis du *Bœuf bigarré* par escouades de quatre à six hommes, prenant les uns à droite, les autres à gauche, pour se retrouver, après force circuits et détours, dans un sentier désert, derrière la maison ennemie. Ils se rapprochaient en tapinois, rampant et glissant le long des haies. Au moment où arrivèrent leurs derniers appoints, la sérénade finissait. Les Bœufs attendirent que les Taureaux fussent bien loin. Le grand Warrè, du *Sabot*, les commandait. A son signal, tous se redressèrent et se portèrent devant la maison silencieuse et close. Le charivari éclata. Ils étaient vingt armés de chaudrons, de tisons de poêle, de casseroles, de marmites, de pelles, de lèchefrites.

Le petit carabinier, surpris par ce sabbat au moment où il se coulait entre ses draps, aux côtés de sa femme haletante, sursauta et ne prit que le temps de rentrer dans ses culottes et une paire de sabots. Lusse voulait le retenir, mais les canailles menaçaient d'enfoncer la

porte et les volets. Elle se vêtit d'un jupon et d'un caraco et s'élança sur ses pas.

Déjà le combat était engagé au dehors; l'avant-garde des Taureaux menaçait d'être écharpée par les assaillants. Ils résistèrent héroïquement et donnèrent au gros de leurs camarades le temps de se rallier. Soudain, une clameur féroce s'éleva et les Taureaux fondirent sur les rusés congréganistes. Ils brandissaient leurs instruments comme des massues et en assénaient de formidables coups. Le cuivre et le fer s'entrechoquaient avec un cliquetis fantastique. La bagarre fut effroyable. On ne compte pas les yeux pochés, les nez applatis, les mâchoires démises, les lèvres fendues, les cheveux arrachés, les blouses déchirées, les fonds de culotte emportés, les brayettes élargies, les casquettes et les sabots égarés.

Le petit Baut s'était attaqué au grand Warrè, le falot avec qui il avait à régler un compte pour l'injurieuse complainte de la *Béguine et du Piote*. Dédaignant les armes, ils luttèrent à coup de poings. Warrè, robuste et bien jambé, avait l'avantage; les gourmades de l'agile petit carabinier n'arrivaient pas jusqu'à la face mafflue du maroufle, tandis que les poings de celui-ci déchiquetaient complaisamment l'agréable visage de son adversaire. Mais Lusse se jeta à la rescousse de son époux. Elle avait ramassé un fer à repasser et elle en caressa le menton de Warrè avec un tel entrain que le colosse s'effondra. Alors Baut et Lusse le piétinèrent, et des couplets de la chanson de Warrè leur venaient ironiquement aux lèvres. Partout les Taureaux prenaient l'avantage et s'acharnaient sans merci sur les vaincus.

Alors quelqu'un cria : « Les gendarmes arrivent de Putte! » et les combattants lâchèrent prise. Ce fut une fausse alerte, mais les partisans des Domus profitèrent de la panique pour décamper en entraînant leurs blessés, dont le plus maltraité était incontestablement le grand Warrè, du *Sabot*.

Warrè garda le lit durant quinze jours et de longtemps ne chanta ni ne chansonna plus.

Cependant tous en réchappèrent. Aujourd'hui il ne reste plus trace de cette rencontre féroce que dans le registre des comptes de la fanfare *Entre-Nous* où, pour l'année 1874, l'énorme somme de deux cents francs est portée sous la rubrique : « réparations, achat d'instruments ». Le bómbardon avait particulièrement souffert et la grosse-caisse éventrée et empalée ne pouvait plus servir que de trophée.

Cette bataille marqua aussi la phase aiguë de la querelle. Le village, autrefois si calme, regrettait la paix.

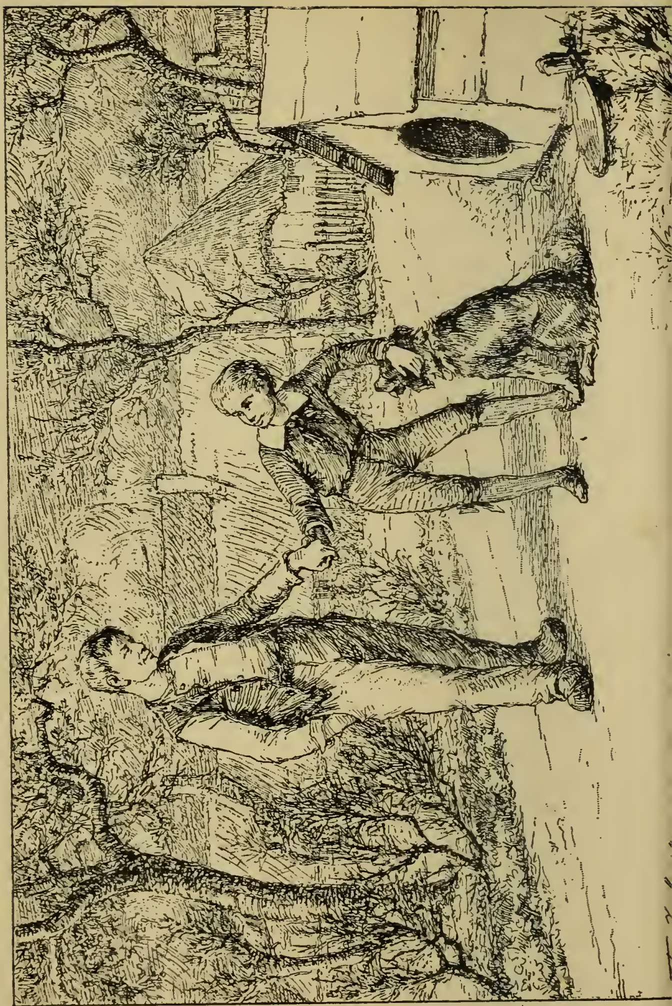
Le curé aurait voulu que la fanfare accompagnât la procession du jour de l'Assomption. Sans musique, le pieux cortége manquerait de solennité; il ne fallait pas que la Vierge souffrît de ces discordes. Les Domus et les Flips exhortés par leur pasteur et leur bourgmestre, acceptèrent l'arbitrage. On décida de commun accord que la fanfare *Entre-Nous* resterait établie chez *baezine* Lusse Flips, mais que les *teerdagen*, les bals et les concerts auraient lieu au *Bœuf bigarré*. Le nouveau tailleur s'engageait en outre à ne faire que des culottes et abandonnait la confection des autres pièces de vêtement à son ex-patron. Les Flips s'arrogeaient évidemment la

part léonine, car si la plupart des ruraux se contentent d'une blouse et n'usent guère de vestes et de jaquettes, ils ne sauraient se passer de chausses de « pilou » ou de « dimitte ». Mais les Flips, victorieux dans la mêlée décisive, avaient bien le droit de s'attribuer quelques avantages aux dépens des vaincus.

D'ailleurs, ils firent une importante concession à leurs ennemis.

Pierre Kasak reçut ordre de teindre en noir la redingote marron du paroissien berné par le *Taureau jovial* et toute allusion à Klaes Domus disparut par cette retouche.







Ex-Voto

A Madame A.... née C**.

Ma contrée de dilection n'existe pour aucun touriste et jamais guide ou médecin ne la recommandera. Cette certitude rassure ma ferveur égoïste et ombrageuse. Ma glèbe est fruste, plane, vouée aux brouillards. A part les *schorres* du Polder, la région fertilisée par les alluvions du fleuve, peu de coins en sont défrichés. Un canal unique, partant de l'Escaut, irrigue

ses landes et ses novales, et de rares railways desservent ses bourgs méconnus.

Le politicien l'exècre, le marchand la méprise, elle intimide et déroute la légion des méchants peintres.

Poètes de boudoirs, ô virtuoses, ce plan pays se dérobera toujours à vos descriptions! Paysagistes, pas le moindre motif à glaner de ce côté. O terre élue, tu n'es pas de celles que l'on prend à vol d'oiseau! Les mièvres galantins passent devant elle sans se douter de son charme robuste et capiteux ou n'éprouvent que de l'ennui au milieu de cette nature grise et dormante, privée de collines et de cascatelles, et de ces balourds qui les dévisagent de leurs yeux placides et bovins.

La population demeure robuste, farouche, entêtée et ignorante. Aucune musique ne me remue comme le flamand dans leurs bouches. Ils le scandent, le traînent, en nourrissent grassement les syllabes gutturales, et les rudes consonnes tombent lourdes comme leurs poings. Ils sont d'allures lentes et balancées, rablés et mafflus, sanguins, taciturnes. Je ne rencontrai jamais plus plantureuses dirnes, mamelles plus décises et prunelles plus appelantes que dans ce pays. Sous le *kiel* bleu, les gars charnus ont crâne mine et se calent pesamment. Après boire, des rivalités les font se massacrer sans criailleries à coups de *lierenaar;* en s'écharpant, ils gardent aux lèvres ce mystérieux sourire des anciens Germains combattant dans les cirques de Rome. En temps de kermesse, ils se gavent, se soûlent, sabotent avec une sorte de solennité gauche, accolent leurs femelles sans madrigaliser, et le bal fini, rassasient le

long du chemin leurs amours exigeantes et prodigues.

Ils se livrent rarement, mais une fois donnée, leur affection ne se détache plus.

Ceux qui les dépeignent sous la figure de ragots égrillards et difformes, connaissent mal cette race. Mes rustauds de Campine évoquent plutôt les églogues des fauves bruns de Jordaens que les bambochades de Teniers, un grand seigneur qui calomnia ses manants du pays de Perck.

Ils conservent la foi des siècles révolus, fréquentent les pèlerinages, vénèrent leur *pastoor*, croient au diable, au jeteur de sorts, à la male-main, cette *jettatura* du Nord. Tant mieux. Je raffole de ces pacants. Je préfère leurs poétiques traditions, les légendes nasillées par une vieille *pachteresse* pendant la veillée au plus joyeux conte de Voltaire; et leur fanatisme patrial et religieux m'émeut davantage que les déclamations patriotiques et le plat civisme des gazetiers.

Savoureux et glorieux parias, nos Vendéens à nous, puissent la philosophie et la civilisation vous oublier longtemps. Au jour d'égalité rêvé par les esprits géométriques, elles disparaîtront aussi, mes superbes brutes, traquées, broyées par l'invasion, mais jusqu'au bout réfractaires à l'influence des positivistes. Frères, l'utilitarisme vous abolira, vous et votre sauvage pays!

En attendant, moi qui ne vous survivrai pas, votre sang rouge de rebelle coulant dans ma veine, je veux, abstrayant mon esprit, m'imprégner de votre essence, m'oindre de vos truculents dehors, m'abalourdir sous les tonnes blondes des kermesses ou m'exalter à votre

suite dans les nuages d'encens de vos processions, m'asseoir dolent à vos âtres enfumés ou m'isoler dans les sablons navrants à l'heure où râlent les rainettes et où le berger incendiaire et damné paît ses ouailles de feu à travers les bruyères.

Ma première rencontre avec ce terroir fut décisive comme le coup de foudre; et mon initiation aux rites de ce culte prit à peine un jour :

Au commencement de juin 1865, je venais d'atteindre ma onzième année et de faire ma première communion chez les Frères de la Miséricorde à M.... Un matin, on m'appelle au parloir; j'y trouve le père supérieur avec mon oncle et celui-ci m'apprend qu'il m'emmène à Anvers voir mon père. A l'idée de ce campo inattendu, devant la perspective d'embrasser mon bénin auteur, veuf depuis cinq ans, pour qui j'étais tout à présent, je ne remarquai pas l'air sérieux de mon oncle ou les regards apitoyés des religieux.

Nous partîmes. A mon gré, le train ne brûlait pas assez rapidement la campagne.

On arrive pourtant. Sonner à la porte de la petite maison bourgeoise ; sauter au coup de Yana, la bonne; subir les assauts du brave Lion, le grand épagneul roux; grimper avec lui l'escalier quatre à quatre ; bondir dans la chambre à coucher bien connue; — deux cris : « Père! — Georges! »; me sentir soulevé de terre et pressé contre sa poitrine; être mangé de baisers, ma bouche cherchant ses lèvres dans la grande barbe fauve : ces actions se pressèrent, mais aussi fugaces qu'elles furent, elles marquèrent pour la vie dans ma mémoire.

Comme l'excellent homme me tint longtemps entre ses bras! Il me regardait avec une admiration attendrie, répétant : « Le grand garçon que voilà, mon « Jurgen », mon « Krapoutcki!... » et toute la kyrielle de noms d'amitié invraisemblables mais adorables qu'il inventait pour moi défila, ponctuée de caresses.

La matinée n'était pas encore avancée. Enveloppé dans son ample robe de chambre, il allait s'habiller lorsque j'entrai suivi de Lion, de Yana et enfin de l'oncle, le moins ingambe des quatre.

La mine de mon père me semblait excellente. Le teint était rose — par trop allumé aux pommettes, me fit-on observer plus tard; — l'œil très brillant — trop brillant — la voix un peu rauque mais douce, caressante, malgré son timbre grave, un timbre inoubliable.

Il avait alors quarante-six ans. Je vois se dresser devant moi sa haute stature, ses membres bien plantés, sa physionomie affectueuse me sourit encore aux heures de détachement du réel.

L'oncle lui serra la main.

— Tu vois que je tiens parole, Ferdinand... Voilà notre mauvais sujet!...

— Merci, Henri... Pardonne l'embarras que je te cause... Tu te moqueras de moi; mais si tu ne l'avais pas amené, je serais parti aujourd'hui pour son couvent... Je me moquais du régime et des ordonnances du docteur... Car tu ne sais pas, Georgie... j'ai été légèrement malade... Oh! un rien, un simple bobo, un rhume négligé... N'est-ce pas, Yana, un petit rhume?...

Il n'y paraît plus, comme tu vois... Ah! mon fils, le bien que me fait ta présence!... Et nous allons nous amuser! Nous partons à l'instant pour la campagne... Je t'ai ménagé une surprise...

J'écoutais radieux — ô égoïsme de l'enfance — cette promesse de partie de plaisir et je n'entendais pas sa toux, sa toux sèche et convulsive qu'il essayait de calmer en tamponnant ses lèvres de son foulard des Indes. Je ne remarquai pas davantage, ou plutôt j'avisai sans y attacher d'importance, des bouteilles de médicaments et des boîtes de pilules encombrant la cheminée et la table de nuit. Un flacon de sirop venait d'être entamé et une goutte se coagulait dans la cuiller en argent. Yana tenait à la main une ordonnance nouvelle écrite ce matin même. Une odeur fade de drogues gommées et opiacées régnait dans la pièce. Ces détails ne me revinrent qne dans la suite.

L'oncle prit congé.

— Surtout pas d'imprudence!... dit-il à mon père. Tu me le promets?... Sois rentré en ville avant le serein... Je prendrai George demain matin pour le reconduire à la pension...

— Nous serons raisonnables, sois tranquille! répondait le père, fiévreux et distrait, n'ayant d'attention que pour son enfant.

Je crois même qu'il ne fut pas fâché de se trouver seul avec moi et, comme la perspective du retour à M..., évoquée par l'ancien officier, m'avait rembruni, il me prit sur ses genoux.

— Courage! petit, disait-il. Ce ne sera plus long. Je me

trouve décidément trop seul depuis la mort de ta pauvre mère... J'ai dit à la famille qu'à l'avenir je n'entendais plus me séparer de toi... Tu as fait ta première communion,... tu es grand,... tu retourneras huit jours encore à la pension, le temps de plier bagages et de nous installer dans notre nouveau gîte... Bon, voilà que je trahis le secret... Enfin! Autant te dire le tout à présent. J'ai acheté une gentille maisonnette, presque une ferme, à trois lieues d'ici... Et nous allons habiter la campagne, vivre en paysans, chausser les sabots et vêtir la blouse. Hein? C'est ça qui va te faire pousser... Qu'en dis-tu?... Nous ne nous quitterons plus...

J'applaudis et je gambadai autour de la chambre.

— Quel bonheur! Toujours à deux, n'est-ce pas? Nous ne nous quitterons plus jamais, alors. Bien vrai ?

— Bien vrai !

Et nous scellâmes cette convention dans une longue embrassade.

Une heure après, un landau nous prenait à la porte, le père, Yana, Lion et moi.

Il faisait un de ces énervants temps d'équinoxe, dont la tiédeur et la quiétude attendrissent jusqu'aux larmes. Dans un beau ciel flamand du bleu pâle et discret de la turquoise, le soleil achevait de disperser les brumes du matin.

— Voyez-le donc, monsieur, disait Yana en me montrant, il est heureux comme un roi !

— C'est le moment de prendre de pleines portions d'air! remarquait mon auteur, cela ne coûte que la peine d'ouvrir la bouche !

Et moi, en effet, je l'ouvrais toute grande comme un bâilleur.

Mais aussi quelle différence avec l'air de la pension ; même avec celui qu'on respirait dehors, dans la cour claustrale, entre quatre hautes murailles revêches, suintant l'humidité, rongées de moisissures.

Assis, tournant le dos au cocher, mes menottes posées sur les genoux du père, je poussais des exclamations de surprise et l'étourdissais de mes questions. Il occupait le fond de la voiture, drapé dans son imposant macferlane pour se garder contre le vent. Yana s'était installée à ses côtés ; Lion courait en avant.

Après avoir longé la grand'rue du faubourg, la voiture entra en pleine campagne. Les bouquets de feuilles nouvelles rajeunissaient les troncs frustes des grands hêtres de la route. Les prairies échangeaient leur gazon jauni et flétri contre un frais tapis d'émeraude dont de superbes vaches aux flancs arrondis, les fanons balayant le sol, broutaient les pousses tendres. Les blés levant en rangs compactes promettaient des moissons généreuses. Les dernières neiges avaient gonflé les fossés se déroulant comme une moire argentée entre une double haie de saules-pleureurs et d'aunes. Lorsqu'on passait devant un jardin de plaisance, des parfums de lilas chargeaient les souffles alanguis. Des grilles aux chanceaux dorés s'ouvraient sur des avenues d'ormes ou de chênes ; la pelouse vallonnée montait vers un château au perron garni d'orangers taillés en boule. Le passage majestueux d'un couple de grands cygnes ou la chasse de ces hurluberlus de canards, sillonnait et trou-

blait les étangs dormants, marbrés de glaïeuls et de nénufars. Je préférais pourtant les fermes moussues, flanquées de leurs granges, les volets verts fixés aux maçonneries rouges, les puits à balancier, les poules picorant le fumier. Nous croisions parfois une charrette de paysan coiffée de sa bâche blanche, qui se garait sur l'accotement.

Nous traversâmes Deurne, puis Wyneghem.

Pour la troisième fois, un svelte clocher darda sa pointe d'ardoises grises vers l'éther opalin.

— La tour de S'Gravenwezel! s'exclama la bonne Yana.

— S'Gravenwezel! Mais c'est ton village cela! m'écriai-je. Est-ce là que nous allons demeurer?

Le sourire de la chère créature répondit affirmativement.

Quelques instants après, sur l'indication de Yana, le cocher arrêta devant une ferme isolée, à un quart-d'heure du gros de la bourgade.

— C'est ici chez mes parents! dit-elle.

Je revois encore la borde sans étage, écrasée sous son toit de glui, festonné de joubarbe, et la croix blanche, peinte à la chaux sur la maçonnerie, pour éloigner la foudre.

Au bruit de la voiture, toute la maisonnée accourut à la porte.

C'étaient le père de Yana, un sexagénaire trapu, voûté, mais de vigoureuse mine encore, le cuir ridé comme un vieux parchemin, la barbe hirsute, l'œil pétillant; la mère, une grosse gagui, très éveillée malgré

sa corpulence, plus jeune d'une dizaine d'années; puis la ribambelle des frères et sœurs variant de vingt-cinq à quinze ans; ceux-ci de crânes gars, bruns, crépus, musclés et carrés; celles-là de fraîches filles dorées par le soleil, ressemblant toutes à Yana, leur aînée, qui représentait, à mon avis, la plus appétissante *boerine* anversoise qu'on pût rêver avec ses nattes brunes, ses grands yeux smaragdins frangés de longs cils.

En l'honneur de la kermesse de S'Gravenwezel, dont nous entendions déjà les bourrées et les sabottières dans le lointain, disaient-ils, mais bien plutôt en celui de notre visite, les hommes portaient leur culotte de drap des dimanches et le sarrcau bleu lustré et coquettement froncé sous la nuque. Les femmes avaient sorti de l'armoire le bonnet de dentelles à larges ailes, la coiffe épinglée d'argent, la robe de laine et l'ample mouchoir de soie croisé sur la poitrine et tombant en pointe dans le dos. Ces braves complimentaient mon père sur ma bonne mine. C'était là le fils de *Mynheer... Jonkhcer Jorss!* En peu d'instants, j'avais conquis ce monde rond et cordial, et particulièrement un fier garçon de dix-neuf ans, *onze Jan*, notre Jean, disait Yana, à la veille de tirer à la conscription.

Tandis que ses sœurs mettaient la table, car on nous retenait à dîner, il offrit de me montrer le verger, le courtil et les étables. Si j'acceptai ! Je ne tenais déjà plus en place. Jan me prit par la main et me conduisit auprès des vaches. Enchaînées dans leurs stalles, vautrées, elles beuglèrent lamentablement. Les fumiers avaient des luisants de bronze et de vieil or, et l'étable

ressemblait au fond des tableaux de Rembrandt; du moins c'est ainsi que je me représente aujourd'hui ce clair-obscur mordoré. Pour mieux me faire admirer ses bêtes, il les talonnait d'un coup de pied. Elles se dressaient, indolentes en rechignant à leur manière. Il me disait leurs noms et leurs qualités. Cette grande noire avec cette tache blanche entre les yeux, c'était Lottekè; cette grosse goulue ruminant les premiers trèfles s'appelait la Blanche. Jan m'encourageait à les flatter de la main. Elles battaient de leurs cornes les poteaux qui les séparait entre elles. C'étaient d'admirables laitières, me disait le garçon. J'en comptai jusqu'à six. Une odeur de lait fort chargeait l'atmosphère chauffée par cette grasse animalité. Jan me promettait de m'emmener aux champs avec lui, lorsque nous habiterions le village. Je travaillerais la terre et deviendrais un vrai paysan, un *boer* comme lui. *Boer* Jorss, m'appelait-il en riant. Moi, je prenais très au sérieux cette perspective de rusticité absolue; je contemplais avec admiration la haute stature, l'apparence vigoureuse, sans disgrace, de ce jeune rural. Ainsi je me développerais à mon tour, pensais-je. Une destinée semblable à la sienne m'attendait! Cela vaudrait mieux que de porter frac et chapeau noir, de pâlir et de s'enfiévrer sur des livres et des cahiers, et de ne rien voir de la nature du bon Dieu que ce qu'en montre la banlieue: des végétations rudérales et un coin de ciel entre des toits lépreux! Il me conduisit aussi au courtil, un enclos oblong, aux chemins régulièrement tracés, plantés de tourne-sol, de pivoines et de roses trémières. Les plates-bandes étaient bordées de fraisiers

aux baies mûrissantes. A moi reviendrait la première cueillette, promettait le sympathique garçon.

On nous rappela tandis que je faisais la connaissance de Spits, le chien de garde. Le repas de kermesse nous attendait. Sur le désir formel de mon père qui menaçait de rien manger, la famille, du moins les hommes, prirent place à côté de nous. Quant aux femmes, toutes prétendaient nous servir. Je promenais des regards ravis sur cet intérieur nouveau pour moi : les alcôves en retrait dans la muraille, où couchaient les parents et les aînés, masqués par des courtines de cotonnade à ramages, la cheminée profonde, garnie d'un crucifix et d'assiettes à sujets historiques, la branche de buis bénit suspendue sous le manteau, et les hâtiers énormes, et l'imposante crémaillère.

Yana porta sur la table une marmitée de potage aux choux et au lard dont le parfum eût rendu de l'appétit à un mort.

Chacun se signa, pencha la tête et joignit les mains devant son écuelle d'où la vapeur savoureuse montait comme d'une cassolette en encens symbolique vers la poutre enfumée. Durant quelques secondes, on n'entendit que les lamentations dans l'étable, le bourdonnement des mouches arrêtées aux carreaux et le tintement de l'horloge de S'Gravenwezel chantant midi avec ce timbre argentin et un peu triste des cloches de village.

Le repas exquis que nous fîmes ! Mon auteur entassa les adjectifs les plus sonnants du patois pour dire les mérites de la garbure, moi, je chantais les louanges des

œufs servant de cadre doré à de rosâtres et blanches tranches de jambon. Une montagne de pommes de terre farineuses s'éboula, minée de toutes parts par nos fourches diligentes. Un franc appétit de rustaud me gagnait !

Yana attendrie constatait que depuis un mois Monsieur n'avait plus dîné aussi copieusement.

Aussi, nous fallut-il goûter à tout ce que produisait la ferme : beurre, lait, fromage blanc, primeurs. Je me moquai de Yana qui avait cru devoir emporter des provisions ! Elle connaissait bien mal l'hospitalité paternelle ! Mais je ne me gaussai plus de sa prévoyance lorsqu'elle fut chercher le contenu du fameux panier : une couple de bouteilles de vin vieux et une tarte aux pruneaux de sa fabrication, qu'elle déposa triomphalement au centre de la table. On but à la santé du Monsieur et du jeune Monsieur, et à leur heureux séjour à S'Gravenwezel.

— Il est convenu que dans huit jours nous inaugurerons tous, vous entendez : « tous » notre nouvelle maison ! disait l'excellent homme avec conviction... Et maintenant, en route Djodgi, car tu brûles de voir ce nid...

Jan nous accompagna. Il marchait derrière nous avec sa sœur. Lion allait et venait, manifestant sa joie par d'absurdes circuits et pirouettes, pourchassant les bestioles qu'il faisait lever des seigles. Les coquelicots et les blavelles piquaient déjà de leurs couleurs vives le vert jaunissant des épis,et des papillons blancs ou bruns s'éparpillaient au-dessus comme des fleurs animées.

Nous avions pris une sente, courant à travers les emblavures, derrière la ferme Ambroes, à gauche de la grand'route. A quelques minutes de là, nous longeâmes un petit bois de chênes et brusquement derrière celui-ci mon père me signala notre domaine.

Modeste cottage, tu me hantes encore, surtout à l'époque des premières feuilles, et par un temps tiède et émollient d'équinoxe, comme il faisait ce jour mémorable... Mais j'entretiens et je caresse le souvenir triste et doux de tes blanches parois. C'était la maisonnette la plus simple, la plus discrète qu'on pût imaginer. Elle n'avait qu'un étage et contenait quatre chambres en tout. Sur le côté, une dépendance avec poulailler servirait de hangar et de refuge au jardinier. En attendant, le père de Yana y avait logé une jolie chevrette blanche qui bêlait à pleine gorge à notre approche et qu'il courut lâcher. Des espaliers quadrillaient le mur exposé au Midi. L'enclos, limité par une haie de hêtres, moitié verger, moitié jardin d'agrément, embrassait une étendue de trois mille mètres. Devant la maison était un carré de gazon anglais que traversait un petit chemin partant de l'entrée en claire-voie pour s'arrêter à l'entrée de la maison. Des bosquets touffus composés de platanes, de marronniers, de chênes d'Amérique et de bouleaux ménageaient des deux côtés de l'habitation de délicieuses retraites pour la lecture ou la rêverie. En faisant le tour de la propriété, mon auteur m'exposait avec chaleur les modifications projetées. Là viendrait un massif de rhododendrons, plus loin un parc de roses d'Orléans, autre part des fourrés de lilas. Il me consul-

tait par des « hein ? » fiévreux. Il était animé, expansif, je l'avais vu rarement si en train qu'aujourd'hui. Depuis la mort de ma mère, son beau rire sonore et contagieux ne retentissait plus.

En bavardant, nous étions arrivés au fond du jardin sur un monticule d'où l'on apercevait un coin du village : le clocher émergeant d'un rideau de tilleuls, les ailes en croix d'un moulin en repos perché sur une butte gazonneuse, puis quelques fermes éparpillées dans les cultures et les prés jusqu'à la rencontre de la plaine avec l'horizon.

— Regarde, George, disait-il, voici désormais notre monde... Il fera bon vivre ici pour tous deux ; car si j'ai besoin de réconfort, tu ne dois pas moins profiter... Plus de lisières, mon cher petit, nous sommes assez riches pour vivre à la campagne comme des philosophes... Et quand je n'y serai plus... car il faut tout prévoir...

Il s'arrêta. Je me souviens qu'un orgue poussif moulait là-bas une polka, derrière le rideau de tilleuls où se blottissait le village.

Mon père était devenu subitement sérieux et la solennité de ses dernières paroles me remua péniblement. Puis, cette danse mélancolique et lointaine me crispait. Quand il eut cessé de parler, il toussa longuement.

Nous étions assis sur le talus, le dos tourné à la maison, et les regards embrassant la plaine immense dont les lancinants accords de l'orgue ne rendaient que le recueillement plus saisissant.

— Père, murmurai-je comme on prie, que veux-tu dire ?

Pour toute réponse il m'attira à lui, me saisit la tête à deux mains et me regarda longuement, ses yeux plongeant dans les miens; puis il m'embrassa, s'efforça de sourire et me dit :

— Ce n'est rien. Je me porte bien, n'est-ce pas? Aussi, pourquoi la famille me trouble-t-elle par ses recommandations?... Ma parole, ils me feraient peur avec leurs figures allongées et leurs visites continuelles... Aujourd'hui au moins j'échappe à ces persécutions... Nous sommes deux... Libres! Bientôt nous le serons pour toujours!

Malgré ce retour, une indicible angoisse me poignait et je ne faisais aucun effort pour me dérober à cette influence que je devinai provenir de sympathiques correspondances. A mon ivresse se mêlait déjà comme un regret. Et cette ravissante après-midi avait la suggestion navrante des choses qui ont été et qui ne se représenteront jamais... jamais plus.

Je m'étais jeté à son cou sans répondre autrement à ses dernières paroles. Il fallait un mutuel effort pour nous arracher à ce silence; aucun ne fit cet effort. Au loin l'orgue dissonnait toujours comme s'il avait eu, lui aussi, des sanglots dans la voix.

Cela dura longtemps; jusqu'au baisser du jour.

— N'est-il pas l'heure de partir, monsieur?

Yana nous réveillait. Père se leva sans rien dire et, ma main toujours dans la sienne, nous cheminâmes à travers la campagne morne où le crépuscule faisait flotter des formes fantastiques. A quelques cent mètres de la maisonnette, il se retourna et me fit contempler

une dernière fois ce petit coin de terre, l'ermitage qui allait nous abriter.

— Nous l'appellerons Mon Repos! fit-il, et nous continuâmes à marcher.

Mon Repos! Comme il traîna ces trois syllabes. Certains nocturnes de Chopin se dissolvent de cette façon.

De retour à la ferme Ambroes, nous prîmes affectueusement congé de la famille de Yana. Mon père les remercia de leur accueil et leur rappela son invitation chez lui. Il donna encore quelques instructions de jardinage à Jan, qui tenait la casquette à la main, ses yeux bruns exprimant une sympathie très visible.

Un « à revoir! » nous fut encore envoyé et la voiture s'ébranlant, nous tournâmes le dos au cher village...

Etait-ce encore l'orgue de la kermesse qui m'obsédait, survivant à toutes les autres rumeurs, de plus en plus faible, mais n'expirant jamais complètement? et pourquoi scandai-je intérieurement et sans cesse sur cette musique quelconque ces trois syllabes non moins insignifiantes : « Mon Repos »?

Le soleil se couchait quand nous atteignîmes les portes de la ville. Les maçons des campagnes, blancs et poudreux, l'outil sur l'épaule, la gourde de fer-blanc battant leurs reins, regagnaient à larges enjambées les clochers que nous avions laissés derrière nous. Heureux ouvriers! Ils avaient bien raison de retourner au village et de laisser à leurs frères de la ville les hideux cloaques de l'ouest d'Anvers.

Une brise assez fraîche s'était levée et agitait le faîte

des trembles. L'horizon se désempourprait au-dessus des remparts. Durant tout le trajet, mon père était resté plongé dans une sorte de prostration ; ses mains que je caressais étaient moites, tour à tour brûlantes et glacées. Il ne sortait de sa torpeur inquiétante que pour glisser ses doigts dans mes cheveux et me sourire avec une expression que je n'ai plus rencontrée sur aucun visage ami. Yana, aussi, avait l'air triste maintenant et tirait prétexte de la poussière soulevée par le vent pour appliquer continuellement son mouchoir à ses paupières.

J'étais fatigué, grisé par le plein air, et pourtant j'eus peine à m'endormir cette nuit. Je rêvais toujours les yeux ouverts, aux incidents de la journée, à la ferme, à l'obligeant Jan, au joyeux repas, à la chevrette, au jour prochain où je serais « *boer* Jorss », comme disait le brave gars... J'étais heureux, mais par moments un accès de toux graillonnant dans la chambre voisine, me suffoquait moi-même et je me remémorais alors la scène dans le jardin, l'accompagnement que l'orgue faisait à notre silence et plus tard à ces deux mots : « Mon Repos ! »... Je ne fermai l'œil qu'au matin.

Lorsque je me réveillais, l'oncle m'attendait déjà. Ancien officier, il ne connaissait que l'heure militaire.

— En route ! commandait-il de sa grosse voix de dur à-cuire. Il s'agit de retourner à la besogne, mon garçon...

Encore partir ? Au fait, pourquoi cette séparation de huit jours ? Que signifiait le ton autoritaire de ce parent dans la maison paternelle, dans *notre* maison ? Pourquoi Yana le consultait-elle du regard, à la fois respectueuse

et maussade? Cette intrusion dont je ne devinais pas l'horrible mais absolue opportunité m'exaspérait.

Quel déchirement que mon départ! Et cela pour huit jours de séparation! En vain l'oncle nous signalait tout le ridicule de nos larmes. Je me cramponnais au bien-aimé et lui n'avait pas la force de me repousser. L'officier, impatient, dut m'arracher à cette étreinte.

— Le train n'attend pas! grommelait-il. A-t-on jamais vu pareils cœurs de poule!

Je me révoltais.

— Non, pas avec vous, disais-je à mon antipathique parent... Avec lui!

— Djodgy! Djodgy! s'efforça de dire le père d'un ton de reproche... Excusez-le, Henri... A revoir! Dans huit jours!... Sois toujours sage...

Cette fois Yana n'essayait plus de cacher ses larmes, Lion allait tout attristé de l'un à l'autre et ses regards humains semblaient dire : « Reste près de lui. »

Mais rien ne pouvait briser l'entêtement de mon oncle. Il m'emporta dans la voiture, la même qui nous avait conduit la veille à S'Gravenwezel.

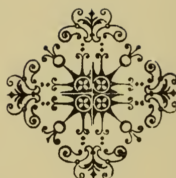
Nous échangeâmes des signaux d'adieu aussi longtemps que la voiture roula dans notre rue

Huit jours et je le reverrais!

Huit jours et il était mort!

Mais je n'oubliai rien...

Et, depuis lors, j'aime, j'adore la campagne flamande, comme l'héritage des suprêmes dilections du seul être qui ne me fit jamais de mal. Ces vastes horizons, à l'azur pâle, souvent brouillé, s'illuminent comme au sourire mouillé que je surpris la dernière fois sur son visage.







La Belette

(KERMESSE GRISE)

C'EST le marchand de chansons ameutant devant ses tréteaux, les dimanches à midi, les paroissiens sortant de l'église. Il racle un méchant violon, marque d'un mouvement d'épaule ou d'un appel du pied chaque temps fort de la mesure et la fillette, sa compagne, dégoise la complainte.

Leurs deux personnages s'enlèvent sur un paravent peinturluré représentant des empereurs et des escarpes: Napoléon sourit à Bakeland, chef de bande fameux en

Flandre. Des chapelets de chansons imprimées sur du papier bistre brandillent au ven

Les tréteaux s'adossent au mur du cimetière. Par-dessus la clôture émergent des croix de bois noir, des têtes de buis, et les saules projettent leurs branches sur la place.

Au milieu veille la petite église et lorsque par les abat-son du clocher d'ardoises tombent les adieux mélancoliques des heures, les badauds absorbés par le chanteur interrogent le cadran pour ne pas manquer la soupe.

Entre les « maisons-boutiques » et les cabarets formant une ceinture au champ des morts, on embrasse la plaine traversée de drèves. Des aulnaies bordant les fossés la coupent en pacages et en labours. Des sentiers zigzaguent entre des taillis de jeunes chênes. Par-ci par-là un corps de ferme trapu, l'air ramassé sous son grand capuchon de glui moussu d'où spirale la fumée de midi. Et, par-dessus ces échappées, rejoignant tout là-bas la ligne infinie de la terre, pesant lourdement, despotiquement sur ce sol aplani, c'est le ciel gris chargé de lavasses mais dans lequel le soleil rédempteur déploie parfois de rouges apothéoses.

Au pied de l'estrade foraine, la houle des paysans : un remous de pyramidales casquettes de soie noire flanquées chacune d'une paire d'oreilles écarquillées, roses et translucides comme des coquillages, — une couche de visages poupards et de tignasses claires, — un fouillis de *kiels* d'un indigo sombre ballonnant sur les dos ronds, et au bas d'innombrables jambes, grasses

ou maigres, bridant ou ballotant dans leurs gaînes de drap noir, entre lesquelles se faufilent les mômes.

Tous, appâtés de merveilleux, se piètent, écoutent, — bouche bée, le nez à l'évent, les yeux dilatés, les bras croisés ou les mains sensuellement plongées dans les poches — le duo du violoneux et de la chanteuse. Pendant les interruptions, un gars mélomane échange ses deux liards contre une des feuilles bistres et il détonnera ces couplets dans les *teerdagen* et à la veillée.

D'où viennent ces deux hères? Certes, ce ménétrier sortit plus récemment du Dépôt que du Conservatoire. Figure vague, sans âge, on se demande qui la ravagea le plus : du vice ou de la misère.

Quelle pensée honnête pourrait bien couver encore derrière ces yeux éraillés et battus? Le nez crochu, la bouche veule, le menton en galoche, la barbe noire inculte, des cheveux broussailleux, des oreilles de satyre, achèvent de donner à ce visage un caractère équivoque. C'est de plus un gaillard fort efflanqué, sec et noueux, enveloppé dans un long paletot décati et rapiécé, culotté d'un piloux pisseux, chaussé de sabots jaunes, coiffé d'un feutre problématique.

Est-ce la fille de ce marmiteux, l'autre piteuse créature? Qui se prononcerait sur son sexe si elle ne portait pas une apparence de jupon? Elle a les hanches indécises et la poitrine plus plate que celle d'un garçonnet. Dans ce vilain museau futé, séreux et osseux, rien n'attire que deux grands yeux bleus merveilleusement limpides. Mais si vous les rencontrez, ces prunelles

idéales, vous oubliez le masque blême et enfumé, le bec de lièvre, les cheveux neutres de la roussaude.

Elle chante. Un son grêle et cassé part de cette poitrine de poussin éclos avant terme; une façon de chanterelle grièche, d'harmonica fêlé, sans accent, sans timbre.

Le matin, sur la place, elle récite la mélopée des morgues et des bagnes; le soir, ils « travaillent » dans les estaminets et passent du sinistre au comique. Le violon attaque des ritournelles folichonnes; l'enfant se gargarise d'obscénités qui chatouillent la grasse sensualité des buveurs ébaudis. Sous les quinquets puants, dans l'âcre brouillard des pipes, les blouses moites sont secouées de spasmes, les pitauds hoquetant se poussent du coude et soulignent les drôleries en tapant sur la cuisse de leurs voisins. Après le dernier couplet, la petiote, sa sébile dans une main, le paquet de chansons dans l'autre, circule entre les attablées.

Les auditeurs l'accablent de galanteries égrillardes, leurs doigts gourds cherchent de quoi pincer ce squelette, et ces gaillards empâtés en possession légitime ou frauduleuse de dirnes non moins solidement râblées et reintées, ne pardonnent pas à cet avorton sa maigreur anomale en pays des gras.

Elle accepte avec la même impassibilité les *censs* et les moqueries, les fonds de verres que lui octroient les moins durs et les privautés cruelles que s'attribuent les farauds. Depuis longtemps ses yeux ne se mouillent plus.

Lorsque la recette monte, le couple gratifie la com-

pagnie d'un nouveau numéro, plus « poivré », comme disent les bons zigs de l'endroit. Impitoyable, le musicastre harcèle sa partenaire époumonnée :

— Eh, va donc!

Il la rappelle rageusement au ton et à la mesure :

— Chante ou je cogne!

Et, longtemps encore, dans cette pesante atmosphère de tabac et de houblon, chargée d'éructations d'ivrognes, de relents d'étable, de sueurs volatilisées, chauffée d'animalité rutilante, — elle doit, elle, émoustiller la lubricité dormante de tous ces pataudṡ. Malheur si sa mémoire se regimbe, si le mot ne répond pas à la note. Les drilles se trémoussent en la saboulant. Les quolibets pleuvent :

— Est-elle assez précieuse avec sa dégaine de souris prise au piége?

—N'avance pas ainsi ta lippe ou je te passerai mon biberon!

— Je la cède aux amateurs.

— Quand je demande une paire de jambes charnues, je n'entends pas qu'on me serve un casse-noix.....

— Les deux font la paire. Hé! Kromme-Jak..., où as-tu pêché ce sacrement d'amour... Fabrication d'Hoogstraeten, çà se voit. Et la « mama » de la petite, quand la verrons-nous?

Et le violoneux endèvé, lui crie dans le cou :

— Attends, damnée bestiasse, que nous soyons à la porte!

Les carrefours borgnes, les drèves où se pourchassent les souffles nocturnes, les cavées propices aux guet-

apens diront-ils le nombre de gourmades subies par la chanteuse famélique? Quel magistrat curieux interrogera la patiente sur l'origine de ces taches bleues ou ocre, de ces cicatrices tavelant ce qu'on voit de sa pauvre chair?

Les gardes-champêtres pêchent par la discrétion. En ville, les policiers posent des questions embarrassantes aux artistes comme Kromme-Jak et leur portent tant d'intérêt qu'ils entendent ne plus s'en détacher.

Aussi ce gueux des champs traverse-t-il rarement les cités. Il étouffe dans ces centres trop vigilants : il leur préfère le plein air, l'espace, la grand'route, les kermesses et les réjouissances rurales; les foires de la banlieue et à la rigueur les lundis faubouriens célébrés par des particuliers de sa trempe.

Il pourrait parcourir les yeux fermés la terre thioise depuis Ophoven en Limbourg jusqu'à Vosselaere en Flandre, et depuis Santvliet dans le polder d'Anvers jusqu'à Lennik en Brabant et Adinkerke sur mer. Pas de route impériale, provinciale ou vicinale que ses pas n'aient foulée. Dans les plantureux pâturages de Waes, les vaches meuglantes saluent chaque année ces nomades; ils ont effarouché les halbrans peuplant les oseraies de l'Escaut au pied des Digues; le sable du littoral pénétra leurs chaussures éculées; ils se bottèrent dans les baissières et les schorres des polders; les brandes de la Campine avec leur floraison lie de vin aux farouches arômes leur servent souvent de refuge; et tous les pèlerinages les connaissent; Dieghem, dont le bienheureux Corneille, évêque, guérit l'éclampsie; Anderlecht, où saint Guidon préside aux chevauchées

des roussins, ses protégés ; Emblehem, sur la route de Lierre, avec la chapelle votive et le puits miraculeux de Saint-Gommaire et surtout Montaigu dédié à Notre Gentille Dame, Montaigu, la colline isolée vers laquelle convergent les longues processions psalmodiantes et marmottantes de l'immense et basse contrée d'alentour.

Leurs migrations s'effectuaient aux mêmes époques :

— Voilà Jak Corepain, Kromme-Jak, voilà la petite Belette ! disaient les bonnes gens et l'arrivée de cette gueusaille coïncidait toujours avec la fête patronale de la bourgade.

Remarquent-ils, les rustres, que chaque année les yeux de la Belette se cavent davantage en même temps qu'ils brillent d'un éclat de plus en plus intense ? Les gemmes constellant le diadème de la petite madone de Montaigu ne jettent pas un feu plus immatériel.

Depuis quand les innombrables paroisses de la contrée flamande se renvoient-elles continuellement ces deux épaves ? Depuis quand le sort fait-il de la souffreteuse fillette la chose corvéable de ce bourru ?

Jamais il ne s'était occupé d'elle que pour la molester.

Durant leurs pérégrinations à travers la campagne ils ne soufflaient mot. Il la laissait à ses divagations d'enfant abalourdi et poussait devant lui la petite charrette chargée des tréteaux et de l'attirail du marchand de complaintes. De temps en temps il débouchait une gourde de genièvre dont il renouvelait le contenu d'étape en étape et, après y avoir copieusement puisé, il forçait, en sacrant, la Belette de l'imiter.

En juin ils se trouvaient dans le canton anversois

de Sandthoven. Ils venaient de Wyneghem par Wommelghem et Ranst. Ils avaient marché tout le jour sous les feux du soleil, entre les taillis, le long des emblavures au-dessus desquelles grisollaient les alouettes. Il faisait clair encore et, sans avoir sommeil, ils éprouvaient un indicible énervement.

Des meules s'éparpillaient dans un pré fauché ras; les senteurs safranées de la fenaison flottaient dans l'air attiédi du crépuscule; les grillons répondaient aux rauques coassements des grenouilles; le ciel rose à l'Occident s'assombrissait graduellement dans la direction opposée : ils s'étalèrent dans les foins odorants.

Comme la Belette se sentait oppressée, son corsage entr'ouvert montrait les pointes souffreteuses de son sein. Les yeux de l'homme ardents luisaient injectés par les flambes du couchant. Il se détourna plusieurs fois, mais de nouveau ses regards revenaient à cette poitrine irritante comme un fruit d'aigrin, et il soufflait, travaillé par l'été; et des prurits avivaient son sang aduste.

La petite fermait les yeux.

Brusquement il l'agrippa, l'attira à lui, l'étreignit férocement, la posséda sans qu'elle eût songé à se débattre.

Cruellement blessée au premier assaut de son ravisseur, puis envahie elle ne savait par quelles mystérieuses délices, son tempérament malingre vibrant avec une acuité effrayante, la Belette se tordait exaspérant à ses spasmes le rut effréné du paillard.

Et tous deux s'éperdirent longuement dans ce viol.

Les lucioles allumaient leurs bluettes au bord des douves et au-dessus du groupe pâmé planaient d'obliques vols de chauves-souris...

Depuis, le bourreau ne l'épargna plus. Au contraire, maintenant il la traitait en complice et la pauvresse ne savait plus desquelles étaient les plus meurtrières de ses caresses ou de ses corrections.

A ce régime le peu de raison de la Belette s'éteignait. Sa mémoire labile confondait les couplets d'une complainte et d'une gaudriole, mêlant, ironique symbole de son sort à elle, l'amour au massacre.

Ainsi, elle entonnait sur un mouvement de valse :

Ma Lintje, viens dans mes bras,
Repose ton front contre le mien
Et colle ta bouche,
Très fort,
A mes lèvres ;
Ta bouche rose comme les cerises
Du curé.....

Et, crac, elle récitait lentement dans un mode lugubre, en dépit du violon la rappelant au rythme et au ton précédents :

C'était dans un terrain à bâtir,
Derrière le nouvel arsenal de guerre,
Que cet artilleur sans humanité
Eventra la vieille ribaude
Après avoir abusé d'elle.

D'abord ces divagations cornues firent rire ceux qui en étaient témoins; puis les villageois superstitieux prirent peur de ces drôleries sinistres qui prenaient dans la bouche de la chanteuse idiote quelque chose *de voulu par une volonté surnaturelle, de sibyllin.*

Bientôt, quand Jak Corepain et la Belette se présentaient sur le seuil d'un cabaret, les consommateurs protestaient, criaient haro sur eux, menaçaient de déserter la place. Et force était au *baes*, pour ne pas perdre sa clientèle, de pousser dehors le couple réfrigérant.

Alors l'ivrogne échina de plus belle la fillette porte-malheur.....

Depuis longtemps elle toussait; un jour elle cracha le sang : jamais les gens ne l'entendirent crier. Après l'avoir rouée de coups, le terrible amant ne lui faisait pas grâce de ses fringales amoureuses et, alternant les blasphèmes et les sollicitations lascives, promenait ses lèvres de satyre alcoolisé sur les plaies qu'il venait de déchirer.

Combien de mois cette vie dura-t-elle? Ce que dure une phthisie galopante.

Un matin la Belette essaya de se lever, parvint à se mettre sur son séant, mais ses maigres fuseaux refusèrent de la porter et elle retomba, rigide, inerte, sur le grabat.

Depuis leur appareillement le fait se présentait pour la première fois. Le débagouleur n'entendait pas cette plaisanterie.

— Allez hop ! Eh, rosse! Hein, gadoue !

Il la secoua. Elle ne répondait plus mais soupirait fortement et de son gosier partaient des sons étranges.

Que fredonne-t-elle ainsi, la petite chanteuse? La chanson de Pierrot-la-Mort, n'est-ce pas mignonne?...

C'était par une humide matinée dominicale d'octobre, à Putte-Cappellen, la bourgade mi-belge mi-hollandaise. On venait de brancher à Londres un médecin empoisonneur. Kromme-Jak possédait la complainte flamande inspirée par cette affaire; la Belette l'avait apprise par cœur et cette fois avec une étonnante facilité. Et voilà que cette bougresse s'avisait de paresser à présent!

Au dehors roulaient les banneaux et les omnibus, montait l'odeur des fritures, préludaient les cuivres, et les tambours battaient la chamade. Onze heures allaient sonner, la messe finissait.

Ils ne seraient jamais prêts pour le moment du coup de feu.

La Belette immobile, la tête reposant sur l'oreiller éventré, indifférente aux objurgations de son compagnon, tournait ses yeux de gemme bleu vers la fenêtre en tabatière.

— As-tu compris? Il s'agit de se lever, et vite encore, ou gare la danse!

Elle ne bougeait pas plus qu'un marbre.

A bout de patience, Corepain leva sur elle son violon et l'en frappa si fort sur le crâne que le bois se fendit avec un long gémissement...

Puis, tout se tut...

Longtemps, affalé sur son escabeau, Kromme-Jak,

atterré, contempla l'instrument gisant en quatre pièces à ses pieds...

Ses regards chargés de rancunes se reportèrent enfin sur la Belette, la cause de ce désastre.

Il allait la tuer; son poing à moitié levé s'abattit sans frapper.

Une blancheur éburnéenne embellissait le visage de l'innocente, mais les prunelles grandes ouvertes n'étincelaient plus comme les saphirs; le rictus vieillot grimaçait, se détendait, s'apaisait.

Kromme-Jak comprit que c'étaient deux instruments qu'il venait de briser. Le maladroit! Un jour de kermesse qui s'annonçait si bien; à Putte-Cappellen, l'endroit des recettes monstres!







La Pucelle d'Anvers



Anvers, on appelle *nations*, des corporations d'ouvriers employées au chargement et au déchargement des navires. Comme les anciennes *ghildes* des communes flamandes, chaque nation a son *baes* ou doyen, un nom, un local, son outillage, ses attelages d'énormes chevaux mecklembourgeois, ses fardiers inusables. Flup Borlander appartenait à la Nation d'Amérique, installée au *Saint-Trouvé*, plaine de Hesse. Un crâne que Flup Borlander, avec des muscles comme des câbles, un coffre solide comme une meule,

des quilles un peu torses, mais plus fermes que les piliers de la Cathédrale et, ce qui ne gâtait rien au dire des paroissiennes de son habitacle de la Montagne-aux-Cigales, une large caboche plantée de cheveux châtains et crépus, des oreilles en auvent mais régulières, des yeux pers comme les flots tranquilles, une bouche bien fendue aux commissures rabaissées par un pli d'une douceur un peu triste, un menton rond, avancé, le derme rude et le teint rose. Le compagnon asseyait avec autant de dextérité sur l'épaule ou sur le chef la lourde balle de riz guindée du transatlantique qu'il soulevait de terre ses danseuses des bals faubouriens. Tous les dimanches, après s'être astiqué, le fruste garçon partait pour une des guinguettes de la banlieue. Il avait toujours trop aimé la danse pour distinguer la danseuse, lorsqu'un soir, au *Robinet*, il avisa une particulière vers qui le porta une affinité spontanée et jamais éprouvée auparavant. C'était une brunette de fraîche mine, bien en chair et de taille avantageuse. Il ne détacha les regards des contours montueux de sa poitrine, de la cambrure élastique de ses hanches, de la rondeur presque masculine de ses bras que pour s'extasier au vif incarnat de son teint, à ses lèvres saillantes, à ses yeux bruns injectés d'or. Un émerillonné de l'âge de Flup la chaperonnait. Le chargeur, mordu d'abord par une indicible angoisse, se rassérèna en constatant que le quidam ressemblait étonnamment à sa compagne. La commère dévisageant à son tour ce mastoc tombé en arrêt devant elle, eut à la suite de ce furtif examen une moue approbatrice et un tressaillement qui n'échap-

pèrent pas au contemplatif. Les cuivres attaquaient le prélude d'une valse. Flup fonça délibérément sur la brunette et l'accosta non sans rougir et bredouiller. Elle affecta de consulter son frère, puis, acquiesçante, elle posa la main sur le biceps droit du débardeur. Ils balancèrent un moment sur place, accordant leurs pas, et partirent, entraînés par une même impulsion, fendant la cohue désordonnée de leur course gracieuse et rhythmique. Après cette valse, il obtint une polka, puis ils revalsèrent; rien ne dépassait la valse. Les autres fois, il pirouettait jusqu'au matin, il semblait deviner aujourd'hui que les rapports entre un gars pubère et une fille nubile ne tirent pas leur charme exclusivement de cet exercice. La chaleur étant suffocante dans la salle, le couple descendit au jardin. Il faisait une tiède nuit de mai. Sous la charmille des bancs appelaient la confidence; ils en profitèrent. Elle s'appelait Rosa Valk, était orpheline, demeurait avec son frère Tjefke dans une mansarde de l'impasse du Cygne. Le gamin exerçait le métier de cigarier; Rosa triait le café chez Grevel frères. Flup lui parla de l'ouvrage sur les quais. Il racontait ses prouesses d'athlète, le portage qu'il pariait de déplacer, ses batailles avec les *louffers*, ou rôdeurs de quais, et il disait son sobriquet glorieux comme un titre de noblesse : Flup-les-Deux-Cents-Kilos. Elle était libre, lui également : comme cela se trouvait. Et cette constatation faite, ils se turent comme pour mieux en savourer la douceur; et leurs mains s'oublièrent l'une dans l'autre. Ils se remirent à balbutier des choses banales, mais sans en rien penser; l'accent seul importait et ce

n'était pas la pluie et le beau temps qui leur arrachaient ces longs soupirs. Flup enferma le busc de Rosa dans son bras vigoureux ; cédant à cette attirance, elle laissa choir la tête sur l'épaule du pitaud. Alors seulement il osa lui dire combien il la trouvait désirable. A son tour, elle avouait une ancienne inclinaison pour les arrimeurs et les gagne-denier du port. Souvent, l'atelier la relâchant, elle vaguait le long des quais, assistant aux manœuvres de force. Les compagnons, la tête prise dans un capuchon de toile goudronnée, évoluaient régulièrement, manipulaient la marchandise sans broncher, sans trahir la moindre fatigue. Combien de fois avait-elle passé devant lui avant de le connaître ?

Longtemps ils restèrent blottis sous la feuillée. Le jardin se vidait, les girandoles et les ballons chinois amorçant les badauds au dehors se clairsemaient ; dans la salle de danse, la retombée furieuse des pieds sur le parquet, les pétarades des trombones, les cliquetis des verres, les bousculades et le bacchanal des nuits de féerie s'apaisaient, expiraient dans un lointain de plus en plus indéfini.

Tjefke, qu'ils avaient oublié et qui les cherchait depuis une heure, troubla ce langoureux tête-à-tête. Mais avant de se séparer, ils convinrent de se retrouver au *Robinet* le prochain dimanche.

Ils se fiancèrent dès cette seconde rencontre et fixèrent l'époque du mariage à la fin d'août, après la kermesse d'Anvers.

Nos lourds manants de Flandres portent, en raison même de leur besoin de concentration, une infinie déli-

catesse dans leurs engagements de cœur ; leur tendresse est d'autant moins diserte que les sources en sont profondes et leurs rudes accolades, leurs déclarations corsées, si étrangères à notre code de galanterie et à notre rhétorique de sentiment, dissimulent souvent une candeur idyllique, une absolue virginité d'âme. Ils ne sont obscènes et cyniques qu'au dehors, tandis que la corruption savante et l'athéïsme raisonné de nos mondains déguisés sous le concetti et le sophisme, effaroucheraient les plus incorrigibles de ces débagouleurs.

Flup Borlander représentait un de ces faux lubriques. Il était, de plus, catholique pratiquant convaincu jusqu'à l'exaltation. Du jour où il élut la compagne de sa vie, il se jura de ne la posséder que le soir de la noce. On aurait beaucoup surpris les camarades d'équipe de Deux-Cents-Kilos et amusé les gaguis de l'atelier de Rosa en leur révélant la condition exacte des rapports entre le débardeur et la trieuse, habitués qu'étaient les gouailleurs à les voir toujours ensemble à la promenade, le long des glacis, à la danse, frileusement enlacés. Comment un gars si bien constitué pouvait-il garder ce serment de séminariste ! Il le gardait pourtant. Mainte fois, congestionné, bouillant, le scrupuleux fiancé faillit escompter les délices promises à l'époux. C'est aussi que cette affriolante Rosa mettait la continence héroïque du mâle à des épreuves atroces. Elle avait accueilli avec des transports attendris, comme une garantie de l'amour véritable et des intentions sérieuses du bien-aimé, le délai imposé par le franc garçon à leur complète union. Mais elle se fatigua bientôt de ce platonisme. Ils hale-

taient éperdument l'un après l'autre ; étreintes et baisers superficiels les affolaient au lieu de les soulager. En dépit de la volonté de Flup, les effluves du désir s'échappaient de tout son être robuste. Les regards noyés, la gorge sèche, la femme enveloppée de ces émanations chaudes s'abandonnait, se pâmait dans ses bras et énervée reprochait ce jeu cruel au bien-voulu. Alors furibond, lui-même à bout de contrainte, Flup cherchait à sa promise une de ces rogues et courtes disputes si fréquentes entre amants du peuple ; il la battait, la repoussait loin de lui, craignant de la toucher et même de la voir, prêt à se parjurer. Stratagèmes illusoires, piteuses diversions, les appétences devenaient plus pressantes ; le mal d'amour s'exacerbait.

Un crépuscule de juillet où les foins outraient malicieusement leurs senteurs troublantes, où les sistres des cigales et les flûtes des crapauds accompagnaient la danse des moucherons, ils cheminaient sur la berme du canal de la Campine, s'en revenant du *Hibou des Bois*, la guinguette adossée aux ruines du vieux donjon de Gallifort et le rendez-vous estival de tous les écots urbains. Ils marchaient très lentement, silencieux, comme oppressés. Devant eux, l'approche de la ville s'annonçait par des cépées de mâts et des flèches d'églises émergeant de derrière la muraille des remparts. Le terme de leur excursion, la navrante quiétude de la campagne plate, la perspective de rentrer dans le pourpris citadin agirent peut-être sur sa sensibilité ? Elle éclata en sanglots, refusa d'avancer, le supplia de la prendre en pitié. Bouleversé lui-même, le fanatique

trouva de douces et plaintives paroles d'exhortation, aussi déchirantes que le bramement du cerf enquête de sa biche. Au lieu de la calmer, ces paroles trop tendres achevèrent de l'affoler, et, frémissante, mauvaise, les narines dilatées, elle l'insulta, le défia en mettant en doute sa virilité. Il changea de couleur, perdit contenance, puis éclata d'un rire étrange. Du moins Rosa attribua à un accès d'hilarité moqueuse la contraction extravagante de son visage et le mouvement spasmodique de ses membres. Mais il se calma et, comme furieux contre plus fort que lui, il montra le poing au ciel et lança une imprécation effroyable. La sève s'était révoltée.

Ils touchèrent à la fin de leurs vigiles ; quelques jours encore et le prêtre leur permettrait de satisfaire leurs fringales exigeantes. Ce jour-là, elle serait pleinement édifiée sur la qualité de son homme ; un peu vindicatif, il entendait qu'au lieu de l'exciter, elle fût forcée de demander du répit.

La kermesse allait commencer. Elle serait particulièrement brillante cette année à cause de la joyeuse entrée du roi dans la métropole. On parlait surtout d'une sortie de l'*Ommegang*, la légendaire cavalcade. Les édiles faisaient construire des chars nouveaux, repeindre et tapisser les anciens, confectionner des costumes ; ils enrôlaient des enfants roses et potelés, de membrus adolescents et surtout d'éblouissantes jeunes filles, qui figureraient dans le cortége, parés de travestis historiques ou déshabillés comme des divinités.

Avant tout, il s'agissait de choisir la « Pucelle d'Anvers ». Il fallait, pour tenir le rôle capital dans cette imposante mascarade, une femme unissant une physionomie avenante à un torse et à des membres sans défaut. Des traqueurs experts battirent les quartiers de la ville dans tous les sens, et principalement ces antiques venelles où s'encanaillent les dernières héritières des gouges mamelues célébrées par les coloristes rubiconds. Ils fouillèrent les antres des sirènes de l'Escaut, depuis les aquariums dorés hantés par les patriciens, jusqu'aux viviers squammeux où se déchaînent les pléthoriques amours des matelots. Il leur arriva de dénicher des comparses fort présentables, mais aucune ne se distinguait suffisamment des autres pour être exaltée. On invoquait en vain la femme rubénienne ; elle ne se montrerait plus; qui prouvait même qu'elle eût jamais existé ? Des idéalistes que ces peintres ! Et dire que la kermesse s'ouvrait dans quatre jours !

Or, un matin que l'honorable M. Van Blinkvat, échevin de la ville d'Anvers et « vice-président de la commission des fêtes », gravissait le grand escalier d'honneur de l'Hôtel-de-Ville, tout marri des stériles recherches de ses limiers, il croisa une jeune fille qui dégringolait, avec une pétulance de chamois, les marches de marbre blanc. Un seul regard, à travers ses lunettes, avait suffi au vieux connaisseur pour reconnaître dans cette fugace apparition le prototype de la beauté anversoise.

— Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il avec une angoisse si grande que la fuyarde se retourna et remonta sur le perron d'où le vieux magistrat faisait d'extravagants

signaux d'appel. Van Blinkvat la considérait des pieds jusqu'à la tête, et plus il l'examinait, plus son visage allongé se déridait, plus ses yeux glauques se ravivaient, plus son rictus édenté ressemblait à un sourire. Il la tenait enfin, la rarissime pucelle. Non, le grand Pierre-Paul ne flattait pas l'Anversoise en peignant ses nymphes de la galerie de Médicis. L'inconnue valait le plus luxuriant des modèles abolis. La charnure, la ligne, la couleur s'harmonisaient divinement. Et, dans son enthousiasme, Van Blinkvat portait ses mains tremblantes à cette poitrine pour la palper.

— Hé, *mynheer*, vous vous trompez d'enseigne, je crois ! dit la belle ouvrière en le repoussant. Le vieillard retint par la robe la farouche créature et, s'excusant, il parla de l'*Ommegang*, de l'embarras dans lequel se trouvait la régence et principalement lui, M. Van Blinkvat, échevin des beaux-arts.

— Rosa Valk, adjurait-il, vous sauverez l'honneur de votre berceau, vous seule pouvez représenter la vierge de l'Escaut. On vous paiera ce que vous voudrez...

La jeune fille crut d'abord que le vieux monsieur noir, cravaté de blanc, perdait ses cinq sens et elle partit d'un retentissant éclat de rire. Elle, Rosa Valk, la simple trieuse de café de chez Grevel frères, monter sur le char d'Anvers, s'exposer aux regards de tous les honnêtes gens et des autres dans un costume de carnaval indigne d'une chrétienne ! M. l'échevin ignorait sans doute son mariage avec un brave garçon « du côté de l'eau » ; à preuve qu'elle venait de réclamer aux employés de l'état-civil les actes nécessaires à cette alliance ! Non,

M. l'échevin s'amusait aux dépens d'une innocente. D'ailleurs, son Flup ne lui permettrait jamais cette énormité.

Le barbon ne la lâchait pas.

— C'est cent francs que vous toucherez pour chaque sortie de la cavalcade. Je vous laisse jusqu'à demain, avant midi, pour vous décider...

— Vous connaissez ma décision dès à présent, *mynheer !*

— Voyez-vous l'entêtée. On ne rencontre pas tous les jours pareille aubaine, surtout à trier le café et à vider la cale des bateaux.

— Je ne veux pas de vos trésors au prix d'une querelle avec mon promis.

— Vous changerez d'avis, la brunette !

— Oh que non !... Merci de vos offres aimables et bien le bonjour.

— A demain, la belle !

— Adieu, monsieur !

Le surlendemain, le brouillard suspendu tous les matins comme un vélum de crêpe au-dessus de l'Escaut se dissipait emporté vers la mer, ce que les riverains tiennent pour un présage de beau temps. Lentement,un radieux soleil monta dans le ciel de lazulite. Dès l'aube, le bourdon de Notre-Dame s'ébranlait à pleine volée dans sa cage de pierre et sur cette basse continue, le carillon égrenait sa tintinabulante symphonie. La ville entière, peinte et lavée à neuf depuis des semaines, rompait, par une profusion de drapeaux tricolores, la monotonie de ses blanches façades. Les bâtiments en

rade et dans les docks arboraient des pavillons bariolés. Dans les artères des mâts plantés de distance en distance, portaient, à mi-hauteur, des bannettes dorées garnies de fleurs et à leur sommet claquaient des étendards. Jusque dans les ruelles espagnoles, des cordes jetées d'un mur à l'autre par les lucarnes des galetas soutenaient des enfilées de guidons et de banderoles, des chapelets de lanternes vénitiennes, des transparents et des anagrammes. Six arcs de triomphe achevés pendant la nuit se dressaient à l'entrée des principales places.

Au jour levant, des flâneurs, par bandes, battirent les rues. On voyait des arrimeurs endimanchés, rasés de frais et mal débarbouillés des crasses de la semaine; des manœuvres en blouse courte, veules, se déhanchant, la casquette renversée sur l'oreille; des bateliers trapus, en bouffantes culottes boucanées, glabres, rugueux, corrodés par les brises salines; des matelots de toutes nations, à la marche dandinante, la plupart en vareuses à cols retombants et lâches.

Puis, arrivaient de pied, à cheval, en carrioles, par les bateaux, par les diligences, par les convois, les hordes prolifiques de ruraux. Leurs tapées encombraient jusqu'aux voies les moins passantes. Il s'en engouffrait des tribus entières dans les estaminets et lorsqu'ils décampaient pour renouveler leurs libations plus loin, d'autres buveurs débordaient et les remplaçaient.

De groupe à groupe se produisaient de courtes et familières reconnaissances, un échange d'interpellations brutalement cordiales, de taloches fraternelles; et des

partants s'attardaient à trinquer, devant les comptoirs, avec les arrivants ou lâchaient leurs compagnons de route pour baguenauder avec d'autres pays. On distinguait les gens du Polder à leur thorax développé, à leurs faces bouffies et roses, à leurs yeux bleus comme les faïences de Delft ; les Campinois, à leurs galbe plus anguleux, à leur tignasse plus sombre, à leur mise moins cossue, à l'expression mélancolique et concentrée de leurs regards. Les fermières de la contrée fertile, constellées de bijoux comme des fiertes, arboraient d'échevelés bonnets à dentelles : les contadines de la région sablonneuse portaient de simples coiffes plates et des mantes de drap noir à capuchon. Des Zélandaises s'emprisonnaient la tête dans un frontail d'or luisant à travers le linon; et leurs hommes, en pittoresque costume de velours vert, avaient le couteau passé dans la ceinture, retenue par un fermoir d'argent niellé. Ces agricoles charriaient des bambins rouges comme des coquelicots, sanglés dans leur veste de premier communiant, et des fillettes en chaperon de cuir bouilli, garni de rubans verts.

A mesure que la matinée avançait, des traînées de bourgeois en chapeaux de soie et en redingotes, maussades, emboîtaient le pas aux processions des sarraux indigos et des casquettes de soie aux fantasques méplats. Plus tard, des épaulettes, des pompons, des insignes militaires, faisaient comme des taches de sang parmi cette multitude sombre.

Vers le midi, la circulation devenait pénible dans les rues à parcourir par l'*Ommegang*. Des rassemblements

se formaient aux coins situés favorablement. On se disputait le bord des trottoirs ; les nabots et les femmes se piétaient, les pères juchaient leurs marmots sur leurs épaules. Des grappes de mômes s'accrochaient aux réverbères et aux saillies des façades. Il y en avait jusque dans les gouttières. Et d'en bas, ces gamins recroquevillés, immobilisés dans des postures impossibles, semblaient des êtres chimériques, sculptés en manière de gargouilles par les primitifs francs-maçons.

Sans trêve, des vendeurs d'une voix glapissante criaient le programme de la cavalcade. Un marchand de coco ameutait les gens altérés autour de sa fontaine à clochettes. Ce pullulement humain semblait fermenter sous l'implacable soleil d'août, et il s'en exhalait comme du fond d'un brassin une vapeur aphrodisiaque où dansaient des globules d'or.

Deux heures tintèrent dans la flèche ajourée de la Cathédrale. Sur la place Verte, celle où s'élève une fâcheuse statue de Rubens, chargée ce jour-là à enfoncer le pavé, un mouvement oscillatoire se manifesta. Un cri de joie partit : « Les voilà ! l'*Ommegang !* » Et tous les regards se dirigèrent vers l'angle du forum où débouchait la tête de la cavalcade. Un piquet de gendarmes à cheval, le sabre au clair, ouvrait la marche. Ils caracolaient, écartant la grouillante cohue.

En ce moment un jeune compagnon dont les harnais de fête bridaient sur les formes massives et athlétiques, voulut traverser la rue. La haie des fantassins, crosse au pied, le refoula sur le côté.

— Mais, *piote*, camarade, j'ai affaire à trois heures à Saint-Job! observa le gars.

— Tant pis, vous doublerez le pas tout à l'heure! fit le caporal. En arrière, dis-je, et pas de réplique...

Flup Borlander obéit non sans bougonner et resta planté, au premier rang, derrière les soldats, de façon à prendre la meilleure part du spectacle qu'on lui imposait.

Rosa, la bien-aimée, l'attendait au bout de la chaussée de Merxem, près des fortifications. La veille, elle avait proposé au débardeur de fuir la bousculade et le tumulte des kermesses et de s'exiler ensemble, loin de la ville suffocante, sous les ormaies feuillues, parmi les buissons odorants. Aucun projet de réjouissance ne promettait davantage à l'enamouré que cet isolement à deux. Aussi maudissait-il la foisonnante multitude qui l'enfermait et surtout ces militaires esclaves de la consigne et aigris par la corvée.

Cependant, faisant le compte des minutes qui le séparaient encore de l'heure fixée, il se défronça et se mit à béer, comme tout ce populaire, au légendaire *Ommegang*.

Il salua d'un juron de bonne humeur la Baleine aussi haute qu'une maison et rit de son rire énorme et contagieux lorsque le petit populo attaché sur le dos du cétacé en carton-pierre, dirigea malignement ses jets d'eau dans toutes les directions, sur les bonnets à fanfreluches des paysannes, sur les tuyaux de poêle des urbains, et, par les croisées ouvertes, encadrant de blondes théories d'héritières bien qualifiées, jusqu'au fond des enfilades somptueuses.

Leurs petites mains gantées rapprochaient trop tard les battants des hautes portes-fenêtres et ruisselantes, elles riaient de leur maladresse en privilégiées que le naufrage d'une toilette n'inquiète pas.

L'espiègle aspergeait déjà leurs voisines. Jamais pompier ou fontainier ne manœuvra avec autant de diligence et de précision que ce grimelin. Il faisait pleuvoir sans répit le contenu de l'inépuisable réservoir dissimulé sous la carapace du monstre. Ah ! les imprudents s'étaient plaint de la chaleur ! Voici qui les rafraîchissait ! Tant pis pour les grincheux ; plus ils rageaient, plus il les sauçait ; plus la foule se trémoussait. Il fallait passer par ce que voulait le lutin. La douche vous poursuivait aussi loin que vous couriez, s'acharnant après les fuyards empêtrés, dardée même avec une adresse désespérante sur la partie la plus glorieuse de leur harnachement. Et c'était sous l'ondée une bousculade fantastique, une gaîté délirante ! Et Flup, le franc *signor*, rigolait, au point d'oublier sa Rosa, sa troublante accordée.

Lorsque parut le géant Druon Antigon, il éprouva une joie nouvelle :

— Salut au grand seigneur, au plus vénérable bourgeois d'Anvers ! Bonjour, l'Ancien ! Vive l'ancêtre !...

Le colosse s'avançait lentement, traîné par huit forts chevaux des *nations*, vêtu comme un consul de Rome, basané, barbu, le poil noir, tournant la tête de droite et de gauche, promenant des regards d'ogre coupeur de mains sur ce fourmillement de nains sans rancune qui le poursuivait de ses *hourrahs!* Ses épaules dépassaient

les deuxièmes étages des hôtels de la place, et le phénix aux ailes déployées, ornant le cimier de son casque, pointait au-dessus des toits.

La géante marchait derrière. Celle-ci, plus hautaine que Druon, regardait droit devant elle, sans bouger la tête, indifférente aux interpellations de son peuple. Aussi, justement froissée. la bonne gent accueillait-elle moins cordialement la première châtelaine du Burg que le châtelain son mari.

Ensuite commença le défilé des chars et des quadrilles de cavaliers costumés. Au-dessus de ces flots moutonnants de têtes rissolées, les Navires semblaient tanguer. Les mignons matelots, tout de blanc habillés, affourchés sur les vergues, suspendus dans les haubans, arrachaient des récris d'angoisse aux mères, et, crânes, ils agitaient leurs chapeaux de toile cirée.

Et des connaisseurs, Flup tout le premier, signalaient les pièces de l'*Ommegang* à mesure qu'elles apparaissaient dans le lointain.

— Le char d'Anvers ! La Pucelle ! Ce cri secoua longuement la multitude comme l'ouragan agite les cimes des futaies.

C'était le dernier char et par conséquent le plus glorieux. La charpente en disparaissait sous les ors, les tentures, la jonchée. Il s'élevait, en pyramide, par gradins sur lesquels se groupaient, dans un désordre théâtral, des femmes en toilettes blanches, décolletées, les bras nus, couronnées de lauriers. Des hommes pelus, le trident à la main ; des éphèbes accoudés sur des thyrses, des trophées et des cornes d'abondance repré-

sentaient le Fleuve et les Génies du commerce et des arts. Aux quatre coins de chaque étage brûlaient des cassolettes remplies d'essences résineuses dont la fumée spiralait vers le ciel.

Isolée, debout, adossée à une manière d'autel antique, la Pucelle d'Anvers trônait sur la plate-forme du faîte. Une large faille rouge et blanche la ceignait en écharpe; partant de l'épaule droite pour se nouer sur la hanche gauche d'où elle retombait jusqu'au plancher. Un maillot l'emprisonnait depuis la naissance des seins; il jouait la chair si bien que les parties non enveloppées par la draperie semblaient complètement nues. Une couronne murale incrustée de happelourdes la coiffait, et les longs cheveux noirs, luxuriants, déroulaient leurs anneaux plus bas que la ceinture. Les pieds s'entortillaient dans des bandelettes rouges. Une main tenait le caducée et l'autre reposait sur l'écusson d'Anvers au château blanc flanqué de deux poings coupés, sur fond de gueule.

Un formidable Noël monta de la foule. Les spectateurs dicernèrent peu à peu les formes à la fois florissantes et harmonieuses de la Pucelle et un murmure d'admiration croissante courait de bouche en bouche.

Rosa Valk incarnait fièrement la Reine de l'Escaut, l'Artiste, la Riche, la Belle...

L'apothéose la transfigurait. Sa personnalité terrestre s'évanouissait pour s'imprégner de l'illusion du rôle. Le cramoisi intense de ses joues se fondait jusqu'à n'être plus qu'un vague incarnat. Une majesté, un air de dédaigneuse réserve ennoblisait les linéaments vulgaires et

affinait son visage trop franchement épanoui. Ses narines se dilataient comme pour odorer l'encens des thuriféraires; ses prunelles scrutaient l'immatériel au-delà. Graduellement, Rosa Valk oubliait l'infime trieuse, comme une parvenue l'eût fait d'une besoigneuse de la veille. Il s'ensuivait qu'elle reniait également le promis de la Rosa d'autrefois. La rencontre au bal du *Robinet*, les confidences sous la tonnelle, la valse langoureuse, le premier baiser, les fiançailles, les bouderies et jusqu'à la cordiale et rugueuse face de Flup-les-Deux-Cents, Kilos : autant d'attaches indignes que sa nouvelle essence répudiait. Elle se grisait de l'adulation de ce peuple grouillant à vingt mètres sous elle, des regards de convoitise et d'envie dirigés de toutes parts sur sa personne, tant par la racaille entassée dans les rues, que par les gandins aristocratiques, les nobles curieux, la badauderie patricienne, garnissant les encorbellements rococo de la place. Elle se sentait supérieure aux plus illustres et aux plus belles. On la proclamait Reine comme celle devant qui son cortége triomphal allait défiler. Reine, non; c'était trop peu : elle visait toujours plus haut, elle se parait d'un titre sans partage, elle devenait la Déesse, l'Unique, prête à s'envoler loin du réel morose, pour s'éperdre dans l'infini. Tandis qu'elle s'éloignait sculpturalement sur le ciel d'été, à la façon de ces hiératiques figures des assomptions, d'un moment à l'autre descendraient des chœurs d'anges qui l'obombreraient de leurs ailes.

Les railleries et les sarcasmes ne monteraient plus jusqu'à sa gloire. Cependant les loustics ne la ména-

geaient pas. Dans la symphonie des louanges, les mépris stridaient comme des fifres.

— Une pensionnaire du Riddeck, que cette pucelle! ricanait un voyou à voix de rogomme.

— On cultive cette graine de rosières dans les musicos du quartier des Bateliers! répliquait un second faubourien.

— Une vierge folle, alors! faisait un étudiant.

— Une plante aquatique! Un nénufar des Fossés du Burg! renchérissait un rapin.

— Ces cent francs représentent dix hommes! reprenait le veule voyou et, pour se faire mieux comprendre, il claquait de la langue et prenait une posture obscène.

— Saligaud! rugit une voix étranglée derrière le gamin, tu en as menti! C'est une honnête créature. Pour sûr elle ignore ce qu'elle fait. Que je lui parle et elle me suivra!

Et avant que les railleurs eussent eu le temps de riposter, Flup s'était précipité à la rencontre du char d'Anvers, en jouant des coudes et des genoux et en bousculant les grincheux, sourd aux récriminations et aux injures.

Il l'avait reconnue, la malheureuse, dès son apparition au coin de la rue; même avant, alors que le tonnerre des ovations ne faisait qu'annoncer l'approche du char encore invisible. Quelque chose s'était serré dans la poitrine de l'honnête garçon et, une appréhension indicible obscurcissant son visage épanoui, ses yeux avaient anxieusement interrogé « ce qui allait venir. »

Un tour des roues encore et il sut l'étendue de sa honte.

D'abord il était resté cloué sur place, fasciné, pétrifié, en proie au cauchemar qui suffoque.

C'était bien sa Rosa, l'élue de sa chair et de son âme, sa fiancée devant Dieu, qu'on acclamait ainsi; c'était la même qui offrait en spectacle à l'ignoble foule les mystères affolants de son corps. A peine si Flup avait deviné ou furtivement entrevu ce qu'elle dévoilait maintenant à tout un peuple. Il songeait au retour de Gallifort, à ce qu'elle souffrait, à ce qu'il endurait lui-même ce soir-là. Ah oui, cette fois, c'était une vierge pour de bon qu'on servait au populaire! Et Flup qui, se fiant aux cajoleries de la perfide, s'apprêtait à fuir la kermesse banale pour célébrer aux champs, à deux, la kermesse des fiançailles, la nuptiale veillée...

N'importe, généreux comme l'était le fier gars, il pardonnerait encore à condition qu'elle l'accompagnât sur-le-champ. Justement le char de la Pucelle venait de s'arrêter à quelques cent mètres du Palais-Royal.

Le débardeur se mettait en devoir de l'escalader. Quatre sergents de ville l'en empêchèrent. Maîtrisé à grand'peine, il vociférait et suppliait tour à tour :

— Lâchez-moi! Cette femme m'appartient; elle est ma maîtresse... alors, je suis un peu son maître, est-ce pas? Non, c'est ma fiancée, je vous le jure; elle est plus immaculée que toutes les dames qui la regardent..... Mes bons messieurs, s'il vous plaît...

La clameur des assistants couvrait sa voix, il hurla plus fort pour attirer l'attention de Rosa :

— C'est moi, Rosa ! Descends, je le veux... je t'en supplie... Malheureuse ! Epargne-moi.....

Brusquement elle tressaillit, pareille à une somnambule qu'on réveille, aperçut ce furieux aux prises avec les agents de police, le reconnut, et, désagréablement surprise par cet impromptu populacier, elle ne put qu'ébaucher un méprisant sourire. Elle lui en voulait malignement de la rappeler à la réalité chagrine. Dans l'unanime idolâtrie qu'elle croyait imposer, cette algarade discordait comme un blasphème; le cri déchirant de l'amour vrai la révoltait ainsi qu'un sacrilége.

Hors de lui, il continuait de la conjurer et se débattait pour grimper jusqu'à ce trône de carton doré.

— Rosa ! Pitié pour ton Flup ! Tu usurpes la place des ribaudes. On te confond avec les chiennes !

Elle demeurait impassible, glaciale.

— Pour la dernière fois, Rosa, si tu m'as jamais aimé, descends !

Il sanglotait.

Le ridicule intermède ! Elle avait bien besoin de s'empêtrer de ce corneur ! Abdiquer devant ces milliers d'adorateurs pour s'éclipser au bras d'un maroufle ? Jamais ! Aussi répondit-elle à la navrante supplication de Flup par un faux et aigre éclat de rire d'enfant gâtée. Puis elle se détourna.

— Eh bien, tu l'auras voulu ! gémit le débardeur.

Un signal de cromornes fit s'ébranler le cortége ; emportés avec la poussée féroce des curieux, les policiers durent lâcher un instant le trouble-fête. Le jeune homme fonça en avant, rattrapa le char, se jeta à la tête des

chevaux, appela une dernière fois Rosa, envoya de la main un baiser à la Pucelle. Elle regarda.

— Au large! sacra le cocher raccourcissant les rênes pour ne pas écraser ce diable d'entêté.

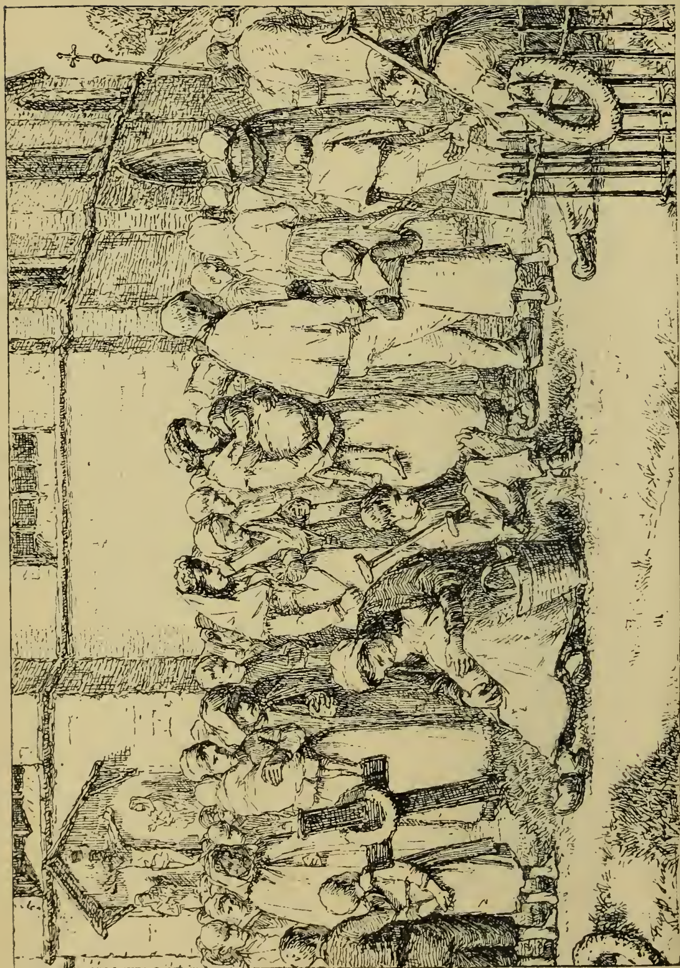
A la même seconde, Flup, écartant sa veste, se frappa trois fois, coup sur coup, dans la région du cœur, d'un de ces couteaux lierrois que les ouvriers portent toujours sur eux. Elle regardait encore.

Il s'abattait sous les pieds des chevaux, pantelait, ses mains accrochées aux caparaçons, mais les roues passèrent et avec un long craquement séparèrent des choses informes et visqueuses.

Les bêtes cabrées entraînaient rapidement le char vers le Palais. Défaillante, les paupières rabattues par l'horreur, le cri étranglé dans sa gorge, la Pucelle serait tombée si des liens ne l'avaient retenue par la ceinture au socle de l'autel.

Sans cesse l'immense foule, ignorante du drame, saluait de frénétiques hourrahs la Déesse ballotant aux soubresauts de son Olympe fallacieux. Et les courtisans chamarrés, occupant les fenêtres du Palais, crurent à l'entrevoir si pâle et si rigide, que l'orgueilleuse métropole désespérant de se symboliser dans une vivante assez parfaite l'avait remplacée par une blanche et irréprochable statue de marbre.







Le Pèlerinage de Dieghem

DEUX souvenirs m'attiraient à Dieghem : le *Pèlerinage*, de Charles Degroux, qui figurait à je ne sais plus quelle exposition, et le clocheton bizarre de l'église Saint-Corneille entrevu un jour par la portière du train de Louvain. Je voulais assister à la scène sombre et poignante décrite par le peintre des infortunes et contempler de plus près la curiosité architecturale.

Arriva, avec les Pâques, l'occasion attendue. Le lundi a lieu le grand pèlerinage. Je partis au lever du soleil et traversai Schaerbeek par la longue chaussée de

Haecht pour déboucher à la hauteur d'Evere en rase campagne. La kermesse de Dieghem étend ses ramifications non-seulement à Schaerbeek, mais jusque dans les quartiers populeux de la ville, où aux vitres des salles de danses, des pancartes annoncent les bals donnés à cette occasion. Des omnibus improvisés, vulgaires charrettes sur lesquelles quelques planches ont été clouées à la hâte, emportent ou ramènent pour la somme modique de cinquante centimes, les pèlerins et les curieux. C'est, ce jour-là, une ébullition, une fièvre qui chasse les pauvres gens de leurs taudis et les pousse vers la campagne. Les croyants mettent la procession en branle, les badauds et les habitués des kermesses suivent. Mais la grande masse de ces derniers ne dépassera pas les confins excentriques du faubourg et se contentera des délices de la foire établie près de la nouvelle église. C'est même sur ce point que régnera vers le soir la gaîté la plus turbulente, que les danses seront le plus sauvages et les libations le plus copieuses. Là se rencontreront ceux qui n'ont pas été jusqu'à Dieghem et ceux qui en reviennent.

Mais, le matin, sur la route l'animation n'a pas encore ce caractère de bacchanal. Des bandes de pèlerins, hommes et femmes, convaincus, soulèvent sous leurs pieds lourds, parfois déchaux, la poussière de la route. C'est à peine si quelque altéré quitte son groupe devant un cabaret, vide goulument la chope brune, et rattrape en courant les camarades. On remarque des mères du peuple portant dans le giron leurs petits dont la tête pâle et bouffie oscille inerte aux pas houleux des rudes

porteuses. L'homme tient à la main un enfant plus âgé qui se fait traîner *non passibus æquis*, et, trébuchant à chaque moment, distrait par le paysage ensoleillé, nouveau pour lui, s'attire des rebuffades paternelles.

Ce lundi de Pâques, un joyeux soleil dispersait les brumes blondes estompant encore les côteaux lointains que l'on voit à gauche de la route vers Laeken et Koekelberg. L'air était vif et piquant. Le chemin manque d'accidents. Poudreux et nu, bordé de distance en distance par quelques plants de hêtres, malingres nourrissons qui auraient bien besoin eux aussi, de l'intervention de saint Corneille, c'est comme la voie qu'il faut à ce pèlerinage de déshérités. Aux bifurcations, de petites chapelles crayeuses, grillées, sollicitent l'aumône des passants. En revanche, les autres « chapelles » sont rares depuis Schaerbeek. Les habitations se comptent aussitôt qu'on a depassé les dernières maisons du faubourg. Aussi, d'ingénieux débitants ont-ils établi des buvettes ambulantes sur les accotements et les flacons de liqueurs flambent au soleil comme des topazes ou des émeraudes et amorcent les gosiers irrités par la poussière. D'autres aigrefins, appartenant à la classe vague des bonneteurs, attirent les faibles par la tentation du lucre dans un jeu de grec, furet ou lansquenet, et font passer dans leur escarcelle pis que profane l'offrande destinée au saint pape Corneille en faveur de l'enfant convulsionnaire. Il est amusant de voir l'air inquiet et en dessous de ces escrocs de grand'route. Ils tiennent un œil ouvert sur le jeu, et de l'autre, biglant affreusement, ils scrutent la physionomie de la route, tout là-bas, du côté de la ville, afin de

pouvoir détaler lorsque les bonnets à poils apparaîtront.

D'autres truands étalent des plaies repoussantes, des infirmités voulues, des guenilles, des misères de maladrerie à l'apprêt desquelles les drôles apportent autant de soin qu'une coquette à son maquillage, s'échelonnent comme des bornes kilométriques et font appel à la pitié révoltée des bonnes âmes.

Par moments, la route s'encaisse entre des talus escarpés et sablonneux d'où prennent plaisir à se rouler, du sommet sur le pavé, des voyous hâves et terreux, démonstratifs dans leur joie de chien lâché. Plus loin, c'est jusqu'au fond vertigineux d'une carrière de ces pierres blanches importées par la Hollande pour la construction des digues, que dégringolent ces loustics féroces, tandis que sur les remblais s'esclaffent leurs compagnons, les mains en poche, la casquette ou *mousch* dégageant au-dessus de l'oreille une houppe de cheveux hirsute comme une brosse de poils de porc. Et les passants, graves et contrits, s'arrêtent un instant et envisagent avec stupeur ces agités en se demandant si ce ne sont pas là des impies tombant miraculeusement du haut-mal que saint Corneille guérit chez les fervents.

Pour descendre au village, après avoir traversé le viaduc du chemin de fer, on s'engage dans une dernière gorge, que surplombent cette fois, de chaque côté, des hêtres feuillus, d'une taille respectable. Cette entrée ombragée et verdoyante apporte un correctif désiré au Sahara traversé jusque-là. Un peu auparavant, la tour originale, blanche, avec son cône brisé aux étages par

quatre galeries ouvrées qui lui donnent un air de faîte de pagode, unique parmi les types de notre architecture religieuse, émerge au-dessus des côteaux, masquant le village.

Dès l'entrée dans Dieghem, on se butte à la foire. Sur la chaussée, s'entassent les baraques blanches de fritures; les magasins de jouets et de pains d'épices; les brouettes-établis des marchandes de plies dites *schols;* les tourniquets, les « rigolades », les tirs à la carabine Flobert — depuis les établissements aristocratiques tapissés comme un salon de dentiste, chamarrés comme une fierte, où l'on dégote des pipes de terre, jusqu'à la carabine unique avec laquelle on éteint la chandelle de suif piquée dans une guérite, — puis les loges cabalistiques où un épouvantail, u « remède à tout amour » vous montre « la jeune fille qui vous aimera »; les salons de grosses femmes qui se présentent à l'intérieur comme étant la « jeune personne âgée de seize ans annoncée à la porte »; et encore les tréteaux du charlatan, la voiture du dentiste, le cirque des chiens savants, le théâtre des « Spectacles de Saint-Pétersbourg », où expire trois fois par jour dans les feux de bengale, le tzar de toutes les Russies, et enfin les chevaux de bois, élément obligé des divertissements de place publique.

Cependant, dans la rue conduisant, à droite de la grand'route, vers l'église, la foire se présente sous un aspect plus original, plus campagnard.

Un marchand de complaintes, efflanqué comme un Callot, accompagne, « trémolinant » sur un violon criard, le chant d'une fille de vingt ans au teint séreux, aux

chairs soufflées, à la voix traînarde et enrouée. Le couple du ménétrier et de la cantatrice se détachent sur un paravent illustré, dans le goût des coloristes d'Epinal, des principaux sujets des mélopées que vend entre deux couplets le famélique instrumentiste. Au pied des tréteaux, s'amassent, la bouche ouverte, le nez en l'air, les paysans se rendant à l'église. Non loin de là, commercent d'autres marchands de chansons; leur marchandise, imprimée sur un papier à chandelle, est suspendue comme du linge à sécher à des cordes longeant le mur; et des dilettanti en sabots, de ceux qu'on invite à chanter à la veillée et aux repas de noces, passent en revue les primeurs étalées dont ils épèlent les titres. A côté de cette littérature profane, se débitent les prières de circonstance adressées au patron du lieu; les chapelets, les médailles de dévotion, les scapulaires. Pour la modique somme de cinq centimes, on peut notamment entrer en possession de la véritable oraison de Charles-Quint; les litanies de saint Corneille, pape et martyr, ne coûtent pas davantage.

Depuis mon séjour, le village s'est insensiblement peuplé. La foule débouche non-seulement par la route de Bruxelles, mais les pèlerins arrivent des contrées de Vilvorde, de Malines, de Louvain, voire du pays d'Anvers.

La cloche appelle les fidèles à la grand'messe de dix heures. Ils descendent des quatre côtés du pays, par les chemins de desserte et les sentes. Les blouses bleues, empesées et lustrées, redressant les dos bombés, les mouchoirs de cotonnade fixés sur la tête des paysannes par une touffe de fleurs vives, et tombant dans le cou

et sur l'épaule avec des plis de mantille madrilène, animent les vallonnements des champs. La file serrée et hâtive serpente entre les seigles poussant leurs premiers jets, à côté du rivelet ombragé de saules, le long des courtils et des vergers où les poiriers se sont poudrés de leur neige odorante. Et dans le village, ces groupes de l'agreste terroir se confondent avec les hordes urbaines, braillant, vociférant, apportant dans la localité paisible les allures canailles, les bousculades tapageuses des impasses et des ruelles des quartiers pauvres. Cette houle humaine converge vers l'église déjà remplie dès l'aube par les pèlerins.

L'affluence repoussée de l'intérieur du sanctuaire déborde d'abord dans le cimetière s'étendant en terrasse à l'entour, puis sur les degrés qui y conduisent, puis sur le parvis où le ressac des allants se rencontre avec le remous des venants. Sur la foire, les marchands s'époumonnent, les cloches, les crécelles, les tambours tempêtent à la fois. C'est le moment du coup de feu pour la vente; maintenant et plus tard encore, à la sortie de la messe.

Les murs du cimetière sont noirs de dos de pèlerins, assis en rangs serrés, se reposant des fatigues d'une longue traite pédestre. Le champ de repos a l'aspect d'un campement, d'un bivouac. Les morts sont oubliés. On s'étend, on mange même sur les tertres des tombes gazonnées. Pendant ce temps, une procession interminable fait le tour de l'église au dehors, marmottant des prières, égrenant des chapelets, s'avançant impassible en traçant comme un long sillage dans la cohue des curieux.

Ils n'écoutent pas le tumulte qui monte de la mêlée turbulente ; ils sont sourds aux chansons et aux propos des falots ; c'est à peine si leurs yeux regardent ces impies qu'ils coudoient et s'ils répondent par un froncement de sourcil aux gravelures des sceptiques.

Le monde n'existe plus pour eux. Ils ne songent qu'à remplir scrupuleusement le vœu d'où dépend la guérison d'un être aimé ; la vie de l'enfant qu'ils continuent à serrer contre leur poitrine ou à traîner par la main, comme tout à l'heure sur la route. Ils s'agenouillent devant les diverses stations de piété, les calvaires, figurés de distance en distance, et s'absorbent dans leurs génuflexions, rigides, agitant seulement les lèvres et les doigts, au risque d'être piétinés et écrasés par la fourmilière humaine toujours plus compacte.

Seuls, des marchands de cierges ou des mendiants, plus hideux encore que ceux de la grand'route, adossés au pied des contreforts du temple, geignant à présent dans un *tutti* discordant, parviennent à tirer ces pèlerins de leur extase religieuse. Aux uns ils achètent le luminaire votif, aux autres ils accordent l'aumône en échange d'une prière, d'une de ces intercessions de gueux, agréables au Ciel.

Par intervalles, en passant devant les portes de l'église, larges ouvertes, et lorsque le tapage de la kermesse décroît momentanément, on entend les mugissements solennels de l'orgue, les voix des prêtres psalmodiant et des bouffées d'encens mêlent leur essence mystique aux gros parfums de la foire.

A l'intérieur du temple, sous le resplendissement des

cierges, dans ce jour d'arc-en-ciel que donnent aux rayons blancs et crus les facettes des verrières, tandis qu'une partie des fidèles reste opiniâtrement agenouillée ou prosternée devant les pieuses images, ceux qui entrent continuent et terminent la procession commencée au dehors. A la chapelle de droite, dont le retable est décoré d'un tableau de Crayer représentant le patron du sanctuaire, un prêtre bénit le défilé des passants. En face, un fabricien tient les comptes de la trésorerie et inscrit les amateurs dans la confrérie de Saint-Corneille contre le versement annuel d'un denier dérisoire. Seulement ce denier, multiplié des milliers de fois, assure à la fabrique un revenu de millionnaire. Au même comptoir se vendent des cierges, des prières, et cette petite bannière en papier triangulaire, commune par la forme à tous les pèlerinages célèbres, mais différant par le texte et le dessin. Ici, elle représente le pape martyr, invoqué par les malheureux. Sous cette composition naïve sont célébrés en français et en flamand les mérites du céleste guérisseur. Il faut voir comme cette pieuse boutique est achalandée le lundi de Pâques; comme les humbles s'empressent de se faire inscrire dans les registres de la confrérie; comme la monnaie de cuivre et d'argent est ramenée vers la caisse par des doigts aussi vigilants que le rateau d'un croupier.

Plus loin, au bas du chœur, devant le banc de communion, un second prêtre donne à baiser une relique de saint Corneille renfermée dans une sorte de corne incrustée d'argent. La procession ne discontinue pas. Abîmées dans leur prostration extatique les vieilles

femmes ne détachent pas les yeux de l'autel et les pas des étrangers, le bruit métallique des pièces battant le plateau ou s'engouffrant dans les troncs, les quintes de toux, les pleurs des petits convulsionnaires dont les faces rouges et poupardes alarment les pauvres mères, tout ce tumulte solennel et triste ne parvient pas à troubler les dévotes endurcies et momifiées. Parfois le clairon anormal d'un coq résonne sous la voûte même de l'église. Ce cocorico part d'un coin où l'on entasse les volailles vivantes, et jusqu'à des lapins et des chevreaux, que les pèlerins apportent en offrande à saint Corneille. Mais le coq est l'animal favori du saint, à en juger par le nombre de ces « Mormons de la basse-cour » déposés dans l'église. A telle enseigne, qu'on croirait saint Corneille l'héritier d'Esculape a qui, on se le rappelle, Socrate refusa de sacrifier l'oiseau consacré.

Bientôt après j'assistais à l'épilogue de la partie religieuse de la fête : la vente à la criée des animaux offerts. Cette vente commence dans le cimetière au dernier coup de onze heures, après la grand'messe. Tandis qu'un des marguilliers ou des trésoriers de l'exploitation brandit, en la tenant par les pattes, la bestiole ahurie au-dessus de l'océan des têtes, un autre bedeau fonctionne comme commissaire-priseur et glapit la mise à prix et les enchères; un troisième sacristain caresse sensuellement le sac de toile où tombe la manne copieuse. Sur les murs blancs de l'église, les têtes caractéristiques des vendeurs et des plus empressés des amateurs qui les entourent se détachent avec une intensité étonnante. Cette scène étrange frappe comme une évocation de mœurs disparues, de personnages d'un autre siècle.

Cette vente ne rapporte pas moins que celle des petits drapeaux et que les inscriptions dans la confrérie. Souvent un paysan, pieux mais avare, conciliant sa dévotion et sa ladrerie, attend l'heure de la criée pour acheter à vil prix un coq de rebut; puis, en possession de son offrande, il la dépose dans l'église d'où les fabriciens la retirent pour la vendre une seconde fois et toucher aussi derechef la valeur de la bête. Il n'y a même pas de raison pour que ce manége productif s'arrête à la seconde reprise. C'est simple et excellent comme les vraies manifestations du génie.

Après l'adjudication du dernier *ex-voto* de basse-cour, les marchands se retirent pour compter la recette; les portes de l'église se ferment jusqu'aux vêpres et la cohue, tiraillée auparavant entre la partie religieuse et le programme profane de la fête, se livre maintenant sans partage aux distractions foraines.

L'heure de midi a provoqué une reprise dans les affaires des marchands de pain d'épices, de galettes, de « russes » et de saucissons de cheval. Les *schols* travaillés par les ardeurs printanières répandent leurs relents les plus irrésistibles et les amateurs s'en payent de véritables tranches de kermesse. Des fanfares rurales inaugurent leur « tournée » dans les bons estaminets de l'endroit. Aux «Variétés», dans la salle de bal à l'étage, les citadins s'imposent après la longue marche au soleil, des chassés et des déchassés homœopathiques.

La ville continue de vomir dans Dieghem des tapées de curieux qui à pied, qui en voiture, qui en chemin de fer; mais les villages cessent d'envoyer des renforts à

la cohue, ils retirent plutôt leur appoint du matin. Dans Dieghem même, les bonnes gens se claquemurent, célèbrent la kermesse en famille par de plantureuses ripailles, et se gobergent, les pieds sous la table, des badauds ou des pieds-poudreux de la ville qui, venus dans l'intention de s'amuser, ne se nourrissent, après avoir avalé force poussière, que de charcuteries douteuses et de poissons pouacres, ne se désaltèrent qu'avec des rinçures de verres et font sauter des ribaudes couperosées ou anémiques qu'ils prennent, l'ivresse aidant, pour les roses et les lis villageois.

Puis, ils sommeilleront en gens avisés, les bons pitauds, pour se réveiller vers le soir, quand la racaille citadine aura vidé la place et terminé cette soi-disant partie champêtre, abrutis et recrus dans les musicos de banlieue, aux sons lamentables des orgues.

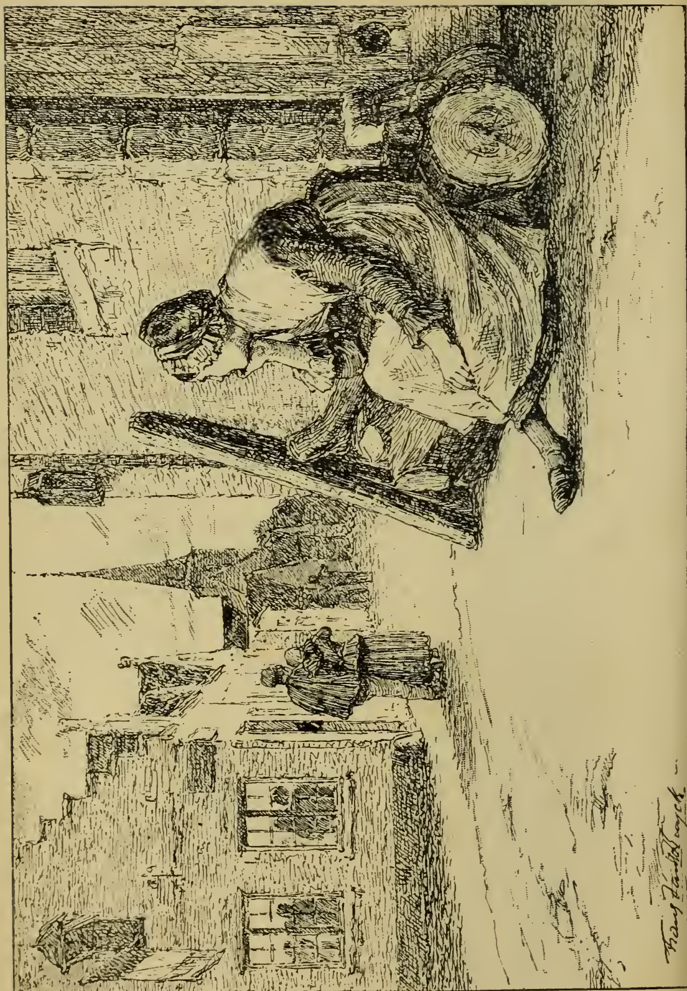
Lorsque ce refrain d'avril, modulé sur un rhythme de pas redoublé, se sera perdu dans l'éloignement après les chanteurs enroués :

> Par les sentiers rem-plis-d'i-vrè-esse,
> Fuyons tous deux à pe-tits pa-as.
> Je veux offrir à ma maîtrè...esse,
> Le premier-bouquet-de-li-las...

Alors seulement ils valseront, à leur tour, les gars défiants, avec leurs jolies accordées, sous l'œil attendri des vieux, fumant la pipe et buvant d'authentique bière. Et tous, réjouis de vivre ces jours de kermesse, béniront intérieurement saint Corneille leur patron.



6





La Jambette de Kors Davie

I

RIKA LET, l'enfantine vachère de *baes* Verhulst, semble bien dolente pour un temps de kermesse. Elle a fatigué comme une vaillante durant l'août, aussi ce matin, avant la messe, la *baezine* lui remit un florin tout luisant, avec ces bonnes paroles :

— Rika, c'est kermesse pour tout le monde. Amuse-toi, ma fille. Voici de quoi t'acheter un mouchoir à la foire, un mouchoir billebarré et frangé dont tu croiseras les deux bouts sur ta poitrine...

Rika ne refusa pas la gratification de sa maîtresse. Mais maintenant, seule dans sa mansarde au-dessus de l'étable, elle retourne entre ses doigts la blanche piècette sans se décider à courir l'échanger contre une parure de son choix à l'échoppe de Suske Derk, le mercier, là-bas à côté de l'église. Dieu me pardonne, des larmes, de grosses larmes perlent dans les yeux vaguement verts de Rika. Quel chagrin gonfle son cœur de dix-huit ans, à la douce blonde ?

— Ah ! soupire-t-elle, si un de nos garçons du village me conduisait à la kermesse et me parait d'un fichu diapré ! Mais qui s'embarrasse de la pauvre Rika ! Nos Jan courtisent des filles autrement apparentées et dotées! *Baezine* Verhulst le sait bien, sans cela te donnerait-elle de quoi t'acheter ce que le plus infime terrassier, le moindre batteur en grange ne refuse pas en ce jour à sa chérie... Qui fera danser ce soir Rika Let dans la salle du *Cygne d'Or?*... Personne... Non, *baezine* Verhulst, ce n'est pas fête pour tout le monde...

Et, des pleurs humectant ses longs cils d'or comme l'aiguail accroché aux barbes des épis, machinalement elle se mire dans un fragment de glace, pendu sous une petite Notre-Dame de Montaigu. Elle ne se trouve pas plus laide que mainte de ses compagnes honorées des attentions d'un cochet ardent et réjoui. Laide, Rika? Non, certes. A moins que la moisson soit laide en août sur le champ des Verhulst, les nattes blondes de Rika émerveillent. Si vous aimez les cerises, vous rêveriez cueillir les baisers entre ses lèvres charnues et rouges. Ou vous n'entendez rien aux appas d'une jeune dirne de

notre opulent terroir, ou vous rendrez hommage à la poitrine de Rika par le plus convoiteux des regards.

Elle se pare de ses humbles affiquets des dimanches : d'une collerette et d'un petit bonnet plat éblouissants de blancheur; d'une jupe et d'un corsage que ne déshonore pas le moindre grain de poussière.

La cloche tinte pour la messe.

Va prier, Rika ; qui sait ? le bon Dieu dessillera peut-être les yeux à tous ces aveugles galants de Viersel.

Elle défilait son chapelet avec tant de ferveur qu'une amie dut la tirer par la robe pour l'avertir de la fin de l'office.

Au dehors, les gaillards pimpants — une fleur entre les dents, les bras croisés — guettent, en rangs serrés, la sortie des dévotes rougissantes, leurs valseuses de ce soir. Des regards d'intelligence s'entrecroisent et dans un sourire, dans une simple inclinaison de tête, on fixe un rendez-vous, on tient une promesse, on se laisse arracher un consentement. Sous le sarrau bleu, sous le fichu bariolé, palpitent d'impatientes tendresses.

Aucune œillade ne quémande l'attention des vives prunelles de l'orpheline, et dans aucune de ces poitrines viriles ne bat un cœur à l'unisson du sien.

Pour rentrer à la ferme, elle doit traverser la foire. Suske Derk a étalé sa marchandise. Rika ne daigne pas même la regarder. Aussi le mercier l'interpelle :

— Hé! la jolie béguine, on ne s'habille pas seulement d'un scapulaire !

L'heure de midi amène chez les Verhulst grande chère en l'honneur de la kermesse. Maîtres, cousins,

cognats et domestiques, tous bien endentés, s'attablent autour d'énormes platées portées par la *baezine* et Rika. De ragoûtantes vapeurs de victuailles saturent la grande pièce et amatissent les cuivres de la cheminée, le Christ, les candélabres, les beaux plateaux, l'orgueil de Rika la proprette. Hardie! Les voilà qui, graves et méthodiques d'abord, taillent, dépècent, bafrent à leur faim et davantage,sans souffler mot. Ensuite viennent les rasades, car il s'agit de tasser dans le ventre cette charge de viandes grasses. La farineuse pomme de terre du Polder pousse à la soif. Puis ne faut-il pas arroser de généreuses lampées les avaloires dégoisant des propos aussi salés que l'eau de l'Escaut ?

Maintenant Rika s'est approchée à son tour de la table, mais dans son corps le chagrin émousse l'appétit et elle ne mange que du bout des dents. Les commensaux égrillards, déconcertés par son mutisme, l'attribuent à la morgue et tournent leurs entreprises ailleurs. Tout à l'heure, ils rejoindront leurs grosses dindes de faneuses sans plus songer à l'affriolante poulette que tourmente la nostalgie de l'amour.

Non, plus la journée avance et moins elle songe à faire l'emplette d'un fichu chez Derk; elle rendra plutôt le florin à la *baezine* !

Les bugles et les crin-crin s'éveillent dans la salle du *Cygne d'Or*.

Houpsa! argenteux et besoigneux courent à la danse, qui en souliers, qui en sabots. Lourelourela! Les quadrilles de se former. On se hèle d'un coin de la salle à l'autre, de couple à couple, pour se faire vis-à-vis. At tention, ils partent...

Seule, Rika Let n'ira pas au bal.

De loin, assise sur le seuil de la grange, elle entend les cuivres et les boyaux, et la retombée des pieds, et les rires et les jurons.

Et dans le crépuscule où se noient lentement les maisons basses du village, au pied du clocher levé vers le ciel comme le doigt vigilant de Dieu, s'illuminent les quatre fenêtres de la salle devant lesquelles se détachent, ainsi que sur un écran rouge, les couples pirouettants, aussi noirs que des diablotins.

Elle ne peut s'arracher à cette contemplation. De la rancœur descend dans son âme jusqu'alors plus blanche qu'un voile de première communiante.

On raconte des choses merveilleuses de Zanne Hokespokes. La petite vieille possède des secrets redoutables : elle donne la clavée aux moutons, tarit les mamelles des vaches, empoisonne les nourrissons. Elle « voit » dans les cartes et le marc du café la destinée de qui la consulte. Aux amantes délaissées elle rend le volage bon ami. Peut-être procurerait-elle un amoureux à Rika l'esseulée ?

Malicieuses suggestions exhalées par le brouillard accablant du soir, la solitude, le spectacle lointain et ironique de la joie des autres. Les couples déhanchés gigotent aussi noirs que des diablotins devant l'écran rouge des fenêtres, la musique stride et dissonne, mais dans les ténèbres s'est enfoncé depuis une heure le clocher du village, levé vers le ciel comme le doigt vigilant de Dieu.

Si, pourtant, profitant de l'absence des maîtres, elle

allait trouver la jeteuse de sorts ? Personne ne la rencontrerait. Tout le village s'est porté vers le *Cygne d'Or*.

Comme ils s'en donnent, bonne Vierge ! Rika a vu parmi les couples tournoyants deux formes entrelacées et deux visages si rapprochés que les deux bouches ont dû se rencontrer !

Oui, elle recourra aux charmes de la vieille Hokespokes quoi qu'il en coûte. Dans sa poche bat toujours la piècette blanche. Joint à quelques gros patards d'épargnés, cet argent suffira pour payer la consultation.

Là-bas, vers Zoersel, sont les bois effrayants où, dans une hutte d'argile, niche la sorcière. Les paysans les évitent et ne les traversent qu'en plein jour et en se signant. La nuit, des rumeurs indéfinissables, si tristes qu'elles n'appartiennent plus à la terre, s'élèvent dans les cîmes des arbres. Il faut une heure au moins pour atteindre la chaumière de Zanne. Rika calcule qu'elle pourra être de retour avant minuit. Les maîtres ne rentreront point plus tôt.

Elle surmonte ses dernières terreurs et s'engage bravement dans la navrante bruyère.





II

PETITE ! Ce sachet contient la cendre d'une dent de mort cueillie dans le cimetière de Saffingen, le village submergé par l'Escaut... un champignon dit « chaise à crapaud » arraché au pied de l'arbre auquel se pendit Nol Bardaf, le savetier... A la prochaine lune pleine, par une nuit sans nuages, tu répandras au pied de ton lit la poudre enchantée et piqueras au cœur du champignon une épingle à cheveux en prononçant trois fois ces paroles : « Je te commande, matière charmée, de m'amener l'homme qui doit me blesser comme je te blesse ! » Couche-toi, la plante sous l'oreiller, et attends sans bouger, sans dire un mot. Le bien-aimé apparaîtra. Ouvre les yeux, mais alors surtout, garde-toi de remuer ou de parler. Retiens même ton haleine !

S'il s'éloigne ne cherche point à l'arrêter. Tu le reverras et pour devenir sa femme.

Ainsi prononça Zanne Hokespokes.

Obéissant aux instructions de la sorcière, Rika laissa s'écouler plusieurs jours en attendant la belle nuit sans nuages et lorsque la lune ronde se montra, elle fit point par point suivant la pratique enseignée.

« — Je te commande, matière charmée, de m'amener l'homme qui doit me blesser comme je te blesse ! »

Une fois... deux fois... trois fois...

Couchée sur le dos, les yeux grands ouverts, l'oreille tendue, elle guetta la vision promise. Dans la mansarde baignée de rayons d'argent presque bleus, les riens sont visibles. Le silence a fermé si complètement les bouches de l'espace que Rika croirait entendre le bruit de la chute de la blanche lumière sur le plancher crépitant.

Parfois elle regrette son impiété, son commerce avec une servante du diable, puis elle se réjouit à l'idée de *le* voir, celui qui doit l'aimer ; puis, de nouveau, elle appréhende qu'il ne vienne.

Hou ! hou ! Un battant de la porte charretière roule sur ses gonds. Un pas sonore et pressé traverse la cour, sans que le chien vigilant s'en offusque. Maintenant, *il* ouvre la porte de la cuisine. Clope ! clope ! *il* monte rapidement l'échelle conduisant à la soupente... La terreur l'étreint, un cri s'arrête dans sa gorge car la trappe s'est soulevée.

Le voilà dans la chambre. C'est un soldat, un jeune artilleur. Il passe devant elle sans la remarquer, dans la blanche clarté lunaire.

Ah! Rika n'a qu'à le voir pour l'aimer; c'est bien lui qu'elle attendait. Il a la figure pleine, la tête casquée de cheveux châtains crépus, une bouche bien fendue, un nez légèrement aquilin, avec des narines dilatées, un menton carré, de larges épaules. Une moustache ravissante ombre sa lèvre. Les galons de brigadier ornent sa manche et des éperons sonnent à ses talons. Quelle course endiablée a-t-il fournie? Sa robuste poitrine se soulève, il halète bruyamment et s'affale sur l'unique escabeau de la place. Elle voudrait déjà se précipiter vers lui, étancher la sueur sourdant de son grand front. Oppressé, il a déboutonné sa tunique, détaché son ceinturon; et ses pectoraux saillent triomphants.

Un peu défatigué, sans s'occuper de Rika, il inspecte son uniforme de la botte au bonnet de police. Il constate qu'une des boutonnières de son sous-pied s'est arrachée et que son pantalon remonte. Aussitôt il détache complètement la lanière, tire un canif de sa poche et taille dans le cuir à côté de la boutonnière déchirée une nouvelle ouverture. Puis il rajuste le sous-pied ainsi raccommodé des deux côtés au bas de sa culotte.

Rika ne perd aucun de ses mouvements. Elle admire de plus en plus la crânerie et l'aisance avec lesquelles il manœuvre. Le visage du soldat, animé par la course, paraît autrement expressif à Rika que ceux des falots de son entourage sans en excepter ces méprisants Odo et Freek, les deux fils Verhulst qu'elle trouvait assez bien tournés auparavant.

L'inconnu se lève, reboutonne sa veste, se sangle dans son ceinturon, campe son bonnet sur sa tête

et, du même pas fiévreux et résolu, quitte la pièce. Elle n'ose l'appeler et lui tendre les bras. La trappe s'est rabattue.

Le bruit des pas, le cliquetis du sabre et les vibrations meurent au loin. Un souvenir seulement reste à Rika.

Ou n'aurait-elle pas rêvé, l'impressionnable créature?

Non, il y a un instant, il s'asseyait presque au chevet du lit de Rika.

Et la preuve : là-bas sur le plancher, cet objet, brillant aux lueurs blafardes de la lune, représente bien le couteau dont il vient de se servir.

Rika ne saurait plus douter. Elle ramasse l'objet, porte à ses lèvres la lame encore ouverte, et comme son haleine ternit l'acier, elle l'essuie, la baise de nouveau, recommence vingt fois le même puéril manége.

Non, la bonne Zanne Hokespokes tient parole. Ce mignon couteau à manche d'écaille de tortue est désormais un gage pour Rika. Ses doigts carressent le fil de la lame. comme s'ils glissaient le long de la moustache naissante du brigadier et elle voudrait se mirer dans les yeux noirs du bienvoulu comme elle le fait dans le métal étincelant.

A force de se fixer sur la tache lumineuse, ses yeux se fatiguent; l'hypnotisme la renverse sur sa couchette, et pressant le précieux canif contre sa poitrine, elle s'endort pour rêver du martial visiteur.





III

TARATA ! Tarata ! Tarata !...

— Allo hop ! Kors Davie... Ou regrettes-tu de quitter la caserne ! *Verdoumm !* le bougre ronfle comme s'il boudait le congé qui l'attend !

Et, las d'admonester cette souche, le brigadier Warner Cats, le pays de Davie et son compagnon de chambrée, le secoua rudement comme le clairon venait de sonner au réveil. Kors se mit sur son séant, s'étira, parut tout interloqué, enfonça ses poings dans ses orbites.

— C'est drôle ! Pouah ! le sacré rêve ! geignait-il en bâillant. Camarade, figure-toi que j'étais déjà à la campagne, mais contre mon gré, je t'assure... Une épouvantable vieille femme me chassait devant elle

à coups d'escourgée. Nous traversions les brandes et les dunes, mes buffleteries et mon sabre s'embarrassaient dans les fourrés ; ma peau s'accrochait aux épines... Je franchissais au pas de charge des douves de trois mètres de largeur pour échapper à ma persécutrice. Mais la maudite vieille galopait toujours après moi et m'étrillait de plus belle, sans répit... Et j'étais trop lâche pour me retourner et l'attendre de pied ferme... Oh ! cette course sous les étoiles... Vrai, j'ai failli prendre en horreur notre Campine tant aimée... Car cela se passait dans la Bruyère.. Mais du diable si je sais de quel côté, par exemple !.. Ah ! mes jambes, mes pauvres jambes... Tu ne le croiras pas, mais je suis comme fourbu...

— Bast, bast ! intervint le fidèle Warner Cats... Songe est mensonge ! comme disait ma grand'mère. Tout à l'heure, lorsque tu chemineras, en dehors des remparts, sur la route de notre beau Wildonck, ces fantômes se seront depuis longtemps dissipés... Je te conseille de te lamenter et de te plaindre... Nargue des cauchemars si le réveil nous sourit !

Kors, hors du lit, paquetait son fourniment, défaisait et repliait ses couvertures suivant l'ordonnance, et ragaillardi par la perspective du campos, il fredonnait un refrain de cantine.

Il s'arrêta court comme il venait de plonger successivement ses mains dans chaque poche.

— Cré nom ! j'aurais pourtant juré l'avoir mis dans mon gousset.

— Quoi ? Qu'arrive-t-il encore, bougonneur du diable ? interrogea Warner.

— *Pottverdekke!* Le canif de Begga Leuven... de ma Begga... le joli couteau qu'elle m'acheta pour ma fête patronale lors de son dernier voyage à Anvers...

— Eh bien?

— Il y a que je ne le retrouve plus... En voilà une bénédiction... Que dira Begga? Moi qui me réjouissais de le lui montrer, le mignon bijou, tout neuf, tout poli. La chère âme ne me pardonnera jamais cette négligence...

— Basta! Elle le remplacera... D'ailleurs, on n'offre pas de canifs; cela tranche les nœuds de l'amour! ajouta gravement Warner. Cela porte malheur.

— En attendant, le malheur c'est d'avoir perdu cette babiole! Rosse de guigne!

Il retournait vainement ses poches.

— Enfin, résignons-nous, fit-il.

Equipé, il pressa la main de son camarade et empoigna son paquet de hardes.

— Au revoir! dit Warner. Salue les amis et bois dimanche prochain avec eux une pleine pinte à ma santé chez Maus Walkiers... N'oublie pas de passer par chez mes petits vieux et dis leur que ma bourse est plate comme une figue... Embrasse aussi pour moi Stanss du charron...

— Entendu... On connaît son ordre du jour.

Et il s'élança dans la rue.

Parti du fort de Vieux-Dieu, il suivait la route militaire, dénudée, par une chaude matinée de juillet. En vue du clocher de Wommelghem, il obliqua pour gagner le ruban de queue courant vers Ranst et Broechem. Ici, il

trouva des taillis et des drèves qui le protégèrent contre les ardeurs du soleil. Le front ruisselant, il marchait d'un pas alerte, son bonnet de police à la main. Il portait sur l'épaule, au bout d'un cep taillé en route, son paquet noué dans un foulard rouge. Aux cabarets des barrières et des carrefours, il lampait un quart de bière, échangeait quelques gaillardises avec la servante, si elle était digne de cette attention, puis repartait joyeusement. Vers le midi, après avoir traversé ou côtoyé quatre villages, une lieue encore le séparait de Wildonck, de son vieux père et de Begga. Comme il évoquait l'image radieuse et saine de la fraîche promise, voilà que le souvenir du mauvais rêve de la nuit lui revint et aussi celui de la perte du canif. Damné canif! Kors ne peut séparer l'idée de Begga de celle du cadeau égaré et, par une inscrutable contradiction de la nature humaine, il en veut presque à la pauvre fille de lui avoir acheté cette jambette devenue fatalement un objet d'achoppement pour leur amour. Et il s'entêta de plus en plus dans cette conviction peu généreuse. Sa préoccupation était telle qu'il négligeait de s'orienter. A un moment, il remarqua qu'il s'était égaré.

Il allait traverser un pont jeté sur le canal de la Campine ; or, ce pont n'entrait pas dans son itinéraire. Au-delà, les arbres du chemin s'alignaient à l'infini. Entre leurs fûts, on apercevait des deux côtés de vastes prairies enclavées dans la bruyère immense, mélancolique, pourpre et voilée de gaze. Soudain il avisa dans les prés en contrebas des berges du canal quatre belles vaches, de l'herbe jusqu'au ventre, et non loin d'elles

une jeune fille, assise sur le talus, qui les surveillait, une branche à la main.

Il héla la vachère :

— Hé, Mietje, viens ici !

Elle accourut, franchit lestement l'échalier; mais arrivée à quelques mètres de l'inconnu, elle s'arrêta, le considéra un moment, puis se couvrit le visage de ses mains et fit mine de rebrousser chemin. En pressant le pas, le soldat prévint ce mouvement ; il la rattrapa et la prit doucement par le bras. Il était intérieurement flatté du trouble qu'il provoquait chez cette jeune paysanne. Muette, aussi rouge que les coquelicots, elle baissait les yeux dont le vert marin s'apercevait entre l'or des cils, et elle s'efforçait de détourner son visage et d'échapper à l'examen du dompteur.

— Peste, la jolie minette ! s'exclama-t-il. Pourrais-tu me dire, la blondine, le nom de la paroisse où poussent de si friandes dirnes?

— Je suis de Viersel ! répondit-elle d'une voix très faible.

— Nous sommes voisins alors et presque pays, car je demeure à Wildonck, où je me rendais.....

— Où vous n'arriverez pas en continuant par ici...

— Parbleu, je ne dis pas non, la belle enfant ! Et il y a un instant, je me traitais d'étourneau pour m'être égaré... Mais maintenant je bénis mon étourderie,..

Elle ne répondit rien à ce madrigal, mais son teint s'empourprait.

Il ne la lâchait pas. L'image de Begga, une image renfrognée et boudeuse à cause de l'aventure du canif,

pâlissait de plus en plus. Dans ses dispositions d'esprit, il accueillait l'inconnue comme une diversion bienvenue aux pensées moroses qui le bourrelaient tout à l'heure...

— Et comment t'appelle-t-on, fleur de Viersel?

— Hendrika Let... Rika...

— J'aimai toujours ce nom. C'était celui de ma feu mère... Tes parents habitent-ils loin d'ici?

— Mes parents! je ne les connus jamais. Je suis en condition chez *boer* Davie dont vous voyez la ferme là-bas, à vingt arbalètées, derrière les aulnes...

— Tu ne me demandes pas mon nom, à moi, Rika?

Elle brûlait de le savoir, ce nom du bienvoulu; car c'était là le brillant visiteur de la nuit enchantée. Comprimant les battements de son cœur bouleversé, elle feignait de témoigner au cavalier l'indifférence polie qu'une honnête fille montre au passant aimable qui l'accoste sur la grand'route.

— Tu hausses les épaules et fais la moue, Rika! Que t'importe, n'est-ce pas, le nom d'un soldat, d'un mauvais gars, comme prêche le curé; d'un dissipateur et d'un dupeur de filles. Eh bien! apprends-le, malgré toi. Je suis Cornélis Davie, autrement dit Kors. Kors le Noir, actuellement brigadier au 5e d'artillerie, 1re batterie, caserné au fort IV, à Vieux-Dieu, près d'Anvers. Mais, dans deux mois, je retournerai à Wildonck en congé définitif... et assumerai la direction de la ferme des Cigognes, car le vieux Davie a suffisamment trimé... Alors, Rika, Kors Davie prendra femme... Ne lui recomman-

dez-vous personne, gentille Rika?... Croyez-vous qu'il trouve du choix à Viersel?

— Je crois que vous vous éloignez de plus en plus de Wildonck! dit la coquette.

En effet, ils avaient cheminé ensemble et laissé depuis longtemps le canal derrière eux.

— Mauvaise! fit Kors un peu défrisé. Quel besoin avez-vous de me rappeler le moment de la séparation.

— De ce train, vous arriverez tout au moins demain... Mon soldat, le bonjour... Mes bêtes risqueraient de s'égarer comme vous...

L'espiègle fit mine de se jeter de côté. Cette fois, il la saisit par la taille, et la tenant enlacée, il lui répéta plusieurs fois dans le cou : « Tu es belle, Rika! »

— Si nos Jan de Viersel vous voyaient si toqué, ils se moqueraient de vous. Il n'y a donc pas de filles à Wildonck? Et en ville?

— Au diable les gars de Viersel, les filles de Wildonck et les chiennes d'Anvers! Je te disputerai à tous les cadets de ta paroisse, *nondekeu!* car je te vois plus volontiers que toutes les femelles de la mienne!... Rika, si tu voulais, mon mariage serait chose arrêtée...

— Paille qui flambe ne fait pas long feu!

Il la serrait plus fort.

— Lâchez-moi, brigadier, lâchez-moi ou je crie. Assurément, la boisson parle à votre place... Il y a quelques « chapelles » depuis votre fort jusqu'ici, est-ce pas?... Que dirait-on si on me rencontrait avec vous?... Ah, voici à droite, un embranchement qui vous mènera sur le bon chemin... Tirez ailleurs! Bonsoir!

L'inflammable Davie ignorait maintenant qu'il y eût jamais existé une beauté et une sagesse du nom de Begga Leuven...

— Eh bien ! soit, je pars ! dit-il avec un accent à la fois ému et résolu... Mais une parole encore, Rika... Si dans trois jours je repassais par ici; si je te répétais alors que je t'aime à en perdre l'esprit; si je te demandais d'être ma *baezine*, me repousserais-tu ?

— Cornélis Davie s'amuse aux dépens de Rika Let; les héritiers des maîtres de la terre n'épousent pas leurs filles de basse-cour...

— Que je meurs si je plaisante ! Kors n'a qu'une parole et qu'une volonté. Rika, dans trois ours, lundi, lorsque je m'en retournerai... m'attendras-tu à cette place ?...

Elle sembla se laisser arracher un consentement.

Mais, lorsque Kors voulut l'embrasser sur les lèvres, elle n'eût pas la force de résister et lui rendit un ineffable, un éloquent baiser.

Alors, avec un effort, il s'engagea dans le sentier, marchant d'un pas rapide, n'osant plus se retourner.

Elle, palpitante d'ivresse et de triomphe, le suivit des yeux jusqu'au moment où un tournant le cacha derrière la chênaie touffue.





IV

Rika Let, décidément réconciliée avec le temps de kermesse, dîne à Viersel chez ses anciens maîtres, les Verhulst, accompagnée de son mari, le beau Kors Davie, de Wildonck, Kors le Noir, héritier de la ferme des Cigognes. Le vieux Davie se rongea l'âme et trépassa, le pauvre! Ah! les maléfices de la vieille Zanne Hokespokes sont bien forts, pour qu'ils aient pu convertir Cornélis Davie, le filial Kors, en un enfant dénaturé et un amant infidèle! Il n'y a pas de recours, dolente Begga, contre la volonté diabolique. Aucun obstacle n'arrêtera les progrès de l'incantation. Résigne-toi, douce Begga, épouse le grand Milè de l'éclusier; il n'a pas la pécune et la mâle prestance de l'ex-brigadier, mais il t'aimera mieux que ce taboureur.

. Il y a un an, jour pour jour, depuis que Rika consulta la maudite. Quelle revanche pour l'enfantine vachère dont personne ne s'occupait! Elle a voulu faire visite aux Verhulst et leur présenter son argenteux de *baes;*

car les Verhulst, aussi considérables terriens qu'ils se montrent, sont des indigents comparés aux Davie.

Rika exhibe d'éblouissants atours. Il s'agirait bien, *baezine* Verhulst, de lui faire l'aumône d'un mouchoir de lainage acheté chez ce juif de Suske Derk. Tâtez plutôt la soie de sa faille : du gros grain, à dix francs l'aune, ni plus ni moins. Les dentelles de son gros bonnet d'apparat coûtent le prix de trois porcs gras et le cœur en diamant qui ballote sur sa poitrine, retenu par un massif jaseran d'or, un bijou de feue la *baezine* Davie, mère de Kors, vaut bien votre bicoque tout entière, mes maîtres !

L'heure de midi amène grande chère chez les Verhulst, en l'honneur de la kermesse et surtout de la visite des Davie. Maîtres, cousins, cognats, garçons de charrue et botteleurs, tous bien endentés, s'attablent autour d'énormes platées portées par la fermière et la remplaçante de Rika.

L'obséquieuse mère Verhulst se confond en politesses devant la superbe parvenue.

— *Baezine* Davie, une de ces carbonades ? Elles sont tendres comme du beurre... Une tranche de jambon ? Le roi n'en mange pas de pareil. Ou bien reprendrez-vous de cette échinée réservée pour votre visite ? ou une cuillerée de riz au safran ? Il fond dans la bouche.

— Vous êtes bien bonne, *baezine* Verhulst, mais nous déjeunâmes tard avant de nous embarquer... Kors, nos chevaux ont-ils le pain et l'avoine ?

— Soyez sans inquiétude, *baezine* Davie, notre *baes* les affourage lui-même...

Kors, de plus en plus amoureux de sa femme, présidant, à l'autre bout de l'attablée, le coin des hommes, à côté de ces dédaigneux piaffeurs dejadis, Odo et Freek, les fils Verhulst, coule vers la grassouillette Rika ses regards luisants et convoiteux, et sa langue pointe sensuellement aux commissures des lèvres. Rasé de frais, rouge, hilare, engoncé dans son sarrau turquin. il se pelotonne comme un heureux matou. De ragoûtantes vapeurs de victuailles saturent la grande pièce et amortissent les métaux de la cheminée, le christ, les chandeliers, les plateaux, l'ancien orgueil de Rika, la proprette.

Hardie! Longtemps les convives taillent, bâfrent, dépècent à leur faim sans souffler mot. Ensuite viennent les rasades, car il s'agit de tasser dans le bedon cette charge de viandes grasses. La farineuse pomme de terre du Polder pousse à la boisson! Puis, ne faut-il pas arroser de généreuses lampées les avaloires débagoulant des propos aussi salés que les flots de l'Escaut?

Maintenant, aux femmes, on a servi du café avec des tartines de pain doré moucheté de raisins de Corinthe. Les hommes détachent, non sans effort, leur fessier de leur chaise, chargent leur pipe et se mettent à fumer, silencieux et béats, tandis que les vieilles brêche-dents et les dirnes aux blanches quenottes jacassent comme chouettes avec linottes.

Et dans le crépuscule tombant, se noient lentement les maisons basses de la paroisse, au pied du clocher levé vers le ciel, comme le doigt vigilant de Dieu. En attendant que les bugles et les violons s'éveillent au *Cygne d'Or*, où la *baezine* Davie brûle de conduire son

baes et que rougeoient les quatre fenêtres de la salle de danse, Rika, triomphante, a pris le bras de Kors et promène le docile époux dans toutes les dépendances de la ferme Verhulst. Après avoir visité l'écurie et l'étable, le toit à cochons et la beurrerie, ils grimpent même dans la soupente où dormait la gardeuse de vaches de jadis. Voici le même lit de camp, le même miroir ébréché, l'unique et boîteux escabeau. Un attendrissement et peut-être un vague remords gagnent la jolie petite *baezine* à la vue de ces objets familiers et elle se laisse choir entre les bras du jeune fermier qui, ravi de tant d'expansion, lui baise goulument la bouche, et, féru, congestionné et affriolé, se met en devoir de préluder aux confortables passe-temps de la nuit. L'isolement favorise ces épanchements très légitimes et le piot échauffant et les victuailles saignantes et pimentées les provoquent. Déjà il a pris sur ses genoux la potelée gaillarde, qui ne se défend guère. Elle s'oublie et s'éperd dans ses membres enlaçants...

En bas, dans la cour, des voix narquoises les houpent; il s'en va temps pour la danse. Mais rien ne presse! n'est-ce pas, femme? D'ailleurs, Kors opère rapidement. Personne ne les dénichera, nos amoureux tourtereaux de passage!

— Kors, mon mieuxvoulu, fait-elle en soupirant, après un long et délicieux mutisme, ne connais-tu pas cette chambrette?

— Quelle demande cornue, femmelette; tu sais bien que mes pieds foulent aujourd'hui pour la première fois cet héritage!

— En es-tu certain?

Elle rit, très amusée de son air interloqué, moitié fâché, moitié bonasse.

— Mon *baes*, si soigneux, n'a-t-il jamais rien égaré dans sa vie? insista-t-elle.

— Trêve de divagations! Allons danser plutôt!...,. répond Kors, momentanément allégé en prêtant l'oreille aux stridentes fanfares scandées par les lourdes retombées de pieds.

Houpsa! Lourelourela! Argenteux et besoigneux s'accouplent dans les bruyantes sabotières et les groupes se détachent comme de noirs diablotins sur l'écran rouge des vitres du *Cygne d'Or*.

— Un mot encore..., dit-elle en le retenant par la blouse, ne gardes-tu point le souvenir d'un objet mignon, distrait pendant une nuit de voyage?

— Assez d'énigmes, ma grosse..., détalons; j'ai du vif-argen dans les jarrets....

— Allons, puisqu'il faut te rafraîchir la mémoire? Regarde...

Elle a tiré de sa poche le canif de Begga Leuven.

Il se retourne, tend la main. A peine s'est-il emparé du couteau, qu'il se souvient de la nuit féée... Il revoit la hideuse vieille qui le chasse devant elle à coups d'escourgée; il traverse les brandes et les marais, son sabre s'accroche aux fourrés; il galope sans trêve, étrillé, poussif... Mais il en sait plus long que le matin où il conta son cauchemar au loyal Warner Cats, cet ami de cœur qui s'est séparé de lui à cause de son absurde mariage... Il la reconnaît, cette maudite mansarde, où

il oublia le gentil couteau, étrenne de sa première fiancée... La raison revient et avec elle ressuscite toute la pure et normale passion de Kors pour Begga. Celle qui s'appelle *baezine* Davie fut l'atroce bénéficiaire du sortilége. Pour s'engluer aux lèvres de cette damnée, il abandonna Begga, la douce compagne ; plus tard, il fut sourd à la malédiction de l'ancêtre, il ne broncha pas lorsque Begga s'en fût avec le grand Milè, et ne trouva pas une larme pour arroser le cercueil de son père tué par sa honteuse mésalliance !

Et elle, la détestable complice de la sorcière, s'accroche encore à lui comme à la proie savoureuse ; cette goule !

La lune s'était levée, baignant la chambrette de ses rayons d'argent presque bleus.

Sous le regard de somnambule de Kors, Rika tomba, les mains tendues, pour écarter ce qu'elle sentait venir. Dans la main crispée de Kors le Noir, exsangue, le canif ouvert brillait comme pendant la nuit du charme.

Entre deux ritournelles de loure pincée et sonnée dans la salle du *Cygne d'Or*, la plaine muette, tragique, autour de la ferme Verhulst, fut réveillée par un dissonnant éclat de rire. En ce moment, Kors, délirant, immola sa *baezine* à coups de couteau... Elle tomba sans crier.

N'était-il pas dit dans l'incantation : « Je te commande, ô plante charmée, de m'amener l'homme qui me blessera comme je te blesse? »







Marcus Tybout

(Kermesse rouge)

I

Un soir nous agitions l'éternelle question du Beau. A l'heure où l'arôme du Souchong se marie aux bleues volutes des cigarettes turques, on parla de Don Juan, cette figure impérissable ébauchée par Tirso de Molina, mise à la scène par Molière, en vers par Corneille, en musique par Mozart, reprise en sous-œuvre, étudiée, exaltée, commentée à l'envi par Byron, Musset, Mérimée et enfin Baudelaire qui la campa dans cinq strophes, mais cinq strophes valant tous les sixains de *Namouna*.

— Ceci vous surprendra sans doute, dit Charles T..., l'ami chez qui nous nous réunissions, — en chargeant sa pipe de Hollande, une véritable « Gouda », car il trouvait mièvre notre débauche de papier persan et d'*orta* — mais c'est à la campagne que je rencontrai le type réalisant le mieux ce personnage légendaire. S'il n'a pas été emporté par une statue de pierre comme Don Juan Tenorio, sa fin, vous en conviendrez quand je vous aurai raconté son histoire, ne le cède pas en horreur au classique dénouement.

Ai-je besoin de vous dire que mon Don Juan était un simple rural du Polder anversois, un illettré qui n'avait jamais pu se monter le coup en lisant de romanesques aventures ? Vous connaissez ma prédilection pour les gueux. Jamais je ne me fis aux façons de ces androïdes appelés bourgeois, portant le même habit noir, le même plastron blanc, suffisamment articulés pour répéter avec leur journal : « civilisation — progrès — hydre cléricale — spectre rouge » ; mais qui loin de posséder une âme, ne révèlent plus même l'instinct de l'animal à face humaine si magnifiquement décrit par La Bruyère.

De tout temps mes sympathies allèrent aux humbles, à leurs mœurs, à leurs pittoresques habitacles, à leur langage imagé, à leur costume plein de ragoût. En ville, au fond de ce rutilant quartier maritime, je m'accostai tour à tour des débardeurs et des gabariers herculéens semblant autant d'atlantes, des matelots et des bateliers moulés dans leurs grègues boucanées et leurs maillots de laine bleue et je recherchais même jusqu'au contact des irréguliers, des las-d'aller, des ratés du travail, trô-

lant, les mains en poche le long des quais, narguant les bons bouleux pliés sous le faix, ou appuyés contre les garde-fou des ponts-tournants, crachant dans le bac du passeur et bayant à la manœuvre des allèges. J'assistai à d'édifiantes contestations entre ces crânes, souvent des gamins dont les têtes imberbes sont déjà flétries, dont la bouche veule et détendue expectore le juron haut en couleur comme leurs trognes, la plaisanterie grasse comme leurs coiffes.

Mais le pacant, l'homme de la glèbe, membru, bien facé, carré d'épaules, largement croupé ; le savoureux pitaud fait de violents contrastes : farouche et brutal, placide et féroce, lascif et sentimental, cynique et dévot, eut plus que ses congénères urbains le don de me séduire. Ainsi mon regretté séjour à la campagne fut marqué par maint compagnonnage spontané. Grâce à cette fraternisation complaisante, je connus l'héroïque pendard dont s'agit.





II



'ESTAMINET *Babylonia* forme, du moins s'il existe encore, la dernière maison du village de Doersel-en-Campine, sur une des chaussées qui vont vers la Hollande. Une avenue, ou mieux, comme on dit dans ce pays, une *drève* d'ormes perpendiculaire à la grand'-route le sépare de la propriété des comtes de V... à laquelle il sert de tourne-bride. Quatre arbres de la même essence que ceux de la drève, mais plus majestueux encore, masquent la maison peinte en blanc, percée de quatre croisées à volets verts, et adossés aux troncs rugueux et moussus des bancs également verts, appellent les passants fatigués.

Les dimanches d'été et les jours fériés en général, principalement à l'époque de la chasse, le cabaret *In Babylonia* présente une turbulente animation contrastant

avec son calme habituel, car il est isolé du noyau du village. Les voitures du château qui ont pris ou reconduit à la gare les invités de M. le comte, aussi les équipages desdits invités arrêtent à *Babylonia*. La salle basse retentit de braillements et de chamaillis d'écurie. Dans le clair-obscur, les brûle-gueule ardent avec des intermittences. Au dehors, les carrossiers soufflent et piaffent éprouvant la patience du gamin qui les émouche, une branche feuillue à la main.

Vers les 187... lorsque j'habitais Doersel, l'estaminet était tenu par *baes* Nikkel Tybout, ou mieux par Léna, sa *baezine*, et leur fille Jo, car lui, maître-charpentier, menuisier et ébéniste à l'occasion, travaillait de son côté, avec leurs quatre garçons : Suss, Jaak, Tône et Marcus, tantôt dans l'atelier joignant la salle d'estaminet, tantôt sur le chantier même de la bâtisse entreprise.

Babylonia devint bientôt ma promenade favorite. Je mettais une demi-heure à faire la route. C'était généralement vers le soir. Arrivé, j'oubliais le temps si je goûtais la bière ou si Jô, la blonde boulotte, me la pompait, mais je touchais à peine barre si le breuvage manquait de transparence ou si la vieille *baezine* me le présentait. Dans ce dernier cas j'enfilais la drève ombreuse, je gagnai la campagne recueillie et je rentrais au gîte après avoir décrit, en cheminant derrière le village, un grand arc de cercle à travers le Polder.

L'hiver, je pris l'habitude de jouer au billard.

Aux jours les plus courts, les Tybout quittaient le chantier dès quatre heures. Dans nos villages les artisans travaillent rarement à la lumière. Alors commen-

çaient sous les yeux de Jô, notre « marqueur », de longs tournois de carambolage où les mêmes maladresses provoquaient les mêmes lazzis et où la mâtine, juge en cas de différends, prenait outrageusement parti pour les siens et riait de mon air dépité.

Le *baes*, l'un ou l'autre de ses aînés, souvent les trois, faisaient ma partie. Marcus, le cadet, assistait moins régulièrement à ces séances; cela à mon regret, car il représentait de loin le plus intéressant des mâles de la maisonnée, gens flegmatiques et cagnards. *Baes* Nikkel, le métier toujours battant, mettait chaque année un joli denier à rémotis. Il fatiguait encore, malgré ses soixante ans, et tenait la bride haute à ses fils.

Marcus venait de servir trois ans dans un régiment de lanciers, et tout ce que l'habitude d'un coquet uniforme, le port du sabre, le frottement de la garnison, le contact des citadins, la fréquentation des tavernes et des musicos et surtout les faveurs du sexe peuvent donner de désinvolture et de loquèle à un maraud intelligent, pas mal fait de sa personne, il le rapportait dans son terroir. La casquette, posée sur l'oreille, rappelait le bonnet de police à floche blanche; son dos se redressait, son torse se cambrait aussi fièrement dans sa veste de travail que dans le dolman à brandebourgs, la main à la ceinture il jouait avec les cordons de son tablier ou sa poche d'outils comme avec la dragonne de son sabre et dans sa marche, les cuisses un peu arquées, les talons au dehors, un certain dandinement des hanches, on reconnaissait l'homme habitué à chausser les éperons et à presser un cheval entre ses genoux. Il était blond avec

de profonds yeux bleus, et ressemblait à Jo par les traits.

Les jours ouvrables le gaillard reconquis au métier paternel, abattait la besogne avec une vivacité merveilleuse. Sifflotant entre ses dents, comme jadis au pansage, les sonneries du régiment, il se servait aussi rudement du rabot que de l'étrille ; semblait bouchonner son établi et chassait les clous comme dans le sabot de son bidet. Mais au baisser du soleil, débarrassé de l'outil, le temps d'abandonner le long tablier de toile grise, fleurant le bois varlopé et l'encaustique pour endosser le sarrau bleu, — bonsoir la compagnie — il s'éclipsait. Lorsque je m'informais de lui, ses frères haussaient les épaules d'un air de supériorité de gens émoussés aux fredaines de la jeunesse ; la gentille Jô rougissait comme une pomme de « belle-fleur », quant au père, il grommelait entre ses dents des choses peu obligeantes pour les paroissiennes de Doersel assotées de son garnement de culot. Cependant, pourvu que la besogne ne souffrît pas, le vieux Tybout laissait pleine liberté au gars de courir le guilledou ; il le préférait paillard qu'ivrogne. En effet, Mark ne buvait guère ; la femme seule le grisait et le plus clair de son argent de poche passait lors des kermesses à payer des tours de valse et des colifichets à ses amies.

Jamais moineau ne picora tant de cerises mûrissantes que cet entreprenant compagnon becqueta de vermeilles pucelles. Il ne s'amusait pas à la bagatelle et se moquait de ces dadais qui, après un langoureux pèlerinage d'*herberge* en *herberge*, reconduisent chez elles au temps

des poules et sans les chiffonner un brin, les jeunes dirnes asticotées par leurs illusoires déclarations. Ah ! lui n'était pas de ces chapons roucouleurs dont les filles désabusées se vengent chez nous en les souffletant en public. Et personne ne se trompant sur la signification de cette caresse, le vantard trouvera difficilement une commère s'accommodant de son platonisme.





III

Marcus, l'enragé chasseur, étendait la région de ses exploits. Il battit les environs de Doersel dans un rayon de plusieurs lieues. En même temps qu'il dénichait les oiselles du Polder, grassouillettes comme des cailles, les pauvres filles de la Bruyère, gibier sauvage, farouche au fumet plus irritant, se prenaient dans ses lacs. Il menait de front plusieurs intrigues ; je lui connus simultanément quatre maîtresses : la *pachteresse* de Crandoren ; une svelte et agaçante vachère de la Carte dans les Dunes; une maraîchère de Zélem ; puis la camérière de la comtesse de V.... Et l'on allait jusqu'à prétendre que la comtesse partagea longtemps avec la soubrette les faveurs de ce manant dégrossi.

D'abord il parut jouir de toutes les immunités. Les

abandonnées lui pardonnaient. Il ne les quittait pas sans espoir de retour. Ses revenez-y, ses regains de tendresse furent souvent plus passionnés que ses primes liaisons.

A la longue, toutes n'ayant pas la même patience et la même abnégation, les affaires commencèrent à se gâter. Des filles-mères entendirent assez logiquement endosser leurs poupons au plus vigoureux de leurs dompteurs. Le cabaret des Tybout retentit des giries des délaissées, des menaces de leurs protecteurs naturels. En vain le vieux Tybout, fatigué de ces criailleries, la pauvre menuisière, inquiète pour le larron d'honneur, l'engageaient-ils à suivre l'exemple de ses aînés, successivement appariés et établis. Lorsqu'on entamait ce chapitre, il sifflotait un refrain de la dernière foire de Putte en battant la mesure sur la vitre, ou, si les exhortations le relançaient à l'atelier, il tirait du rabot et de la scie des grincements et des plaintes si épouvantables que l'admonesteur fuyait en se bouchant les oreilles.

Pourtant un matin, sa mère parvint à le fléchir et, résolu à en finir avec sa vie de coucou, il se rendit à la cure en compagnie de sa dernière conquête, la gente Siska du cordonnier Simons.

Le curé ne fut pas médiocrement ébaubi en voyant entrer chez lui ce grand retrousseur de cottes. Mais l'ébahissement du saint homme devint de la stupeur lorsque Mark lui eut exposé le but de cette démarche.

— Quoi ? Vous voulez vous marier, vous? Le plus mauvais sujet de la paroisse! Le monde s'abîme pour

sûr. Pareil prodige annonce au moins la venue de l'Antechrist. Voyons, ami Tybout, reprenez vos sens ou rendez-moi les miens. L'un de nous rêve en ce moment. Et vous, Siska, mon enfant, connaissez-vous le cadet qui vous courtise?

— Nous sommes d'accord, Monsieur le curé. Pas vrai, Siska? fit Mark sans se laisser démonter.

La Siska rougissante répondit par un faible oui...

— Eh bien, reprit le curé, dans ce cas, nous aviserons. Inutile pourtant de précipiter les affaires. Revenez me voir tous deux dans huit jours.

Une semaine se passa. Le terme arrivé, nouveau coup de sonnette au presbytère, nouvelle entrée de Marcus Tybout, endimanché et presque solennel, poussant devant lui une jeune fille gauche et confuse.

— Mais, s'exclama le curé en dévisageant la belle, que signifie ceci, garçon? Je n'ai pas la berlue que je sache et cependant je reconnais, ici présente, Mietje Purss, la nièce de *boer* Nagels, alors que l'autre fois vous m'aviez amené Siska Simons?

— J'ai réfléchi, Monsieur le curé. Décidément celle-ci me botterait mieux. Et si vous vouliez publier nos bans...

Le pasteur faillit se fâcher, car tout cela ressemblait furieusement à la gageure d'un plaisantin sans vergogne, mais en scrutant la physionomie du menuisier, il y trouva un air si franc et si candide que la colère fit place chez le digne prêtre à un conciliant éclat de rire.

— Ecoutez, mon fils, dit-il à Mark en reprenant difficilement son sérieux, comme vous vous êtes bien trouvé de mon conseil lors de votre première visite,

vous suivrez un nouvel avis. Attendez huit jours encore, et si votre attachement pour Mietje résiste à ce délai, je vous promets de publier vos bans.

Au doute exprimé par le prêtre, Mark, comme pour protester, pressa tendrement la main potelée de la brunette et mit dans son long regard de velours la promesse d'une passion éternelle.

— Heu, heu! dit le bonhomme, ne vous fiez pas trop à l'enjoleur, la dernière fois il faisait les mêmes yeux à l'autre.

Et il connaissait son bélier, le pasteur de Doersel !

Avant les huit jours révolus, Marcus remplaçait par la blonde Véva Mollendraf ses deux premières accordées et toutes ses précédentes amoureuses. Aussi jugea-t-il inutile de faire une troisième tentative auprès du curé. Il n'était pas de la farine dont on pétrit les maris.

Malheureusement, aller à la maraude devenait périlleux.

Tant que mon braconnier n'avait englué que des faneuses et des vachères, les notables paroissiens se gaussèrent des victimes, une espèce peu intéressante, des coureuses à qui Marcus faisait beaucoup d'honneur. Mais du moment que les juvéniles héritières des gros terriens, leurs *baezines*, leurs sœurs, leurs promises se compromirent avec ce cochet comme la plus infime des filles de basse-cour, on ne badina plus. Les rivaux évincés, les époux dépossédés de leur privilége, s'ameutèrent contre ce suborneur. Il se mit à dos les porte-culottes pour ne pas dire les mâles de toute la région. Ce n'était qu'un cri après lui. Pas plus qu'il n'avait eu

cure des médisances cornées dans le village, il ne prit peur de cette ligue de lymphatiques soupirants et d'impuissants barbons ! Ils endévaient? Tant mieux !

Cependant ses ennemis ne s'en tenaient plus aux menaces.

S'il s'anuitait, des hommes embusqués au bord de la route se précipitaient sur lui et c'était alors un massacre dans lequel il rendait royalement les gourmades mais où, ayant affaire à forte partie, il finissait par avoir le dessous. Il rentrait alors à *Babylonia*, fait comme un brûleur de maisons, le bienvoulu des femmes de Doersel: les yeux pochés, les joues traversées d'éraflures, des contusions par tout le corps.

Le vieux Tybout hochait la tête en prédisant des malheurs, la mère et la sœur suppliaient leur Marcus affectionné de renoncer pour l'amour d'elles à ces sanglantes compétitions, les frères reniaient ce libertin incorrigible traînant le nom des Tybout à travers le scandale et l'esclandre. Les dégelées ne l'entamaient pas : le coffre restait bon et la chair exigeante. Ces batteries où il tenait tête à toute une bande d'assommeurs le rendaient plus intéressant que jamais aux yeux des commères.

A l'époque de sa liaison avec Genovéva Mollendraf, fille d'un considérable fermier de la Montagne-aux-Cigales, hameau de Doersel, il eut du goût pour Fine Wouts, promise au long Mil Severd, le charron, et le lui prouva si bien que Mil les surprit entre chien-et-loup dans la cour de la ferme de Wouts, entrelacés sous un appentis, trop tendrement occupés pour songer

même à se moquer du lendore qu'ils croyaient à Stabrouk, à deux lieues de là. Mil, aussi couard qu'il était grand, se contenta de rompre le mariage sans plus paraître disputer son inconstante Fine au damné menuisier. Mais un mois plus tard, le soir, sur la chaussée de Putte les salariés et les partisans du charron, assaillirent Marcus Tybout. Dix contre un, il l'eurent promptement démoli et le laissèrent pour mort sur le pavé.

Cette fois l'affaire arriva devant le juge de paix. Le charron et ses suppôts frisèrent la prison. Marcus garda le lit durant trois semaines. Il revenait de loin et pourtant la leçon ne lui profita pas.





IV

Je me rendais à *Babylonia*, lorsque je le rencontrai ; je l'accostai, ravi de le voir sur pied. Il était un peu pâlot, mais l'œil se ravivait et il marchait aussi délibérément que jamais. Il portait son costume de travail et son attirail d'outils battait à son côté. Comme nous cheminions, je l'adjurai de se contenir et de ne pas pousser à bout ces enragés qui finiraient par le descendre. Il ne parut guère convaincu du danger :

— Hé vivat ! faisait-il, enjoué et expansif selon son habitude. Est-ce ma faute à moi, monsieur, si les voisines sont belles et si leurs jaloux ne les contentent pas comme elles le méritent ? A qui la sève, à lui les fruits ! Voici la saison où les bourgeons s'aoûtent sur le brout et où les premières fleurs se nouent. Les merles s'appareillent ; imitons-les. Des filles, de tendres filles ! J'ai suffisamment jeuné !...

— Où vas-tu travailler encore ? lui demandai-je en remarquant son équipement. Il se fait tard. Un convalescent affronte à tort le serein.

— Travailler ! dit-il en éclatant de rire. Il s'agit bien de travail ! J'ai simplement voulu donner le change aux anciens et prétexté un auvent à rattacher chez le secrétaire...

Et il se disposait à enfiler un sentier de desserte conduisant à la Montagne-aux-Cigales. Je devinai qu'il se rendait auprès de Véva Mollendraf et crus devoir l'avertir que celle-ci, sachant pourquoi les sicaires du charron l'avaient assommé, ne ferait pas grand accueil à l'heureux rival de Mil Severd.

— Je la connais mieux, fit-il, toujours réjoui. Elle comprend que Fine Wouts ne fut qu'une amusette passagère et qu'elle, Véva, demeure la plus aimée des bien-aimées. Véva m'appelle ; il est besoin, m'écrit-elle, de nous voir ce soir...

— Mark, prends garde à toi ! Si les Mollendraf, ayant appris ce que chacun répète au village, te traitaient comme la bande de Mil Severd !

Je voulus le retenir, incité par je ne sais quelle appréhension.

Devina-t-il l'intérêt que je lui portais, mais il semblait réfléchir, hésiter, et sa main durillonnée pressa longuement la mienne et la secoua sans se décider à la lâcher.

Je n'ai pas perdu un détail de cette humide soirée de juin. De tièdes lavasses avaient couché les blés d'un vert aveuglant sous les sépias livides du ciel crépusculaire.

Les grenouilles ragaillardies par l'ondée sortaient de la cannaie et plongeaient dans les flaques. A mesure que tombaient les ténèbres, toutes les haleines de la campagne pâmée, les friselis de la feuillée et de l'herbe se fondaient en une musique assoupissante. Une cigogne craquetait dans le lointain vers le Mont-des-Cigales. La veille, l'orage avait rompu un peuplier, l'arbre gisait en travers du sentier et semblait barrer le chemin *à quelqu'un qui devait venir de ce côté.*

— Allons, dit-il plus sérieux et d'une voix moins assurée que de coutume, bonsoir, monsieur, et merci de votre bon avis. Mais je n'ai jamais saigné du nez !

Et il enjamba l'arbre encroué.

Je restai en-deçà et je le considérai si attentivement, avec une absorption tellement intense que jamais son image n'a pâli dans mon souvenir.

Par quelle étrange correspondance ce jeune fou, ce débauché généralement assez trivial, revêtait-il à mes yeux un caractère presque hiératique ? Un moment il se retourna et je ne vis plus en lui l'ancien sous-officier de cavalerie. Son visage affiné, frappé en plein par une suprême fragrance du couchant, prenait une expression grave et souffrante. Son ample tablier de bisonne le drapait comme la tunique d'un lévite, sa casquette le coiffait comme un de ces bonnets des antiques sacrificateurs, et l'adieu qu'il m'envoya de la main s'emplissait d'une tragique majesté.

En même temps, le triste craquètement de la cigogne reprenait. Et mon cœur se crispait comme je songeais à la superstition du paysan qui voit dans ce grand oiseau

blanc le fatidique génie de son foyer. Sur quel chaume abandonné du ciel se lamentait cette voix?

Les nues plombées se refermèrent, éteignant la sanglante lueur, l'oiseau se tut, et la silhouette assourdie de Marcus Tybout s'enfonça dans les vapeurs du soir.

Je ne le revis plus. Mais j'ai trop facilement pu reconstituer avec mon intime pénétration de son caractère et aussi la confession des Mollendraf ce qui se passa après notre rencontre.





V



Le hameau de la Montagne-aux-Cigales échelonne sa demi-douzaine de feux sur une superficie de quarante hectares. On rencontrait la première et la plus importante de ces bordes à quelques arbalètées de marche en venant de la grand'route. Elle appartenait au père de Véva, un veuf, échevin de la commune de Doersel, qui l'exploitait avec ses trois fils : Bert, Gust et Pauw.

Fons Mollendraf, le *baes*, était un nabot asthmatique, avec un teint foireux, de petits yeux gris, des joues cousues, un front étroit et comprimé, un menton en galoche, un nez camard, des lèvres pincées et narquoises, des oreilles en auvent, des cheveux poisseux,

des bras qui n'en finissaient pas, un corsage trop long et des jambes croches trop courtes.

Bert, le fils aîné, un pagnote de vingt-huit ans, mesurait près du double de son père, présentait une carre gibbeuse, un profil en lame de couteau où flaquaient deux yeux glauques. Il avait des mains énormes et des pieds qui déconcertaient Pier-Jan Klomper, le sabotier, aussi habitué que fût celui-ci à chausser des abattis extravagants.

Après lui venait Gust, un brunet de vingt-deux ans, assez proprement découplé, rogue et vicieux, et le plus déluré des trois garçons. Puis c'était Pauw ou Pol, le benjamin, un rousseau à la veille de tirer au sort, trapu et râblé, au masque épaté et moufflard, affligé d'une hilarité chronique qui lui donnait l'air d'une volaille gavée ouvrant le bec pour respirer, avec cette nuance que le bec ressemblait à un croupion.

A trois ils n'avaient qu'une volonté : celle de leur père. Ils le savaient mauvais, capable d'avantager l'un d'eux dans son héritage. Le fermier avait maté son second, le plus récalcitrant, en se faisant d'aveugles instruments des deux autres maroufles. A présent, Gust trimait aussi docilement que Bert ou Pol. Etant le plus malin et le plus dur aux manouvriers, il présidait aux façons, aux semailles et aux récoltes. Le long Bert dirigeait les charrois, trimbalait les fumiers, livrait les fourrages aux clients de la ville. Quant à Pauw, il paissait les vaches et battait en grange.

Les jours fériés et en temps de kermesse, ils recevaient chacun un double florin de leur père. Bert le

long courait perdre son argent en jouant aux quilles et au bouchon avec des rouliers et d'autres camarades de la grand'route; Gust raccolait parmi ses équipes de faneuses la guenipe la moins déplaisante, l'emmenait à des lieues de Doersel pour être plus libre, battait en sa compagnie les cabarets de villages inconnus, la soûlait, la rouait de coups et finissait par s'affaler avec elle au bord d'un talus ou dans une douve sans eau où il la soumettait à toutes les inventions de sa luxure. Quant à Pauw, gobelottant dès l'aube et ivre à midi, il passait l'autre moitié du jour à cuver son alcool, vautré à côté de ses ruminants et ronflant à couvrir leurs meuglements.

Véva, leur sœur, ressemblait tout au plus à Gust, son jumeau. C'était un crâne brin de femelle, avec une poitrine mamelue, rondement modelée, une croupe montueuse, de larges hanches, des jambes et des bras charnus sans disproportion. Son teint luisait comme la pelure d'une pomme vineuse; ses yeux clairs d'émérillon luttaient de hardiesse avec ceux des piaffeurs. Elle avait la langue bien pendue et les gars de la paroisse prédisaient qu'elle ferait passer des nuits paradisiaques mais des journées infernales à qui la prendrait pour femme. Aussi, malgré ses avantages physiques et l'appeau de sa part d'héritage, elle rebutait les prétendants. Elle éconduisait les fils des plus gros terriens de la contrée. La réputation du père et des trois fils, de terribles coucheurs, éloignait les galants sans fortune.

Mais Marcus Tybout n'était pas homme à reculer. La fière Véva ne lui résista pas plus que les autres. Au

contraire, elle fit la moitié du chemin à la rencontre de son désir. Connaissant l'inconstance et les nombreuses aventures de Marcus, elle éprouva pour lui une de ces passions douloureuses dont la jalousie aiguillonne et exaspère les transports. Elle l'aimait férocement et entendait le garder entièrement pour elle, ne le lâcher jamais plus. Aussi, lorsqu'elle songeait à un abandon possible, des vapeurs homicides montaient à son cerveau.

Depuis plusieurs mois que durait leur liaison, le futé gaillard s'introduisait chaque soir, vers les minuit, dans la cuisine des Mollendraf. Genovéva lui ouvrait la porte et à côté de la chambre du père, au pied de la soupente où s'allongeaient les trois pétras de frères, tous deux frissonnant d'une anxiété délicieuse, relevant leurs clandestines tendresses d'un âpre piment, ils s'engageaient dans de longues conversations d'où les vocables étaient proscrits pour faire place à la plus éloquente des pantomimes.

Ce soir de juin, lorsque Marcus contournant le corps de ferme déboucha dans la cour et la traversa sans même provoquer un aboiement de la part du grand *spits* noir habitué à ses visites, Véva l'attendait sur le seuil de la porte. Il était fort tôt ; mais dans son billet la mâtine avertissait le galant que retenus en Hollande, par une vente complexe d'instruments aratoires et de cheptel, aucun des siens ne serait à la maison.

Comme il ouvrait les bras pour l'attirer à lui, elle s'y précipita avec une agitation nerveuse et, fondant en larmes, elle lui avoua une catastrophe : elle était grosse.

Assez marri et confondu par cette nouvelle mésaventure, il s'apitoya et chercha des raisons consolantes. Elle l'entraîna dans la pièce principale. Il essaya de la calmer. Mais avec une volubilité fébrile elle débonda son cœur, parla de réparation, de mariage, du scandale, de la fureur des quatre hommes et enfin elle reprocha au menuisier de plus en plus penaud de choisir ce moment calamiteux pour la tromper avec une guenuche. Marcus protesta de son repentir et de son inaltérable tendresse, mettant son infidélité sur le compte d'un aveuglement passager. Il ne chérissait qu'elle, sa Véva, et allait le lui prouver victorieusement. Il lui revenait affamé de sa présence et de son contact.

Plus Mark prodiguait les consolations et les caresses, plus elle geignait. Il l'avait prise sur les genoux et soufflait des paroles chaudes dans son cou potelé. Haletant, excité maintenant par cette douleur il parlait possession, elle répondait mariage. Comme il faisait le sourd, elle se débattait rageusement, élevait la voix et menaçait de tout révéler à son ogre de père. Une crise de larmes de dépit entrecoupée de reproches la secouait. Tout à coup elle se dégagea, véhémente et furibonde; somma le volage de l'épouser.

— Ah! pour cela, non! répondit-il, regrettant sans doute de ne pas m'avoir écouté. Et puisque je suis reçu de cette façon, bonsoir, ma mie...

Il se leva et se dirigea vers la porte de la cuisine pour regagner la cour.

Avant qu'il l'eût atteinte, cette porte s'ouvrit.

Une clarté soudaine emplit la chambre.

Un petit homme entrait portant une chandelle allumée; trois autres individus l'escortaient. Dans ce blême courtaud et dans les trois pandours de sa compagnie Marcus Tybout reconnut Fons Mollendraf et ses fils. Elle le livrait.





VI

Bonsoir, Marcus, mon garçon, ne vous dérangez pas... Enchanté de vous rencontrer... Nous en profiterons pour causer... Véva, enfant, cherchez à la cave un cruchon de vieux Schiedam, le meilleur, et apportez cinq verres... Sans doute il nous faudra trinquer, le marché conclu... Asseyez-vous donc, Mark : comme çà, nous nous expliquerons avec calme et raison. Pas vrai?

Ces paroles étaient prononcées d'une voix blanche, blanche à la facon de ces blancs nuages métalliques chargés d'une électricité latente et dont les explosions foudroient.

Le coupable ne s'y trompa point ; il s'assit cependant entre Bert et Gust. Sur un signe presque imperceptible du père, mais que surprit fort bien le menuisier, Pauw s'affala sur une chaise derrière lui. Le vieux de l'autre

côté de la table lui faisait face. A quatre ils coupaient la retraite au menuisier.

Genovéva rentra. Ses mains tremblantes faisaient tintinabuler les verres portés sur un cabaret.

— C'est bien, fille. Sortez maintenant. Nous vous appellerons lorsque nous aurons besoin de vous.

Elle avait laissé la porte entr'ouverte. Le vieux Mollendraf se leva flegmatiquement pour la clore ; puis se rasseyant :

— Ce qui est fait est fait. Marcus, reprit-il. Véva, notre trésor de fille, a fauté. Au lieu d'attendre que son père lui trouvât un mari de sa condition, elle s'amourachait de vous et vous en profitiez si bien que la voilà grosse de vos œuvres... Un autre prendrait les choses au plus mal, Mark, et après vous avoir cassé les reins comme au méchant enjôleur que vous êtes, il accepterait et publierait la honte de la sotte enfant ; puis il attendrait un gendre de son choix qui voulût bien passer l'éponge sur l'aventure. Mais je préfère, puisque notre Véva vous aime, vous la donner et vous permettre ainsi de réparer le mal. On accepte, pas vrai, Marcus?... Pauw, débouchez le cruchon, vieux... Je dirai, tout en buvant, comment j'entends établir ma fille...

— Permettez, cousin, dit le menuisier, mais vous attelez en ce moment la charrue avant les bœufs. Moi, je n'éprouve pas la moindre envie de me marier. Je viens de le déclarer à Véva elle-même. Probablement l'aurez-vous entendu.

— Tatata ! Vous changerez d'avis, reprit le vieux fermier du même ton ironiquement bienveillant, et cela

avant de sortir d'ici. Un pauvre diable comme vous dédaignerait cette occasion ! Avouez que vous travailliez pour en arriver là ? Et on fait le dédaigneux à présent afin de ne pas avoir l'air si « politique »! Ignorez-vous, capon, qu'il n'existe pas de plus sérieuse héritière dans le pays. Ne s'apparente pas qui veut aux Mollendraf... Tu la vois toujours volontiers, j'espère?

— Votre Véva vaut son pesant d'or ; c'est une ferme dirne. sans conteste ; elle vaut plus que tout votre bien, sans en excepter vos trois garçons — soit dit sans les froisser — ... mais Véva ne sera jamais ma femme.

— Que radote l'innocent ? laissa échapper le fermier.

Le grand Bert fit mine de se lever; Gust remuait les pieds, gambillait, crissait des dents, promenait impatiemment ses mains sur ses cuisses; quant à Pauw, ses grands yeux de poisson roulaient hébétés dans sa face poupardc et le sang marbrait ses joues veules.

Mais le *baes* se contint, redevint plus doux que jamais :

— Ecoute d'abord mes offres... Tu connais mon champ de la *Droeve-Wei*... une pièce de cinquante verges, avec la maison donnant sur la chaussée de Bergen... Vous savez, vous autres, la même maison qui m'a coûté cinquante florins de peinture aux avents... Mark, le champ et la maison sont à toi...

— Gardez-les !

— Canaille !

Les trois chaises des frères Mollendraf mues par un même courant galvanique se rapprochèrent de Marcus

qui, les mains plongées dans ses poches, les jambes allongées, la tête renversée en arrière, les yeux interrogeant les ombres sur le plafond, sifflotant même son refrain de la kermesse d'antan, se balançait d'un air indifférent du monde.

Les autres bouffaient. Mais Fons Mollendraf, refoulant une seconde fois sa rage, contint du geste sa lignée impatiente. Il se mit à glapir en récapitulant à la façon du notaire Balduyn, présidant à une vente de bois :

— Je dis ma maison et ma culture de la Droeve-Wei... Cinquante verges.. Trois cents beaux florins payés, argent sur table, le jour de la noce... Je répète trois cents beaux florins... Accepte...

— Ni la terre, ni la masure, ni les espèces... Marcus Tybout ne se vend pas.

— Marcus Tybout devrait être envoyé à Gheel auprès des fous.

— Oui, fou ! fou furieux ! hognaient les trois ruffians, et Pauw, dit la Pleine-Lune, faisait derrière le dos du hardi garçon des gestes gourds d'étrangleur que Mark surprenait dans les silhouettes du plafond.

Et maintenant du fond de la chambre voisine partirent des sanglots et des gémissements de femme.

Marcus Tybout souriait, méprisant.

— Doucement ! dit le père, domptant itérativement sa progéniture. Et se tournant vers la porte : « Ah ! çà, la paix, grande bête ! Je n'ai pas fini. Il cédera. Il doit t'épouser, Véva... » Tu disais l'aimer pourtant, toi, le voleur de son bon nom !

— Eh ! oui, je l'aime.

— Et que te faut-il pour que tu la demandes? Dépêche, que cela en sorte enfin... Le temps presse...

— L'envie de me marier...

— C'est assez plaisanter... Mark, je suis le père de Véva et pour l'amour d'elle, je te parle en père, à toi aussi. Je songe à la créature de Dieu qu'elle porte dans son ventre... Mark, accepte comme un honnête garçon. J'oublierai la façon dont tu pénétras sous mon toit; je ne réclamerai même pas un patard à ton père... On saura, à Doersel, que les Mollendraf sont assez riches pour racheter leur honneur... Tiens, j'ajouterai même une autre enclave à ma pièce de la Droeve-Wei, mon lopin de Dizekesseyk... Encore? Va pour ma vache de Hollande, ma bigarrée, la favorite de notre Véva... Enfin, tous les ans à la Noël, je te servirai les meilleurs morceaux de mon porc gras. Hein? J'espère que voilà des conditions... Tu n'hésites plus pour sûr...

— Je n'hésiterai jamais entre ma liberté et vos jambons...

— Est-ce ton dernier mot?...

— Le tout dernier...

— Et moi je te demande une fois encore : Marcus Tybout, veux-tu, oui ou non, épouser Genovéva Mollendraf ?...

— Assez de cette scie. Les gens raisonnables se couchent à présent... *Baes*, et à vous, garçons, le meilleur des repos...

Et, campant sa casquette sur sa tête, il se leva.

Mais les trois frères l'entouraient, ricanaient, de l'écume aux lèvres, et le poussaient du coude, et lui

mettaient le poing sous le nez. Le père les avait soûlés durant l'après-midi, leur haleine les trahissait. Il se trouva que tous trois s'étaient débarrassés de leurs sarraux.

Ces provocations manifestes vainquirent le calme de Marcus.

— Au large! les mains ne sont pas de la partie! commanda l'intrépide. Au large, vous dis-je! Et comme les brutes le bousculaient, il s'arma d'un fermoir, puisé dans son assortiment, et en balafra la joue de cet enflé de Pauw qui venait de le saisir par le bras. La vue du sang acheva de les affoler. Ils se ruèrent, épileptiques, débagoulant l'injure.

— Tapez dessus, les garçons! hurla le vieux Mollendraf, s'oubliant comme eux.

En un instant, la table culbuta, la chandelle s'éteignit ; éventré, le fameux cruchon de Schiedam se vida sur la dalle, les verres volèrent en éclats et Mark, harpé par les trois batailleurs, roula par terre.

Véva accourait a ce hourvari.

— Marcus, s'écria-t-elle! *Och God !* que va-t-il arriver.

— *Fourtt*, la *Judase !* clama son amant, l'accouplant au traître des traîtres.

— Ne t'en mêle pas; laisse nous faire! Il la dansera! marmonna le vieux à l'oreille de Véva.

Cependant, les coups pleuvaient sur la carcasse du franc gars. Il les rendit aussi longtemps qu'il put. On entendait les respirations pénibles des poitrines comprimées, pressées l'une contre l'autre, des cris rauques,

des imprécations, des blasphèmes, des pleurs de rage, des bruits de têtes et de sabots battant la dalle.

— Cède, crapule, ou nous te mettrons en pièces! dit le vieux Mollendraf.

— Baise mes couilles!

Et avec l'accent le plus méprisant qu'il trouva, le crâne leur cracha l'obscène et formidable injure.

— Crève alors!

Le massacre recommença.

Le sac de ferrements détaché dans la lutte avait été pillé par les trois égorgeurs. Ils ne gardaient plus aucun ménagement, frappaient pour en finir, à l'aveuglette, avec tout ce qui leur tombait sous la main : outils contondants ou tranchants, chevilles d'assemblage, gouges, compas, crochets, ébauchoir, laceret, tarière, tournevis.

Deux fois encore l'héroïque compagnon était parvenu à se dégager. Il tenait à dire adieu à la traîtresse. Il s'en approcha et lui cria dans la face :

— Toi aussi, baise-*les*, damnée chienne!

Un coup de poing l'étendit de nouveau par terre.

Alors éperdue, altérée de sang, tous ses rêves de vengeance remontant à son cerveau, Véva se complut dans ce carnage, s'acharna à son tour. Elle le voulait immolé, aboli, l'orgueilleux, le bravache!

Elle se joignit à ses frères, se jeta sur sa proie en poussant des cris grièches. Elle enfonçait les ongles dans les yeux de Marcus, arrachait les mèches frisées de la blonde chevelure si souvent caressée par elle, déchiquetait ces joues qu'elle avait baignées de larmes sup-

pliantes quelques minutes auparavant et dont ses baisers furieux usaient le duvet.

Tout l'affutage du menuisier avait été essayé sur ce corps refroidissant. Et ce qui gisait, râlant faiblement encore, ruisselant, atteint en cent endroits, contusionné, écharpé, taraudé, perforé, scié, les habits fendus depuis la nuque jusqu'aux talons, ne ressemblait plus à une forme humaine.

Aussi les massacreurs frappaient moins fort. Assez de coups mortels avaient été portés. Et ils se repaissaient de cette agonie qu'ils se bornaient à taquiner, à piquer, de peur que la mort arrivât trop tôt.

Cette fois, Marcus Tybout avait son compte.

Véva ralluma la chandelle de suif et promena la lumière sur cette dépouille, mise à nu avec je ne sais quelle préoccupation profanatrice d'hyène.

Gust, le vicieux, regarda sa sœur.

Les jumeaux se rappelèrent la suprême bravade claironnée par ce coq irrésistible.

— Si nous le chaponnions? ricana Gust.

Lorsque se servant tour à tour du ciseau et des tricoises, Pauw, l'éternel réjoui, eut consommé la mutilation sacrilége, la belle fille ramassa ces lambeaux charcutés et les appliqua aux lèvres du moribond.

Et le dernier soupir de Marcus Tybout *les* caressa.





Les quatre Métiers de Stann Molderé

CONTE DE NOËL

A Mme M... S...

PERSONNE n'affirmerait que Stann Molderé, le terrassier, fût un mauvais garçon. Au contraire, dans le village tout le monde s'accordait à dire qu'il n'en existait pas de meilleur. Mais à la condition que Stann n'eût point bu. Or, le malheur voulait précisément que

Stann pintât souvent et beaucoup. Chaque jour même il ingurgitait un verre de genièvre — un simple dé à coudre, comme il disait — de plus que la veille.

Le soir, en revenant de la ville, il s'attardait dans les « chapelles » et ne démarrait de la dernière que lorsque le *baes* le poussait dehors par les épaules. Alors, il allait à la grâce du dieu des ivrognes, maugréant et titubant, buttant et culbutant. Lorsqu'il échouait au logis, plein comme une dame-jeanne, il fallait que sa femme, la patiente Annemie, le charriât sur son lit.

Le lendemain, un peu dégrisé, avant de partir pour la besogne, le lifreloffre faisait les plus solennelles promesses à son indulgente moitié, pressait tendrement sa nichée sur son cœur, se remplissait les yeux et l'âme de leurs roses frimousses auréolées de tignasses blondes, afin de résister l'après-midi aux sollicitations de son gavion, et s'éloignait, guilleret et résolu, l'outil sur l'épaule, la gourde et le havresac au flanc, réconcilié avec lui-même.

Malheureusement, à mesure que la journée s'écoulait, les viriles résolutions de l'aube s'ébranlaient, les évocations du foyer pâlissaient et finissaient par laisser le champ libre aux mirages pervers de la boisson. Ainsi la totalité du salaire se fondait sur les comptoirs des liquoristes.

Entretemps sa famille subissait des privations, les joues potelées des enfants se cousaient : Anneke, dolente, besoignait et tremblait la fièvre ; le propriétaire menaçait de les expulser s'ils ne payaient intégralement à l'an neuf les quatre mois échus du loyer. Alors en-

core, Stann à qui l'évangélique femme cachait ses tribulations et ses angoisses, continuait de lever le coude.

La veille de Noël, il gelait à décourager un cosaque et notre terrassier longeait la chaussée menant de la cité à son clocher. Le faible garçon avait emprunté cinq francs à l'entrepreneur, son patron, dans l'intention de célébrer glorieusement la férie avec les siens. Ils mangeraient des boudins aux pommes, des *noudles* et des *couquebaques*, arrosés d'un tanquart de la bière brune de chez Nand Meivis, la meilleure de la paroisse, et peut-être resterait-il encore assez de miettes du beau double florin pour acheter un Noël en pain d'épices à chacun des moutards.

Il complotait cette régalade à offrir à sa maisonnée, depuis le matin. Aussi, le soleil couché, comme il quittait fièvreusement le chantier! comme il tournait allègrement le dos aux remparts urbains ! comme il allongeait le pas! Au moment de croiser l'enseigne d'un cabaret, il fermait les yeux et passait outre. En se tenant à quatre, il parvint à en bouder sept. Une bonne lieue le séparait encore du port ; il sortirait vainqueur de la lutte.

Pour les préserver du froid, il plongeait les mains dans les poches de sa culotte de piloux et, ce qui le réchauffait surtout, c'était, dans le gousset droit, de toucher le rond écu de cinq francs absolument intact.

Cependant la gelée augmentant, Stann considéra qu'un petit sou distrait des quatre-vingt-dix-neuf autres n'ébrécherait pas trop considérablement son trésor et,

qu'en revanche, un minuscule dé de *kwak* lui donnerait des jambes pour brûler les dernières étapes.

Il résista d'abord à ce conseil insidieux, tâcha de gagner du temps et d'émousser son envie, parvint ainsi à depasser trois *herberges* encore, toutes trois des plus recommandables de l'itinéraire pour leur spécialité de « bonnets de nuit »; mais à la onzième, il succomba, franchit le seuil et demanda du « meilleur » en faisant sauter la luisante pièce blanche sur le comptoir.

Cette concession faite à l'habitude, aussitôt il reprit goût au liquide et ne sortit de cet estaminet que pour enfiler la porte du suivant. Retombé dans ses pratiques coutumières, il n'omit aucune station du pèlerinage. Un moment il éprouvait un remords, une honte en voyant se fractionner le noble blanc métal en une vile mitraille de sous vertdegrisés. Et il se représenta le réveillon projeté, la familiale attablée, les platées rissolantes de *noudles* et de *couquebaques*, les battements de mains de Rik, Pol et Mitje, et à la cantonade le sourire attendri de la mère, affairée, courant, la poêle à la main, des fourneaux à la table, et prenant à peine le temps de goûter à sa cuisine.

Au lieu que ces captivantes images du foyer l'arrêtassent dans ses libations, il voulut réagir contre les révoltes de sa conscience en renforçant la dose du poison. Il s'étourdit si bien qu'arrivé à la dernière borne kilométrique avant l'entrée du village, patatra ! il s'allongea dans la neige, se redressa en s'appuyant sur les poings, culbuta de nouveau, marmotta quelques invectives à son adresse, attendit pour se relever que

les arbres eussent fini de danser la sarabande autour de lui, décrivit encore quelques festons et s'effondra définitivement.

En ce moment, dix heures sonnaient au village.

Stann, complètement assommé par la ligue des « dés à coudre », ferma les yeux, ne bougea plus et l'horrible gelée allait infailliblement changer sa torpeur d'ivrogne en un éternel sommeil, lorsqu'il se sentit violemment secoué. Une voix grave le hélait :

— Stann Molderé ! Stann Molderé !

Le terrassier parvint à se mettre sur son séant et il promena autour de lui des yeux hébétés de somnambule. La pleine lune trouant l'éther brumeux, répandait ses clartés mélancoliques sur le blanc paysage d'hiver. D'abord, Stann n'aperçut à droite et à gauche que l'immense plaine ensevelie sous son uniforme linceul aux reflets micacés et devant lui les arbres avec leur fantastique frondaison de givre. Il retourna la tête et alors seulement il avisa, non sans frémir, un grand vieillard debout, derrière lui, qui devait l'observer tranquillement depuis des minutes, peut-être depuis des heures. Ce vénérable contemporain portait de longs cheveux blancs et une barbe non moins chenue.

Un épais manteau de bure le drapait, mais les jambes et les bras en sortaient nus et encore musclés. A la main il tenait en manière de canne le tronc d'un jeune chêne. Le visage ridé était rose et derrière les yeux bleus, profondément enfoncés dans les orbites, mais intenses, scrutateurs, il semblait que l'Eternité même épiât le passage fugace des Mondes.

Le silence accompagnant ces regards contribuait au malaise du gars. Aussi, préférant toute complication éventuelle à ce mutisme, Stann interpella l'inquiétant quidam avec une familiarité poupine :

— Or ça, mon vieil oncle, qu'y a-t-il à votre service?

Pour toute réponse, le vieux empoigna par le bras le terrassier qui était resté accroupi et le souleva jusqu'à ce qu'il se fut redressé sur ses pieds.

— Dis donc, l'ancien, grommela le garçon que ces façons brèves et péremptoires humiliaient un tantinet, si vous laissiez vos mains en poche, je crois que nous nous entendrions mieux.

Cette réflexion ne sembla pas convaincre le mystérieux paroissien, car, au lieu de lâcher le bras, maintenant que Stann était debout, il le serra plus fort. Ces terribles phalanges pressaient comme dans un étau le biceps du gars, ce fameux biceps redouté des mauvais coucheurs.

— Ah maïe! geignait le patient. Pour sûr j'ai l'os broyé. *Pottvolblougi!* Stann n'est pas un chercheur de querelles. Il sait ce que parler veut dire. Mais encore faut-il parler!

Desserrant un peu les doigts, mais toutefois sans délivrer sa victime, le vieillard indiqua de son bâton la route morne courant devant eux.

— Cela signifie « Marche! » en langage de chrétien. Que ne parliez-vous plus tôt, au lieu de torturer un garçon inoffensif comme moi? En avant, donc!

Et Stann partit du pied gauche; l'inconnu marchait du même pas, à côté de lui.

Ils entrèrent dans le village, où tout dormait déjà derrière l'huis soigneusement clos après le feu couvert. Comme ils approchaient de la maisonnette habitée par les Molderé, Stann jugea le moment venu de prendre congé de ce taciturne voyageur. En conséquence, il s'arrêta et dit en lui tirant poliment sa casquette :

— La bonne nuit, Papa-la-Pince, et sans rancune. Merci, plutôt pour le pas de conduite. Me voici arrivé...

Le vieillard ne souffla mot, mais la cuisante poigne se referma, entraînant malgré lui le pauvre terrassier.

— Ah ça ! Que voulez-vous, au bout du compte ? Savez-vous bien que vous m'intriguez, l'homme aux bras nus, et que votre costume d'été ne m'inspire qu'une médiocre confiance ? On en porte de semblables à Merxplas. Parlez. Vous faut-il de la pécune ? Je n'ai plus que du cuivre. Prenez toujours. Mais lâchez-moi et tirez ailleurs, malagot que vous êtes !

Muet, le vigoureux bonhomme paraissait au moins aussi sourd, car malgré les protestations du malheureux Stann, il s'obstinait à poursuivre en sa compagnie. Le terrassier, enhardi par le voisinage de sa case, jurait, se débattait comme un épileptique et, enragé, de la main restée libre, il essayait de poindre l'impassible visage de son tyran,

L'autre se contentait de parer les coups au moyen de son gourdin. Mais soudain, jugeant sans doute que ce jeu durait trop longtemps, il dégrafa son manteau, le déploya et, en dépit de la résistance de sa victime, il enveloppa notre homme, le roula dans l'ample étoffe depuis les pieds jusqu'à la tête, le tint absolument maté

contre sa robuste poitrine, et voilà que Stann, étreint, étouffant, sentit la terre fuir sous leurs pieds. Ils volaient à travers l'espace.

Un peu plus tard ils touchaient de nouveau le sol. Lorsque l'implacable personnage eut rendu jusqu'à un certain point la liberté des mouvements à sa proie en écartant les plis du manteau dans lequel le souffre-douleur avait été à la fois aveuglé, bâillonné et garrotté, le malheureux constata qu'il faisait encore nuit.

Mais où descendaient-ils? Le site, — une forêt plantée d'arbres aux fûts énormes et serrés, montant à perte de vue comme des piliers soutenant les voûtes sidérales — était totalement inconnu au vastadour.

— Que va-t-il advenir de moi? ne cessait-il de se demander. Cette promenade dans le vide avait eu raison de sa dernière velléité de résistance. Maintes fois il s'était fait raconter à la veillée l'histoire de Klaes Calvoet, l'incorrigible gobelotteur, emporté par le diable et que personne ne revit jamais. Stann ne rencontrait-il pas la même aventure?

Aussi, tout bouleversé, le pauvre garçon tomba aux pieds du redoutable vieillard et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ordinairement pleins de malice :

— Ah, messire Lucifer! Laissez-moi retourner à Langdorp, auprès des miens. Je ne pomperai jamais plus de genièvre et vivrai comme un bon chrétien.

Pour la première fois depuis qu'il avait prononcé le nom de Stann, le vieux fit entendre une voix gutturale, martelée comme le glas durant une nuit de tempête :

— Je suis l'Esprit de Noël ! Obéis et tais-toi !

— Ainsi vous n'êtes pas le diable! Que ne le proclamiez-vous plus tôt! Au fait, Lucifer a le pied de bouc. Diable ou non, messire, vous me fîtes une belle peur à moi, un *soukelaire* qui ne taquinerait pas une mouche! Aussi à présent, Esprit de Noël, esprit chéri, permettez que je me retire. Il y a quelque part une femme et des petits que mon absence alarme. Il m'attendaient... Tenez, nous voulions vous fêter... sabler une pinte en votre honneur...

— Ramasse cette cognée! fit l'Esprit en indiquant au malheureux un outil oublié sans doute par un bûcheron géant.

Stann obéit, étonné que cette hache ne pesât pas davantage.

— Bien. Maintenant abats cet arbre...

— Celui-ci? Mais je n'en viendrai jamais à bout.

— Je le veux!

Non sans geindre et ahaner, il s'improvisa bûcheron. Il venait à peine de mettre la cognée au pied du hêtre superbe que le colosse s'abattit avec un bruit sourd.

— C'est parfait, dit le vieillard. Maintenant il s'agit d'équarrir et de débiter ce vaincu. Voici la scie...

— Pitié, messire, pour un simple terrassier... Je ne suis ni bûcheron, ni scieur de long... et je gâcherais votre ouvrage. Puis, j'ai charge d'âmes et l'on se lamente là-bas.

— Exécute d'abord mes ordres. Nous songerons plus tard à ta famille.

Stann obtempéra de nouveau à cette sommation.

Le hêtre féri s'encrouait aux extrémités dans les maî-

tresses branches de deux arbres voisins qui remplaçaient ainsi les tréteaux sur lesquels les scieurs de long asseoient la pièce à refendre. Sa haute stature permit au mystérieux vieillard, passant la main dans une oreille de l'outil, de faire l'office de l'ouvrier tirant de bas en haut; Stann saisissant l'autre poignée, manœuvrait dessous, tirant de haut en bas. Mue par les deux travailleurs, la scie allait et venait, mordait allègrement le bois vert sans rencontrer de résistance. Ils devaient donner au moins cent coups de scie par minute, le double de ce que fourniraient les meilleurs artisans dans la partie. Aussi en présence d'un autre acolyte que cet épouvantable barbon, le piaffeur n'eût pas tiré mince vanité de ses débuts dans un métier absolument nouveau pour lui. Les mains du manœuvre au lieu de conduire et de pousser l'instrument, semblaient suivre l'impulsion de celui-ci. Bientôt un tas de planches s'éleva.

— Cela suffira pour quatre cercueils! dit l'Esprit comme se parlant à lui-même.

Mais le pauvre hère surprit cet *à parte* et lui qui n'éprouvait plus le froid depuis une heure et dont la sueur tombant à grosses gouttes faisait fondre la couche de neige à ses pieds, sentit ses moëlles se glacer dans ses os.

— Tu as compris? dit son implacable patron; certes un *baes* plus incommode que ceux de la ville. Eh bien, à l'œuvre alors! Dépêche, car mon séjour annuel sur la terre s'abrège...

Et en suivant la direction de l'index du vieillard, Stann Molderé vit, à terre, un rabot, un marteau et un

complet assortiment de clous. Quel taillandier habile et invisible livrait à l'Esprit ces outils neufs d'une fabrique irréprochable ?

— Mais ces cercueils pour qui seront-ils, messire ? demanda le pitoyable gars, converti spontanément en menuisier, abordant son quatrième métier de la journée.

— Tu le sauras bientôt ! Allons, qu'on se presse.

Et pan... pan... pan... le terrassier, un massacre, agença rapidement les planches, les rabotta, les cloua. Cette opération, à sa profonde surprise, ne l'arrêtait pas plus que les précédentes.

Comme il chassait le dernier clou dans la quatrième bière, une cloche lointaine, dont le timbre rappelait celle de Langdorp, sonna les douze coups.

— Par saint Joseph, mon nouveau patron, nous finissons, pas vrai messire ? En ouvrant davantage, je commettrais un péché. Voici Noël...

Stann s'arrêta court.

L'ultime battement de minuit se prolongea répercuté par de lamentables échos. La forêt où la lune ne projetait que de faibles rayons, venait de s'éclairer d'une lueur surnaturelle, maladive, blafarde comme l'eau hideuse vue par des yeux de noyés. Et des profondeurs de la futaie sortirent à la file trois vilains gnômes, visqueux et rampants comme des limaces, rabougris, encapuchonnés, l'échine ployée chacun sous un fardeau flasque et ballotant dont Stann appréhendait de discerner la forme et la nature.

L'étrange lueur annonçant l'arrivée du déplaisant

trio provenait d'une sorte de ciboire que chacun des nains portait à l'occiput et dans lequel ardait une liqueur magique.

— Esprit redoutable, quelles sont ces apparitions plus terrifiantes encore? murmura Stann reculant à l'approche des kobolds.

— Comment? Tes entrailles paternelles ne te les nomment pas? Ce sont pourtant tes enfants de dilection : le premier s'appelle Paresse, le second Délire, le troisième Ruine. En attendant le quatrième, qui naîtra bientôt et qu'on nommera Crime, voici que t'accueille leur mère, ta femme, l'horrible Ivrognerie. Va, cours l'embrasser...

En effet, une quatrième figure, celle-ci longue, décharnée, hâve, le torse en forme d'alambic, les membres allongés comme des tuyaux de serpentins, la tête en façon de cornue transparente, sans yeux, dans laquelle luisait la même affreuse liqueur, s'avançait à son tour, et sa marche lente faisait le bruit d'un clapotement de gouttières, d'un glougloutement de bouteilles, d'un hoquet de buveur. Une autre de ces dépouilles vagues que le pauvre terrassier craignait de distinguer trop tôt, chargeait l'épaule de la monstrueuse créature...

Titubante, elle l'atteignait. Il voulut fuir, mais le bras de fer du Génie le rivait sur place.

— Salue ta famille nouvelle! prononça-t-il. Tu lui livras tes anciennes amours. Les quatre cercueils sont prets; et voici les fossoyeurs.

A ces mots les fantômes déposèrent chacun leur fardeau sur le sol. D'un geste éperdu, Staan écarta les linceuls recouvrant ces formes.

Il reconnut alors dans ces pitoyables dépouilles, refroidies, violettes, émaciées, grimaçantes, un de ses chers petits, puis un autre, puis le troisième, puis leur mère.

— Esprit de Noël, râla-t-il, tu veux m'éprouver, mais non point me damner pour l'éternité. Parle; n'est-ce pas que tout cela ment... et que tu rappelleras les bien-aimés à la vie en dissipant ces créations du cauchemar?...

— Je ne puis rien pour eux ou pour toi; n'as-tu pas choisi toi-même ce soir encore entre l'ignominieuse famille de l'ivresse et les bienfaisants génies de ton foyer?

— Oh! les revoir encore comme lorsque je les embrassais ce matin!

— Jamais!...

— Jamais! répéta le pauvre diable.

Cependant, sur un signe du Maître, les trois gnômes et la hideuse goule traînèrent leurs proies vers les cercueils... Stann se précipita pour les arrêter.

En ce moment, là-haut, bien au-dessus de la forêt, passa comme un vent d'orage un vol invisible mais harmonieux d'ailes palpitantes.

— A genoux! cria l'Esprit de Noël, ce sont les anges qui se rendent à Bethléem. Invoque-les, ils se chargeront peut-être de ta prière pour le Rédempteur...

« *Gloria in excelsis Deo!* » chantaient les esprits dans la nuée.

Alors, rassemblant tout ce qui lui restait de souffle après cette nuit d'angoisses et de larmes, Stann jeta vers le ciel, empourpré par l'aube, un formidable cri de douleur.

— Noël, Noël! Un joyeux Noël! répondirent les voix enfantines des chérubins.

Et Stann se sentit embrassé à la fois par trois paires de petits bras qui le câlinaient à l'envi. Il ouvrit les yeux, plein de reconnaissance pour les messagers de la Bonne Nouvelle, et reconnut alors seulement dans ces anges lutins et enjôleurs, ses troi élus : Rik, Pol et Mitje.

Derrière, leur mère, la bénigne Anneke, souriait. O bonheur ! Il se trouvait chez lui, à Langdorp, entouré des siens.

Comme il les embrassa, les attira encore, les rappela, sans pouvoir se résoudre à les lâcher !

— Oui, Noël, répétait-il, exultant, un gai Noël à toi, femme !... Et un Noël qui comptera. Vite mes beaux effets des kermesses... que je m'habille... Allons d'abord à l'église où je prononcerai le serment... le serment de ne plus entonner, de ma vie, bière ou liqueur, qu'en ta réconfortante compagnie et à la santé de nos petits.

Oui, je veux être, moi terrassier, à la fois bûcheron, scieur de long et menuisier comme cette nuit si je manque à mon serment. Tu ne comprends pas, femme. Je te conterai cela plus tard.

En attendant, ajouta-t-il en retirant du fond de sa poche trois pièces d'un franc, voilà pour fêter ce soir le joyeux Noël, avec des saucisses, des *couquebaques* et de la double brune... tu sais de la double brune de chez Nand Meivis.

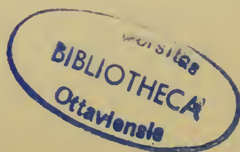
FIN



TABLE

	Pages
Querelle des Bœufs et des Taureaux	7
Ex Voto	55
La Belette (kermesse grise)	77
La Pucelle d'Anvers	91
Le Pèlerinage de Dieghem.	115
La Jambette de Kors Davie	129
Marcus Tybout (kermesse rouge).	155
Les quatre métiers de Stann Molderé (conte de Noël)	187





ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 31 mai 1884,



PAR A. LEFEVRE, A BRUXELLES

POUR

Henry **KISTEMAECKERS**, Editeur

à Bruxelles.

Chez Henry KISTEMAECKERS, éditeur à Bruxelles

EN PRÉPARATION :

Les Béotiens

(Le renoncement d'Etienne Sergery)

ROMAN DE MŒURS

PAR

HENRI NIZET

DU MÊME AUTEUR, EN VENTE

Bruxelles rigole... (*Mœurs exotiques*) — 1 vol. in-16.
6me mille. . . fr. 3.50



DANS LA MÊME COLLECTION A PARU :

L'HIVER MONDAIN

par **Georges RODENBACH**

une couverture et 2 dessins de JAN VAN BEERS

1 VOLUME : 5 FRANCS

EN PRÉPARATION :

LES NÉVROPATHES

PAR

Ch.-M. FLOR O'SQUARR

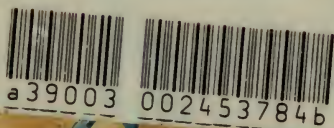
illustré

de 5 EAUX-FORTES par GERVEX

1 VOLUME : 5 FRANCS



AVIS — *Cette nouvelle collection se composera de DIX volumes.*


a39003 002453784b

